UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 00316372 2

DS
156
C5A5

PIERRE REDAN

LA CILICIE ET LE PROBLÈME OTTOMAN

PRÉFACE PAR RENÉ PINON

1921

GAUTHIER-VILLARS & Cie
ÉDITEURS
55, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS, PARIS.

A Monsieur
hommage très respectueux et admiratif
de l'auteur, ancien Marocain, et
des éditeurs,
hommage bien dû au créateur du
Maroc français.
Paris 28 février 1921
Pierre Redan

LA CILICIE

ET

LE PROBLÈME OTTOMAN

PARIS. — IMPRIMERIE GAUTHIER-VILLARS ET Cie,
64644-21 Quai des Grands-Augustins, 55.

PIERRE — REDAN

LA CILICIE ET LE PROBLÈME OTTOMAN.

PRÉFACE

PAR

RENÉ PINON

1921

GAUTHIER-VILLARS & Cie

ÉDITEURS

55, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS, PARIS.

LIBRARY
MAR 21 1972
UNIVERSITY OF TORONTO

DS
156
C5A5

Tous droits de traduction, de reproduction
et d'adaptation réservés pour tous pays.

A MON PÈRE

P. R.

PRÉFACE.

Voici enfin un livre qui nous apporte des renseignements précis et récents sur la Cilicie. Il recevra bon accueil du public français. Les soldats de la France sont engagés dans ce pays lointain; ils ont subi des pertes d'autant plus cruelles à nos cœurs qu'elles s'ajoutent à toutes celles de la Grande Guerre. De grosses dépenses nous sont imposées quand notre budget a besoin d'économies. Pourquoi ? Qu'allons-nous faire en Cilicie ? Pourquoi des combats et des dépenses ? Comment mettre fin à une situation pénible qui n'a que trop duré ? Toutes ces questions qui angoissent nos cœurs trouvent leur réponse dans le livre que M. Pierre Redan rapporte de Cilicie et qu'il a bien voulu me demander de présenter au public.

L'auteur attire d'abord notre attention sur la situation géographique merveilleuse de la Cilicie. De tout temps, elle a été le lieu de passage pour aller d'Europe et d'Anatolie en Syrie et dans les vallées de l'Euphrate et du Tigre. Commerçants, croisés, conquérants, sont passés par ces belles et riches

vallées qui s'ouvrent au fond du golfe d'Alexandrette entre le Taurus et l'Amanus, fragments détachés de la masse des plateaux anatoliens. Les routes qui viennent de Constantinople ou de Smyrne à travers les hauts plateaux, ne trouvent pas d'issue vers l'Est; elles se heurtent à la masse chaotique des montagnes élevées et des vallées profondes de la Grande-Arménie et du Kurdistan; un seul chemin est possible : descendre vers le golfe d'Alexandrette par les cols que commande Bozanti, traverser la plaine de Cilicie, franchir l'Amanus et gagner soit l'Euphrate à l'Est, soit la Syrie au Sud-Est, la voie suivie par le chemin de fer de Bagdad qui n'est lui-même qu'un tronçon de la ligne qui reliera bientôt Londres et Paris avec Chang-Haï et les Indes. La Cilicie est le point stratégique, économique et politique le plus important de toute l'Asie occidentale. A moins de renoncer à notre influence séculaire dans la Méditerranée orientale, aux avantages que notre commerce en retirera, à moins d'abandonner toute une clientèle de peuples qui tournent leurs regards vers la France et attendent d'elle une assistance pour vivre libres et prospères, il faut que l'influence française soit prédominante en Cilicie. Si nous partions, notre place serait bientôt prise. La formule qui a eu cours dans certains milieux français : « la France dans la Méditerranée occidentale, à d'autres la Méditerranée orientale », signifierait pour nous abdication, abandon

de tout un passé glorieux, de tout un présent avantageux, de tout un avenir de prospérité et de puissance.

La Cilicie n'est pas un pays turc, c'est un point que M. Pierre Redan met en pleine lumière. Les chrétiens y dominent : 215 000 contre 185 000 musulmans pour 400 000 habitants. Ce sont des Arméniens, des Grecs, des Chaldéens. En vain les Turcs ont-ils voulu diminuer leur nombre par des massacres systématiques ; des émigrés de la Haute-Arménie échappés aux tueries, ramenés par les Alliés victorieux, ont comblé les vides et rétabli, et au delà, les proportions.

Les 185 000 musulmans ne sont d'ailleurs pas des Turcs, mais des Arabes Ansarieh, des Tcherkesses, des Kurdes, etc. Ce sont en majorité des gens paisibles, cultivateurs ou pasteurs, qui ne demandent que l'ordre et la paix, qui ont fort bien accueilli nos soldats vainqueurs mais qui se résigneront demain au régime turc si le Turc est le plus fort. En Cilicie, les Turcs qui sont surtout des fonctionnaires, des militaires, ne constituent qu'une faible minorité dans la minorité musulmane. Voilà un point très important. Ce n'est pas au nom du droit des peuples qu'on est fondé à nous demander d'évacuer la Cilicie. Au contraire, au nom du droit qu'ont les peuples à n'être pas opprimés par les Turcs, nous aurions pu demeurer dans le pays et nous devons lui assurer sécurité et liberté.

Les Français ont été parfaitement accueillis quand ils s'y sont installés. Sous la direction du colonel Brémond, administrateur du territoire, la Cilicie a été bientôt pacifiée ; elle s'est mise au travail et aurait déjà rendu la prospérité à ce riche territoire si l'agitation kémaliste n'était venue y ramener le trouble et la guerre. L'évacuation de la Bekka, que le général Gouraud, haut commissaire en Syrie, avait, avec raison, fait occuper, l'appui donné par les Anglais à Feyçal, la faiblesse de nos moyens militaires en hommes et en matériel, la propagande des agents turcs, allemands et bolcheviks, quelques excès, d'ailleurs fort exagérés, des soldats arméniens enrolés sous nos drapeaux et qui vengeaient sur les Turcs le massacre de leurs frères et le rapt de leurs femmes, ont favorisé le mouvement kémaliste parmi les musulmans du pays. Au cours de l'année 1920, le terrain gagné en 1919 a été perdu. Notre position en Cilicie était menacée; il fallut toute l'énergie et la fermeté du jeune chef de la première division de l'armée d'Orient, le général Dufieux, toute la confiance qu'il inspire à ses admirables soldats français ou coloniaux, pour tenir, avec de faibles effectifs et très peu de matériel, toute l'étendue de la Cilicie. Il y eut des incidents douloureux, la retraite du bataillon de Marache qui souffrit plus encore du froid et de la neige que de l'ennemi, l'évacuation de Bozanti, l'armistice. On en lira le poignant dans le Livre de M. Redan.

Le traité de Sèvres partage la Cilicie en deux morceaux : le plus petit reste dans la zone française et sera rattaché à la fédération syrienne; il devrait être constitué en une Petite-Arménie autonome où les réfugiés arméniens trouveraient enfin un foyer à eux. Le plus grand reste à la Turquie. Cette division est absurde, mais les Français ne tiennent pas les traités pour des chiffons de papier et ils exécuteront celui-là ! Mais il n'est pas possible d'abandonner à la vengeance des Turcs les populations non turques de la Cilicie. Le Traité nous donne le droit de veiller à la sécurité des groupements nationaux non turcs dans l'État ottoman. La souveraineté du Sultan sur la Cilicie sera rétablie, mais avec l'assistance de la France qui veillera à la protection des chrétiens et des musulmans non turcs et qui assurera leur sécurité.

Il est peu probable qu'il soit possible d'arriver à une entente avec Kemal; il doit sa fortune à sa politique hostile à toutes les influences étrangères, il est douteux qu'il abandonne l'alliance des bolcheviks pour un accord avec la France et les alliés; s'il le faisait, un autre général ne tarderait pas, sans doute, à prendre le rôle lucratif et avantageux de syndic des mécontents et de porte-drapeau du pantouranisme. Aux yeux de tous les Vieux-Turcs, il n'y a qu'un chef : le Sultan; c'est son pouvoir qu'il faut restaurer, et, s'il y a lieu de négocier avec Kemal, il

ne peut être question que de le réconcilier avec son souverain légitime. En Cilicie, une autonomie locale fondée par « iradé » du Sultan, une gendarmerie indigène avec des cadres français, un contrôle des finances, voilà la solution. La Cilicie ne tardera pas à redevenir ce qu'elle est naturellement, riche et florissante, et à payer bien au delà ceux qui l'aideront à se relever. Les vrais Turcs reviendront à leurs amitiés séculaires avec la France; les déclarations anti-musulmanes de Zinovief, au Congrès de Bakou, ont dû les édifier sur ce qu'ils peuvent attendre des bolcheviks. Avec le pouvoir restauré du Sultan, l'influence de la civilisation, de la langue et des intérêts français se consolidera en Cilicie.

Dans la question de Cilicie, il faut bien le voir, et dans nos relations avec la Turquie, ce n'est pas seulement la sécurité de la Syrie et l'avenir de notre influence en Orient qui sont en jeu, c'est la tranquillité de l'Afrique du Nord, c'est le rétablissement définitif de la paix, la stabilité de nos finances et notre relèvement économique.

René Pinon.

LA CILICIE

ET

LE PROBLÈME OTTOMAN

« Une politique humaine et bien française. »

Pierre REDAN.

GENERALITÉS.

Définitions géographiques.

Si la Cilicie n'est plus guère aujourd'hui confondue avec la Silésie, elle n'en reste pas moins presque ignorée. La Cilicie fait partie géographiquement de la Turquie d'Asie. Sans tenir compte des divisions administratives ottomanes, la Cilicie est sise approximativement entre les 36e et 38e degrés parallèles et les 32e et 34e degrés de latitude nord. Elle comprend le territoire enfermé dans le V majuscule renversé formé par les monts du Taurus du Sud-Ouest (Mersine) au Nord-Est, et par les monts de l'Amanus du Sud (Alexandrette) au Nord. La pointe du V serait au nord d'Hajjin.

M. Léon Rousset [1] considère que la Turquie d'Asie n'a pas d'unité naturelle et fait du fleuve Djïhoun en Cilicie la limite Est de l'Asie Mineure. D'après cette définition, la Cilicie serait par sa partie Ouest rattachée à l'Asie Mineure, par sa partie Est à l'Asie antérieure. Il est de fait que les régions de Mersine, Tarsous et Adana se différencient de celles situées au delà du fleuve Djïhoun; mais il n'en reste pas moins exact que le V renversé de la Cilicie forme un ensemble géographique et historique.

Le Taurus forme une barrière rocheuse de l'Ouest à l'Est qui, par les massifs de Malatia et de Diarbekir va rejoindre le plateau iranien. De ce mur se détachent des chaînons montagneux orientés Nord-Sud et d'importance diverse. Entre ces chaînons se trouvent des dépressions : une des plus importantes serait celle qui, avec les vallées du Kara-Sou (Islahiyé), de l'Oronte (Antioche) et du Jourdain, en prolongement les unes des autres, rejoindrait la dépression africaine atteignant le Tanganika.

A la Cilicie sont rattachées historiquement les vallées du Kara-Su (Islahiyé) et de l'Ak-Su (Marache), rejointes entre elles l'hiver par les marécages du Giaour Gueul (Lac des Infidèles). Les Ottomans rattachèrent d'abord la région de Marache à celle d'Alep, les deux zones étant intimement unies commercialement ; mais après la proclamation de la Constitution de 1908, Marache et son territoire

---

[1] *Atlas de Géographie Schrader Anthoine et Prudent*, Paris, Hachette, 1906; carte 39.

furent directement rattachés à Constantinople, pour des raisons politiques qui seront exposées par ailleurs.

Au début de 1914, la Cilicie formait, au point de vue administratif, un vilayet (province de la Turquie d'Asie) subdivisé en plusieurs sandjaks (départements) : Adana, Djebel-Bereket, Khozan, Itchel, Mersine.

Les Ottomans appellent la Cilicie « Anatolie du Sud » par rapport à la région sise au nord du Taurus, nommée « Anatolie du Nord » (Konia-Césarée).

Définitions administratives.

La Cilicie forme dans l'Empire ottoman le vilayet d'Adana (vilayet signifie sensiblement province), dirigé par un Vali ou Gouverneur général, représentant du Sultan. Ce vilayet est divisé en sandjaks [1], équivalant aux départements, chacun d'eux gouverné par un Mutessarif ou Préfet. Chaque sandjak est divisé en cazas dirigés par un caïmacam, chaque caza subdivisé en nahiés (cantons) dirigés par un mudir.

---

[1] Les divisions administratives turques ont une base militaire. L'armée formait la bannière (ordou) divisée en pavillons (sandjakha). Dès qu'un pays était conquis, le territoire était réparti entre les différents pavillons qui en tiraient impôts et vivres nécessaires à leur subsistance. Ces termes sont restés dans l'Administration actuelle. Le mutessarif est appelé quelquefois *liva* (général de brigade) pour les mêmes raisons (du mot arabe *lioua*, drapeau).

Vilayet d'Adana.

Superficie : 500 000$^{km^2}$ (un dixième de la France).

Capitale : *Adana*, 70 000 habitants sédentaires auxquels doivent s'ajouter des nomades, des émigrés et des travailleurs temporaires sur le fleuve Seïhoun, au total 120 000 habitants.

Cinq Sandjaks (départements).

1° Sandjak d'Adana, subdivisé en cazas (arrondissements) d'Adana, de Kara Issalou, de Hamidié (Djihan) et d'Ayas. Chef-lieu *Adana.*

2° Sandjak de Mersine (avec le caza de Tarsous érigé en 1919 en caza indépendant). Chef-lieu *Mersine.*

3° Sandjak de Djebel-Bereket (avec les cazas d'Osmanié, de Dortyol, de Bagtché et d'Islahiyé). Chef-lieu *Osmanié*, 3000 habitants.

4° Sandjak de Khozan (avec les cazas de Sis, d'Hajjin, de Kars et de Fekké). Chef-lieu *Sis.* 2500 habitants.

5° Sandjak d'Itchel ou de Sélefké (avec les cazas de Sélefké, d'Erménak, de Gulnar, d'Anamour et de Mouth. Ce dernier sandjak faisait partie de la zone attribuée à l'influence italienne et depuis l'armistice de 1918, a été érigé par la Turquie en sandjak indépendant). Chef-lieu *Sélefké.*

Enfin la Cilicie ancienne comprenait le sandjak de Marache, divisé en cazas de Bazardjik, de Gueuksun, d'Albistan et de Zeitoun. Ce dernier sandjak, pour des raisons politiques, était rattaché au vilayet d'Alep et, depuis l'armistice de 1918, dépendait directement de Constantinople.

CHAPITRE PREMIER.

GÉOGRAPHIE PHYSIQUE.

A. — Orographie.

1° *Taurus.* — Le Taurus cilicien est l'Anti-Taurus des géographes. Formé de chaînes parallèles orientées Sud-Ouest-Nord-Est, il rejoint bientôt par le sud de Malatia l'enchevêtrement montagneux qui se rattache vers l'Orient au plateau iranien, formant entre l'Anatolie, puis l'Arménie d'une part, et la Cilicie, le désert d'autre part, une presque infranchissable barrière. Dans l'Est, le Tigre, l'Euphrate, leurs affluents percent cette barrière et peuvent servir de voies de pénétration. En Cilicie aucun fleuve ne traverse l'Anti-Taurus : seuls le Djïhoun et son affluent l'Ak-Su (fleuve blanc) se sont creusés, d'Albistan et Marache, une voie au milieu des calcaires, des schistes et des grès de la montagne. Les plus hauts sommets du Taurus dépassent 4000^{m}, la chaîne est d'ailleurs pour ainsi dire inexplorée..

Un seul col, dont le seuil est à 1310^{m} (1), permet de

(1) Capitaine Gautherot, *La France en Syrie et en Cilicie*, Librairie Indépendante, Courbevoie, 1920, p. 172.

passer d'Anatolie en Cilicie. Le poste de Bozanti le ferme : ce sont les Portes de Cilicie (appelées par les Turcs *Gulek Boghaz*). La route est très dure, accrochée à la montagne en une série de spirales. La voie ferrée du Baghdad emprunte Gulek Boghaz pour s'élever, par une série de tunnels, jusqu'à Bozanti.

Une route part de Sis vers Hajjin; de même une autre voie, de Marache gagne Gueuksun et Césarée, mais l'une et l'autre sont impraticables une grande partie de l'année en raison de la neige et de la boue; le reste du temps elles sont difficiles, surtout la première, et ne peuvent être empruntées que par des mulets légèrement chargés. La grande voie de passage est par le col de Bozanti à Yenidjé.

2° *Plaine cilicienne.* — Au sud de l'Anti-Taurus, qui la domine comme un mur, s'étend la plaine cilicienne (altitude 30^{m} au maximum) qui de Mersine, par Tarsous et Adana, atteint le fleuve Djïhoun. Sa longueur est d'environ 150^{km} et sa largeur maxima 85^{km}. Cette plaine composée de limons calcaires représente vraisemblablement un gain sur la mer. De nos jours ce gain semble continuer avec les apports du Seïhoun et du Djïhoun. La plaine est parsemée, de Mersine à Adana, de buttes, jadis surmontées de guetteurs. Ces mamelons, construits de main d'homme, auraient été élevés, jadis pour la construction de refuges en cas d'incursions des pirates méditerranéens.

A partir du fleuve Djïhoun, la physionomie du terrain change. La plaine étranglée à Missis entre les

prolongements du Taurus et le Djebel En-Nour (mont de la Lumière, appelé encore *Djebel Missis*) s'élève insensiblement par Osmanié en un haut plateau herbeux. Large à sa base orientée Nord-Sud, ce plateau va se resserrant en un triangle dont la pointe Est serait à Aïran le fameux col des invasions, lequel permet le passage de la plaine cilicienne dans la dépression médiane du Kara-Su dont nous avons parlé plus haut. L'Anti-Taurus forme la branche supérieure du V renversé dont la branche inférieure est l'Amanus.

3° L'*Amanus*. — L'Amanus se lie à l'Anti-Taurus au nord de Bagtché et d'Airan. Il rattache les chaînes parallèles à la mer de Syrie au nœud central asiatique. De nombreuses traces volcaniques s'y rencontrent (cratères éteints, sources de boue, d'eau chaude, etc.). Le massif comprend, en partant de Beïlan plusieurs chaînes : Giaour Dagh, Djebel-Bereket, Aji Dagh, Turkmen-Dagh, Duldul Dagh, etc. Les sommets atteignent de 2000^{m} à 2400^{m} (Mughir Dagh).

L'Amanus sépare le haut plateau d'Osmanié de la plaine d'Islahiyé (1). Il n'est pas seulement une barrière orographique, mais bien une véritable séparation entre deux régions qui diffèrent l'une de l'autre. La plaine d'Islahiyé est, en effet, orientée vers Marache et Alep ; au contraire, le haut plateau d'Osmanié à Djihan est orienté vers Alexandrette et Adana.

Au Nord-Est, le plateau de Bagtché Harouniyé

---

(1) Capitaine P.-J. André, *Notes introductives à l'étude du Sandjak de Djebel-Bereket*. Adana, 1919.

(Harne) s'étage au sud de l'Ak-Su vers Osmanié, séparé des massifs de Khozan par la profonde coupure du fleuve Djihoun.

La plaine de Marache-Islahiyé est fermée à l'Est par le massif du Kurd Dagh, un des chaînons partant du Taurus vers le Sud. Deux ramifications de collines font deux barrages dans cette plaine, à hauteur de Belpounar entre l'Amanus et le Kurd Dagh (seuil entre le bassin de l'Ak-Su et celui du Kara-Su) et à hauteur de Khassa plus au Sud.

B. — Hydrographie.

Le régime des eaux semble avoir changé en Cilicie depuis l'époque romaine. De la province que gouverna Ciceron, les relations parlent comme d'un pays bien arrosé, aux fleuves nombreux et abondants. Quelles que soient les causes, il est certain que la situation a changé. Est-ce par le déboisement progressif, par suite de bouleversements inconnus de terrains, pour d'autres raisons encore, toujours est-il que les fleuves d'autrefois se sont presque tous transformés en torrents, à sec la plupart du temps, roulant des eaux tumultueuses et dangereuses après la moindre pluie d'importance.

De Mersine à Marache, deux fleuves seulement sont dignes de la réputation antique : ce sont le Seïhoun et le Djïhoun (ou Djihan) [1]. L'ancien Cydnus aux

---

[1] Sur les cartes les dénominations de cours d'eau sont souvent suivies du mot turc *Irmak*, lequel signifie *fleuve*. Le « Tchaï » serait un fleuve de moindre importance. *Su* signifie *eau*.

eaux glacées dans lequel faillit périr Alexandre le Grand, appelé par les Turcs : *Tarsous tchaï*, du nom de la ville qu'il traverse, n'est plus qu'un cours d'eau sans importance; des limons descendus du Taurus ont peu à peu comblé son lit (130^{km} de long) et gagné sur la mer. Les navires qui s'amarraient à Tarse, patrie de Saint-Paul, ne sauraient plus retrouver leur ancrage.

Le Seïhoun (Sarus des Latins), 450^{km} est un véritable fleuve permanent, alimenté par les glaces et les neiges de l'Anti-Taurus, lesquelles persistent dix mois de l'année. La source du Seïhoun est très au nord de la Cilicie, en Asie antérieure (vilayet de Sivas). Il se fraye péniblement une voie à travers l'Anti-Taurus, atteint Adana, capitale de la Cilicie (pont construit ou réparé sous l'Empire Romain, par ordre de Justinien), et se jette dans l'ouest du golfe d'Alexandrette par un vaste delta marécageux. Des bacs permettent, le long de son cours, la traversée au croisement des pistes. L'affluent le plus important du Seïhoun est le Gueuk Su, lequel passe au sud d'Hajjin et au nord de Sis; c'est un torrent. Le cours supérieur du Seïhoun est encore pour ainsi dire inconnu.

Le Djïhoun, Pyramus des Romains (450^{km}), est l'autre grand fleuve permanent de la Cilicie. Il roule plus d'eau que le Seïhoun et son cours est aussi mieux connu. La vallée du Djïhoun sert de voie de pénétration, tandis que les terrains traversés par le Seïhoun, coupés, boisés, escarpés, ont interdit jusqu'à présent le passage d'une piste caravanière. Le

Djïhoun prend sa source dans le sandjak de Marache, non loin de la ville riche en blés d'Albistan. Près de Marache qu'il laisse légèrement à l'Est, le fleuve reçoit un gros affluent aux eaux permanentes, l'Ak-Su (l'eau blanche).

Le bassin de l'Ak-Su et de ses affluents se pénètre intimement avec celui de l'Euphrate; de là découle l'importance de cette vallée qui est la meilleure voie de pénétration vers le centre de l'Asie antérieure, vers Malatia et Kharpout, et au Sud vers Aïn-Tab; de là encore l'importance de la ville de Marache, clef des routes de l'Est, de l'Ouest (Osmanié-Adana), du Nord (Gueuksun-Sivas), du Sud (Islahiyé ou Aïn Tab-Alep).

En effet l'Ak-Su et le Djïhoun, de Marache vers l'Ouest, forment le grand passage, au Sud l'Ak-Su communique avec le Kara-Su [1] (fleuve noir) d'Islahiyé par une série de lacs et de marécages. L'étude des voies fluviales permet l'étude des voies commerciales souvent unies à elles; dans l'occurrence l'importance de Marache, au pied de la barrière montagneuse du Taurus, provient des moyens d'accès fournis par le Djïhoun et l'Ak-Su.

Au sud-ouest de Marache, après avoir franchi le Giaour Dagh en une série d'étroits défilés, le Djïhoun atteint la plaine de Cilicie qu'il fertilise admirable-

---

[1] Il est à remarquer qu'en Turquie les fleuves dangereux portent le plus souvent le nom de *Kara* (noir). Que l'on ne s'y fie pas pour camper sur leurs bords desséchés, une pluie pourrait transformer le lit sans eau en un torrent dévastateur.

ment. La plaine du Djïhoun est la grande productrice de coton et de blé qui avait jadis valu à la région le surnom de *Grenier de Rome.*

Le fleuve longe la grande ville de Yarsoughat appelée, sous le Sultan Abd ul Hamid, *Hamidié* et enfin aujourd'hui *Djïhan* (1). Djïhan est une forte agglomération de 10 000 âmes, en grande partie de Musulmans. La ville est le centre du marché des cotons et des blés. Une famille française, celle des Daudé-Sabatier, a fondé là une usine à vapeur pour l'égrenage du coton et une minoterie. Une autre famille française, justement célèbre par ses travaux à Suez et Panama, celle des de Lesseps, a obtenu du Sultan, en échange de ses droits sur la voie ferrée Mersine-Adana, concédée aux Allemands, la concession de son domaine entre Djïhan et Anavarza, lequel compte plus de 50 000 hectares. Le concessionnaire s'obligeait à créer dans le domaine une ferme modèle devant servir d'École d'Agriculture. Une deuxième concession, celle de Bebeli, sur le bas fleuve, comporte 20 000 hectares. Les terres sont occupées par des Tcherkesses très favorables à ces organisations.

Le fleuve Djïhoun se creuse un lit entre les contreforts de l'Anti-Taurus et le Djebel Missis. C'est, d'après certains géographes, cette ligne de collines

---

(1) Pour éviter les confusions, il est de tradition, en français d'appeler le fleuve *Djïhoun* et la ville *Djïhan.* L'écriture consonnée turque est la même pour l'un et l'autre mot, seule change la vocalisation.

qui limiterait à l'Est l'Asie Mineure. Au sortir de Djïhan, le fleuve laisse à l'Ouest, près de sa rive le roc escarpé que domine la forteresse féodale des Lusignan, puis traverse l'ancienne cité romaine de Missis, aux ruines grecques, latines, caravansérail des Romains, des Byzantins, des Croisés, puis des Sultans qui avaient jalonné les routes commerciales de refuges et empruntaient à Missis le pont monumental construit par les Romains.

Le Djïhoun se jette enfin dans le golfe d'Alexandrette par un vaste delta marécageux où pullule la faune locale.

Les affluents du Djïhoun, en dehors de l'Ak-Su, sont d'importance minime. Rive gauche : l'Ak-Su, dont il a déjà été parlé, le Saboun Souyou au nord d'Harouniyé, le Deli Tchaï (fleuve fou) de Harouniyé, le torrent de Hamousseh, enfin le Kara-Tchaï (ou fleuve noir) d'Osmanié, célèbre par ses ravages et ses inondations.

Sur le versant Est de l'Amanus, le Kara-Su d'Islahiyé prend sa source à Entulukeui, coule du Nord vers le Sud et se jette dans le lac Avdja Denis d'Antioche.

C. — Climat.

Le climat de la Cilicie diffère selon que de Mersine et Tarsous on s'élève progressivement vers les hauts plateaux de l'intérieur. Cependant un fait domine toutes les considérations. La barrière nord de l'Anti-Taurus rejette les vents froids et l'Amanus, pour une large part, arrête les pluies qui pourraient venir du

Sud-Ouest. Il en résulte, pour la Cilicie, un climat lourd, chaud, âpre sur les hauts plateaux en raison de la proximité des neiges et des glaces quasi-permanentes des sommets.

La côte est chaude et fiévreuse; la région d'Adana est chaude, mais moins malsaine. L'été, les habitants de Tarsous et d'Adana ont coutume d'aller villégiaturer en des « vignes » situées sur les derniers contreforts de l'Anti-Taurus. Le haut Taurus et l'Amanus jouissent d'un climat meilleur et pourraient facilement fournir les emplacements de sanatoriums (par exemple Aïran dans l'Amanus).

Malheureusement, les hauts plateaux qui théoriquement devraient jouir d'un climat sain souffrent du voisinage des déserts d'Alep. Les vents chauds de l'Arabie dessèchent, dès la fin du mois de mai, les étendues herbeuses d'Osmanié et d'Islahiyé. La plaine comprise entre l'Amanus et le Kurd-Dagh devient une cuvette torride, marécageuse, pleine de moustiques où le séjour est malsain. Les habitants vont estiver en montagne.

En résumé, pour l'intérieur, la Cilicie serait un pays froid où le soleil est très chaud.

Le capitaine Gautherot [1] indique comme températures moyennes (Adana) : hiver, 14°; printemps, 21°,5; été, 29°,5; automne, 20°,5; températures extrêmes, 45° à l'ombre et 0° (très rarement). Pluies : pour une période de quatorze ans, on a observé à Adana une moyenne annuelle de 610^{mm} (104^{mm} en

---

[1] Capitaine Gautherot, *Op. cit.*, p. 168.

décembre, 99^{mm} en février, 7^{mm} en juillet, 4^{mm} en août).

Pour les hauts plateaux, les moyennes diffèrent. Il a été constaté + 62° au Soleil et l'hiver — 10°. Mais au total les observations indiquent plutôt pour l'ensemble de la Cilicie une température chaude, laquelle contribue fortement à l'abondance des récoltes qui, dès l'antiquité, ont fait de ce pays un des greniers de Rome.

CHAPITRE II.

ETHNOGRAPHIE.

L'Annuaire oriental, de 1912, semblable à notre Bottin, publié à Constantinople avec l'autorisation du Gouvernement ottoman, donne les statistiques suivantes. Des renseignements analogues ont été donnés à Paris, dans la séance du 27 mars 1920, à la Chambre des Députés :

CILICIE.

VILAYET D'ADANA. — Chef-lieu : *Adana*.

Sandjaks.	Cazas.	Nahiés (1).	Population. Musulmans.	Chrétiens.	Total.
1° Adana.....	3	7	60000	50000	110000
2° Mersine.....	1	3	20000	50000	70000
3° Djebel-Bereket.	6	4	45000	15000	60000
4° Khozan.....	4	"	20000	50000	70000
5° Itchel.....	5	7	40000	50000	90000
Total.....	19	21	185000	215000	400000

Le nombre de la population a été fortement augmenté depuis 1912 par les immigrations musulmanes et chrétiennes; mais il est à remarquer que dans les

(1) Depuis 1912, les divisions en cazas et nahiés ont été changées, mais il a paru préférable de laisser telle quelle la présentation de l'*Annuaire oriental*.

publications officielles de l'Empire ottoman, les statistiques accordent en Cilicie une prédominance à l'élément chrétien.

Les recensements exacts depuis 1912 n'ont pas été faits en raison de la guerre mondiale. Les Musulmans ont gagné l'apport des Musulmans du Caucase et d'Europe fuyant la reconquête chrétienne; les Chrétiens se sont augmentés des Arméniens et Chaldéens échappés aux déportations de la guerre, ne pouvant regagner Sivas, Malatia, Kharpout ou Mossoul et fixés en Cilicie.

SANDJAK DE MARACHE.

		Population (1919).
Marache-Ville.		
A. Population turque avant la guerre.....	35000	
Morts pendant la guerre....	5000	
		30000
B. Population chrétienne avant la guerre.	30000	
Morts pendant la guerre.....	10000	
		20000
C. Population juive.....		150
		50150
Sandjak de Marache.		
A. Caza de Bazardjik : Musulmans.....	24500	
» Chrétiens.....	500	
		25000
B. Caza de Gueuksun : Musulmans.....	24500	
» Chrétiens.....	500	
		25000
C. Caza d'Albistan : Musulmans.....	44700	
» Chrétiens.....	300	
		45000
D. Caza de Zeïtoum : Musulmans.....	6000	
» Chrétiens.....	2000	
» Circassiens.....	6000	
		14000
Total général.....		159150

PREMIERS CONTREFORTS DE L'AMANUS

Oswald Madet pinx.

Les statistiques officielles fournissent les chiffres totaux de deux catégories : la musulmane et la chrétienne. Mais, dans chacune des deux catégories, il entre une telle quantité de races et de sectes différentes que les conclusions portées ne peuvent plus être semblables après l'étude de ces dernières.

La population de Cilicie représente une véritable mosaïque de races :

A. — Musulmans.

1° Touraniens. — Les Turcs proprement dits (Ottomans) sont peu nombreux en Cilicie. Des fonctionnaires envoyés d'Anatolie et quelques groupements dans la région de Mersine représentent seuls le pur élément touranien.

Les Mongoloïdes à l'œil bridé sont représentés par une série de groupes ethnographiques différenciés des Ottomans.

a. Turcomans. — Ce sont généralement des Turkmènes, des Turcomans parvenus en Cilicie avec les Gengiskhan et les Tamerlan. Peu sont venus de l'Asie centrale dans les récentes immigrations. Ils forment un élément pasteur et agriculteur, sédentaire dans l'Ouest, nomade dans l'Est. N'ayant que peu de relations amicales avec le reste de la population, l'élément touranien se tient à l'écart : il représente le conquérant, l'étranger.

b. Tatars. — Parmi les Tatars, les uns sont venus d'Asie centrale à la suite des randonnées mongoles.

La plupart sont des immigrés du Caucase et de la Crimée. Lorsque les tsars orthodoxes de Russie eurent assuré la « reconquête chrétienne » de leur empire, un grand nombre de tribus musulmanes ne voulurent pas rester sous l'autorité des « Infidèles », émigrèrent en Turquie. Tels sont les Nogaïs du caza de Djïhan. Ils se sont sédentarisés et sont devenus de puissants agriculteurs alliés aux Tcherkesses. C'est un élément méfiant. On trouve les Tatars en plaine dans le sandjak d'Adana, en montagne entre Sis, Kars, Islahiyé et Osmanié [1].

2° Islamisés. — La population musulmane de la Cilicie n'est pas ottomane, ni touranienne. Elle se compose d'abord d'un fonds de population islamisée par la conquête arabe aux premiers âges de l'Islam. Cette population forme le reste des Cappadociens, des Byzantins qui, jadis, eurent en Cilicie une civilisation florissante. Certains prétendent rattacher le type ethnique à la grande famille hellénique, mais il est évident que de nombreux mélanges ont eu lieu en ces régions de transit mondial.

Les Islamisés, souvent opposés en politique aux Touraniens proprement dits, représentent la grande masse du parti terrien. Ennemie des innovations révolutionnaires, cette population suivra toujours l'élément qui lui paraîtra le plus fort afin de pouvoir

---

[1] Sur les Tatars, *voir* capitaine P.-J. André, *Notes introductives à l'étude du Sandjak de Djebel-Bereket*. Adana, 1919. (Tatars, Kurdes, Kizilbach, Tcherkesses, etc.)

cultiver et commercer en paix. Elle change de parti le plus facilement et le plus rapidement du monde dès qu'elle y voit son intérêt [1]. Une politique ferme peut assurer son concours. Il y a là une masse musulmane hostile aux Ottomans ou tout au moins disposée à la neutralité, à l'esprit ouvert, non fanatisée tant qu'il n'est pas touché aux pratiques religieuses, accessible aux idées européennes. C'est cet élément islamisé, non touranien, qui peut servir de base à une politique musulmane. Il est la Cilicie elle-même.

3° Les Immigrés. — On appelle *Mohadjirs* (Immigrés) toute une série de races que des circonstances historiques ont amené en Cilicie.

Sans parler des Tatars déjà cités, on trouve :

a. Rouméliotes. — Les Rouméliotes, tous agriculteurs, habitent surtout le caza de Djïhan et celui d'Osmanié. C'est une race industrieuse et travailleuse, hostile à tous les fauteurs de troubles quels qu'ils soient. Les Rouméliotes n'ont pas hésité, en 1920, à faire le coup de feu contre les bandes kémalistes.

Il y eut deux immigrations rouméliotes en Cilicie. La première après les déclarations d'indépendance de la Serbie et de la Bulgarie. Voulant rester sous un

---

[1] Dès l'arrivée de la colonne Goubeau entre Adana et Tarsous, les paysans indiquaient la présence de rails enlevés du chemin de fer et proposaient de les ramener à la voie à l'aide de leurs buffles ! Quelques mois auparavant eux-mêmes les avaient enlevés à l'instigation des Kémalistes paraissant les plus forts.

Gouvernement musulman, un grand nombre de Rouméliotes émigrèrent en Turquie. La deuxième immigration se fit de 1914 à 1918. Le Khalifat de Constantinople remplaça dans leurs biens les Arméniens déportés par des paysans rouméliotes. Le but était d'islamiser des villages jusque-là réfractaires. En 1919, la plus grande partie de ces Rouméliotes retournèrent en Anatolie du Nord, se voyant forcés de restituer les terres et maisons aux Chrétiens revenus de l'exil, suivant les conditions de l'armistice d'octobre 1918.

b. Grecs, Crétois, Bulgares musulmans. — Très peu nombreux, ces éléments sont à l'état sporadique, notamment dans les cazas de Khassa et de Djïhan.

c. Tcherkesses. — Tcherkesse est le mot *circassien* prononcé à la manière turque où le *c* devient *tch* (1). Ce terme désignerait les peuples habitant jadis le Caucase, du Kouban à la mer Noire. L'émigration tcherkesse se produisit de 1859 à 1861 sur l'instigation des hommes d'État ottomans, pour échapper à la « christianisation » du Caucase par les Moscovites. Mais, contrairement à ce qu'ils attendaient des Turcs, les Circassiens furent dispersés dans les différentes parties de l'Empire ottoman, car le gouvernement ne voulait pas de la formation d'une nouvelle Circassie en pleine Turquie, Circassie qui aurait eu

---

(1) Lieutenant Duraffourd, *Étude sur la Cilicie.* Tcherkesses, Beyrouth, septembre, 1919.

rapidement son autonomie de par la valeur guerrière de ses fils.

Le costume spécial des Circassiens, leurs dagues, leurs sabres richement ciselés sur or ou argent, leurs cartouchières caractéristiques en métal précieux, font de ce peuple l'élément le plus pittoresque de la Cilicie.

De race caucasique semblable à la nôtre, les Tcherkesses ont une organisation curieuse qui paraît similaire à celle des Touareg du Sahara. Certaines tribus sont suzeraines, et ont comme vassales d'autres tribus de caste inférieure. Dans chaque caste survit la prépondérance de familles nobles très fermées. Les différenciations de tribus, de castes, de familles sont indispensables à connaître pour avoir le doigté nécessaire à la conduite des Circassiens. En dehors des suzerains et des vassaux, il a existé jusqu'à ces derniers jours des esclaves chez ces peuples; mais cet esclavage, semblable à la clientèle des Romains, n'avait rien de bas, ni de cruel.

Il existe deux sortes de tribus tcherkesses : 1° celles qui admettent la liberté et l'initiative des individus; 2° celles qui sont aveuglément soumises à un seul chef. Les tribus libres sont, dans la hiérarchie, les plus nobles et les plus considérées : leurs membres sont appelés *work* ou *lakolech*.

Les tribus de caste inférieure sont celles qui ont un « Pichi ». « Pichi » est le terme attribué au grand chef du groupement. Il équivaut au « Khan » des Mongols, à la fois prêtre et souverain. Seuls le Pichi et les membres de sa famille ont, chez les tribus

tcherkesses de la deuxième sorte, droit de délibération dans les assemblées. Bien que dans la hiérarchie circassienne les tribus ayant un Pichi soient considérées comme les moins nobles, chacune d'entre elles, surtout devant les étrangers, prétend être la plus importante de toutes. L'orgueil des Circassiens se manifeste dans le fait que le moindre tcherkesse se fait appeler pour le moins *Bey*.

Les tribus circassiennes qui ont des représentants en Cilicie sont : 1° les Abzakh, les Chabzakh (sans Pichi);

2° Les Kabartaï, les Tchétchènes, les Koumek (avec Pichi).

Les Circassiens ont des mœurs différentes des Turcs. Les femmes restent voilées et à l'écart quand, dans leur village, se trouvent des Touraniens. Dans la vie normale, elles se mêlent complètement à la vie des hommes et prennent même parfois part aux combats. La femme possède, hérite, et est admise aux délibérations de la tribu. Les danses se font mixtes, hommes et femmes ensemble, ce qui ne se voit jamais chez les Turcs. Certaines tribus pratiquent le mariage temporaire; on a souvent reproché aux Circassiens de vendre leurs filles aux harems ottomans (le fait se vérifie, mais il est prudent de ne pas soulever cette question devant eux). L'ensemble des coutumes tcherkesses semble indiquer qu'à une certaine époque le matriarcat était en usage chez ces peuplades.

La langue tcherkesse s'est maintenue jusqu'à nos jours, mais s'est divisée en une série de dialectes assez différents les uns des autres, hiérarchisés entre eux

en noblesse comme les tribus entre elles. Il est difficile de trouver des Livres écrits en circassien ; cependant une série de contes, de légendes, de récits héroïques ont persisté qu'il serait curieux de recueillir. Les dialectes tcherkesses se rattachent aux langues indo-européennes du Caucase. Ils se singularisent par le fait que l'infinitif n'existe pas dans le vèrbe.

Les Circassiens sont au nombre de 15 000 à 20 000 dans le vilayet d'Adana, en relations constantes avec leurs frères d'Azizié, Geuksun, Tokat, Ismidt, Sivas et Alep. Ce sont de grands agriculteurs et éleveurs. Le caza de Djïhan leur doit en grande partie sa prospérité. Leur richesse acquise depuis leur fixation en Cilicie, leur caractère guerrier, ont fait d'eux les chefs des différents Mohadjirs. Rouméliotes, Tatars, Nogaïs, suivent les directives données par les chefs circassiens.

Un fait caractéristique est que les Tcherkesses, enfants gâtés des Ottomans, se considèrent pour ainsi dire comme étrangers en Turquie. Ils diffèrent à tous les points de vue de leurs voisins et ont gardé vivace l'amour de la patrie circassienne. Ils se proclament volontiers de race européenne par opposition avec les Touraniens asiatiques.

Nul doute qu'une politique bien menée à leur égard ne nous rattache les Circassiens. Les Tcherkesses de Cilicie ont commencé par combattre les Kémalistes en 1920 : l'avancée continuelle de ces derniers, qui occupèrent les villages et prirent en otage les familles des Circassiens, les força à la neutralité. Naturellement, les pillards profitèrent des

troubles, mais il n'en reste pas moins vrai que les Circassiens sont avant tout un élément d'ordre. Ils ne nous ont abandonnés qu'après l'armistice d'Angora, en mai 1920.

d. Géorgiens. — Les Géorgiens habitent le Caucase et sont chrétiens orthodoxes. Ceux d'entre eux qui étaient musulmans ont émigré.

Les Géorgiens musulmans de Cilicie sont donc originaires du Caucase russe et sont arrivés en Turquie, après la résistance désespérée de Schamyl Imam, devenu leur grand prophète, bien que ce Schamyl soit lui-même un Lesghien et non un Géorgien. Leur émigration date de 1879. Ils habitent surtout les sandjaks d'Adana et de Djebel-Bereket. Les Ottomans leur confièrent souvent la garde des principaux cols des montagnes contre le brigandage local. Les Géorgiens sont dans l'orbite des Circassiens.

A noter que leur prophète Schamyl Imam refusait toute aide des Turcs, les considérant comme des usurpateurs incapables de saisir la véritable portée de l'Islam.

e. Kurdes. — Les Kurdes sont une trentaine de mille en Cilicie répartis surtout à l'Est de la province. Il se produit depuis une cinquantaine d'années une émigration continuelle de l'Est vers l'Ouest venant du Kurdistan vers la mer. Le Kurdistan surpeuplé envoie ses fils vers les plaines riches. Or ces Kurdes « nul tyran n'a jamais osé les affronter complètement et c'est en vain que le Turc, pour les gagner, pour les apprivoiser, les a couverts d'honneurs, de titres et de

dignités. Quelquefois, ils ont accepté les honneurs, souvent ils les ont refusés, mais jamais ils ne plièrent le genou [1] ».

Les Kurdes sont un peuple antique resté ce qu'il était aux temps de Ninive ; mais les temps ont marché et ce peuple, qui ne veut pas de maître, accepte les éducateurs. C'est pour avoir voulu faire de la France éducatrice une France dominatrice que, parfois, des malentendus sanglants ont éclaté. En Cilicie, les Kurdes n'ont suivi le mouvement kémaliste que lorsque les bandes nationalistes venues de Marache eurent envahi le pays. Certains chefs Kurdes sont cependant restés fidèles jusqu'au dernier moment, jusqu'à l'armistice d'Angora (mai 1920). C'est que les Kurdes, jaloux de leur indépendance, n'aiment pas le Turc qu'ils méprisent. D'ailleurs, au point de vue musulman, les Kurdes sont pour la plupart Chyites, Kizilbach, Alides, ennemis religieux des Ottomans Sunnis.

En Cilicie, les Kurdes furent profondément touchés par notre reconnaissance de leurs droits politiques. Ce sentiment fut tel, qu'en novembre 1919, plusieurs de leurs chefs rompirent ouvertement avec les Turcs. En janvier 1920, un de ces chefs accueillit la colonne Marty, partie d'Aïn Tab et fortement pressée dans le Kurd Dagh et ne se sépara de nous qu'aux bruits de l'évacuation de la Cilicie par la France et à l'armistice conclu avec les Kémalistes (mai 1920).

---

[1] Lire *Le Correspondant*, 10 septembre 1919. — J. Gorek, *La France et le Kurdistan*, p. 917.

Le peuple kurde est un des peuples d'avenir en Orient parce que paysan, travailleur et idéaliste. Il est nécessaire de l'étudier en Cilicie : en effet, les pan-kurdes demandent le rattachement au Kurdistan de la Cilicie Est jusqu'au fleuve Djïhoun. Le brigandage politique eut souvent à la base, en 1919, cette conception. En Cilicie, les Kurdes peuvent fournir un appui précieux à qui sait les attacher à sa cause.

4° Ansarieh [1] (120 000 environ). — Ansarieh est un terme de mépris employé par les Turcs pour désigner la population, se disant arabe, qui forme une classe spéciale dans les cazas de Mersine, Tarsous et Adana. C'est un groupe ethnique peu connu dans lequel certains observateurs veulent voir une descendance des fellahs d'Égypte amenés en Cilicie par Ibrahim Pacha vers 1840; mais en réalité le groupe est beaucoup plus ancien et peut se rattacher aux Assyriens.

De nombreuses hypothèses ont été faites sur les Ansarieh. Eux-mêmes se donnent le nom d'*Arabes* sans que leurs caractères physiques permettent cependant de les rattacher à la race sémitique. D'après l'étude de leurs coutumes restées encore mystérieuses, il semblerait plutôt que ces Ansarieh de Cilicie représentent la descendance de la race côtière méditerranéenne, et que leurs mœurs soient une survivance des anciens rites byzantins et méditerranéens.

---

(1) Capitaine P.-J. André, *Notes introductives à l'étude des Ansarieh de Cilicie*. Adana, février 1919.

Les Turcs considèrent les Ansarieh comme rattachés à l'Islam. En réalité, ces derniers n'ont que les apparences du Musulmanisme et reviennent à leurs chères coutumes dès que le dominateur s'est éloigné. Les Ottomans ont toujours laissé les « Arabes » de Cilicie à l'écart de toute vie politique, leur refusant places de fonctionnaires, écoles de leur langue, (arabe). En 1919, la mission française ouvrit plus de cent écoles publiques franco-arabes, assura aux Ansarieh leur représentation dans toutes les branches de l'Administration et dans la Gendarmerie. Cette reconnaissance de leur vitalité nous assura le dévouement des Arabes. Mais, à la fin de 1920, la remise de l'Administration ayant été faite aux Turcs, ceux-ci interdirent non seulement l'enseignement du français, mais encore celui de l'arabe. Ce fait montre l'hostilité existant entre Turcs et Ansarieh qui nous sont toujours restés fidèles.

Les Ansarieh sont plus d'une centaine de mille en Cilicie répartis sur la côte et dans la banlieue de Mersine, Tarsous, Adana et Karatache. Ce sont généralement des maraîchers et de petits agriculteurs. Les Arabes, gens craintifs et timides, n'ont guère jusqu'à présent fait que supporter le joug des uns et des autres. Ils détestent l'Ottoman, mais n'osent pas recourir à la force pour faire reconnaître leurs droits; comme tous les timorés dont la race a de la vitalité, ils ont eu recours aux ramifications occultes pour maintenir leur existence et leur union. C'est un élément à favoriser et à relever. En 1920, ils ont formé à Tarsous une compagnie régulière, armé leurs

villages contre les Kémalistes et ne nous ont jamais complètement abandonnés.

5° Chinganeh (Tziganes). — Les Chinganeh forment un groupe ethnique à part de tous les autres groupements qui les méprisent. Ils habitent à côté des centres urbains un quartier spécial. Évidemment apparentés aux Tziganes d'Europe, ils ont, tout en gardant les rites et les mœurs nationaux, emprunté à l'Islam un manteau commode pour se faire supporter.

Les Chinganeh sont maquignons, colporteurs, joueurs de tambourins et de flûtes, tout comme les Tziganes d'Europe. Politiquement, ils servent le parti qui les paye le mieux. Ils ont un chef politique et religieux, Ibrahim bey, qui, en 1919, résidait à Adana et qui est passé aux Kémalistes. C'est un parti sans convictions ne voulant que le pillage. C'est dans le quartier tzigane d'Adana qu'a commencé la fusillade du 10 juillet 1920, qui amena la fuite de la majorité des Musulmans.

6° Persans, Afghans, Chinois. — Les Persans et Afghans sont très peu nombreux en Cilicie. Généralement gardiens de maisons, veilleurs de nuit dans les villes, ils jouissent de la confiance des grands commerçants. Au point de vue politique, leur importance vient de ce qu'ils possèdent un consul à Adana. Le Consulat de Perse se montra d'abord neutre bienveillant lors de l'occupation française, mais vers mai 1920, à la suite des accords passés entre la Grande-

Bretagne et la Perse, le rôle du Consulat changea. Il devint agressif, se faisant le champion musulman kémaliste dans un but facile à comprendre. Le Consul Mirza Ismaïl Achref fomenta une émeute le 4 juillet 1920. Mis à l'index, rappelé par son ambassade à Constantinople, il s'enfuit chez les Kémalistes et y fit une propagande violente contre nous.

Les Chinois ou plutôt les gens du Turkestan chinois sont représentés à Adana par un certain nombre de commerçants.

B. — Chrétiens.

Les Chrétiens n'ont pas en Cilicie le rôle effacé que l'on pourrait croire. Les Sultans ont tellement bien compris leur influence en ces régions qu'ils se sont efforcés de diriger vers la Cilicie les flots d'émigrés musulmans des Balkans, de Crimée et du Caucase, afin de diminuer dans le vilayet d'Adana la majorité chrétienne. Les massacres répétés d'Arméniens et de Chrétiens comme ceux de 1895, de 1909, etc., concouraient au même but.

Les Chrétiens sont représentés en Cilicie par des Hellènes, des Arméniens, des Chaldéens, des Syriens et des Maronites.

1° Hellènes. — Le groupement hellène est assez différent, Grecs pour ainsi dire autochtones ayant gardé les traditions de Byzance, ou Grecs se rattachant à la Grèce en tant qu'État.

Les premiers sont les moins nombreux. Le colonel Normand, dans une reconnaissance poussée aux fron-

tières nord de Cilicie, en des vallées profondes du Taurus, a rencontré des villages grecs, presque ignorés, ayant encore conservé les dialectes de Byzance ! Il semble que le fonds de la population cilicienne appartienne, pour une large part, aux Byzantins; la conquête arabe et mongole a islamisé la plus grande partie d'entre eux, mais il reste encore des Byzantins du rite grec orthodoxe et cette constatation est assez curieuse. Ces Grecs se retrouvent dans le Taurus avec quelques vestiges dans l'Amanus (Teyek-Khassa).

Les Hellènes proprement dits forment un groupement important à Selefké, Mersine, Adana avec de petites colonies à Djïhan et Osmanié. Ce sont, somme toute, des citadins alors que les premiers étaient des campagnards. Les citadins sont des commerçants qui partagent, avec les Arméniens et les Syriens, le monopole des entreprises commerciales. Politiquement les Grecs de Cilicie, en relations continuelles avec ceux de Smyrne, ont suivi jusqu'en fin 1920 les directives envoyées par Venizelos. Ce grand patriote hellène qui a su tirer parti, pour son pays, de toutes les circonstances de la guerre et de la paix donna, à maintes reprises à Adana, le conseil, l'ordre de montrer toutes sympathies aux Français.

En 1920 cependant, en raison des événements, les Grecs nous reprochaient amèrement de n'avoir pas maintenu la sécurité. Ils se disaient entre eux que l'offensive grecque de Smyrne avait sauvé la France d'un désastre en Cilicie; mais que si la France évacuait le pays, Venizelos n'hésiterait pas à occuper

Mersine et à faire le nécessaire pour assurer la sécurité de ses nationaux ! Une politique ferme ramènera les Grecs à nous, d'autant plus que la menace bolchevico-kémaliste qui va peser sur Smyrne, et la démission de Venizelos vont, sans doute, rendre difficile la situation des Hellènes au Levant.

Les Hellènes sont environ 28 000 et représentent un élément excellent.

2° Arméniens. — L'ancêtre arménien serait un héros mythologique appelé *Haïk*. Les Arméniens descendent d'un peuple arien venu de Phrygie, en Asie antérieure, vers 800 avant J.-C. Ce peuple envahit d'abord l'Ourardie, le Kurdistan actuel, finit par succomber sous les coups des Assyriens (742 avant J.-C.). Les inscriptions cunéiformes sont remplies du récit des combats entre Assyro-Babyloniens et Arméniens. Ces derniers accompagnèrent les Achemenides dans les guerres médiques.

« L'Arménie ancienne, de même que tous les États, a eu ses beaux jours et ses revers [1]. La fondation du royaume d'Arménie remonterait au IVe siècle avant J.-C., époque à laquelle le vaste empire d'Alexandre fut partagé entre ses généraux. » Phrataphernès prit possession de l'Arménie.

---

[1] K.-J. Basmadjian, *Histoire moderne des Arméniens* (Paris, Gamber, 1917), p. 5 et suiv. Le paragraphe A emprunte à cet auteur la plupart des données historiques sur les Arméniens.

Lire colonel Brémond, *Notes historiques géographiques sur l'Arménie*, 1918.

« La page la plus glorieuse de l'histoire de l'Arménie est écrite sous Tigrane II, qui porte à juste titre le nom de *Tigrane le Grand* ». Ce roi, non seulement accepta la couronne des Séleucides, mais encore pendant quarante années (94-54 avant J.-C.) tint tête aux Romains commandés par Lucullus et Pompée. Le fils de Tigrane régna de 56 à 34 avec l'appui des Romains.

Sous le règne du roi Vramchapouh fut, grâce à l'ardeur du catholicos Saint-Sahak et de Saint-Mesrop-Machtotz, inventé et répandu l'alphabet arménien (414). La nation arménienne eut, depuis cette époque, un lien puissant d'union et de conservation.

Chrétiens depuis 294 après J.-C., les Arméniens furent violemment attaqués en 451 par les Sassanides qui voulurent les convertir au Mazdeisme. Vartan le Mamikonien arrêta les Perses à Avaraïr et permit aux Arméniens de rester chrétiens. Il périt dans une défaite glorieuse, mais efficace, et reste considéré comme le héros national.

Après l'invasion perse vint l'invasion arabe qui, elle, voulait convertir les Arméniens à l'Islam. En 636, les Arméniens luttèrent vaillamment ; mais le chef d'armée, Théodoros Rechtouni, trahit le roi Sempad et devint le Gouverneur général de l'Arménie sous l'autorité des Khalifes arabes (Khalife Omar, 644).

Les Arméniens furent en liaison continuelle avec les empereurs de Byzance auxquels ils fournirent de bons généraux et d'habiles gouverneurs, bien que

Cl. O. y

Château croisé de Toprak-Kalé, près Osmanié
(sandjak du Djebel-Béreket).

Cl. H. S.

Le Mughir Dagh (Amanus)
(repaire du Tcheté Kurd Youssouf).

P. Guillaumot, grav.

les auteurs anciens se plaignent parfois de leur mauvaise foi [1]. Cependant les Arméniens sont également cités comme faisant la force principale des armées byzantines.

L'Arménie, pays d'Erzeroum et d'Erivan, est un pays de hautes cimes entre lesquelles se ferment d'étroits vallons semblables aux vallées de la Suisse. Cette configuration physique prête admirablement à l'établissement du régime féodal. Les Arméniens n'échappèrent pas à cette loi qui se retrouve en bien d'autres pays ; leurs dissensions furent telles, de clan à clan, de parti à parti, que M. J. Gorek put dire d'eux dans le *Correspondant* du 10 septembre 1919 : « Profondément divisés, ils n'ont jamais su se chercher, s'unir, pour opposer quelque résistance à l'oppresseur, écrasés sous un joug permanent... ». Cet état de choses causa la perte de la Grande Arménie, perpétuellement attaquée par les Persans, les Arabes, les Tatars et les Turcs, sorte de Pologne montagneuse de l'Asie Mineure.

La dernière indépendance arménienne fut en Cilicie. Ce pays avait été colonisé par les Arméniens, fut d'abord conquis par Pharnace, roi du Pont (190-156 avant J.-C.) [2] et subit depuis lors les vicissitudes de l'Asie Mineure. Quand la première croisade y parvint en 1096, elle y trouva une dynastie arménienne, celle des Rubéniens, mais surtout une féoda-

---

[1] Lire R.-P. Guérin-Songeon, *Histoire de la Bulgarie*, La Chapelle-Montligeon, 1914.

[2] Colonel Brémond, *op. cit.*, p. 44.

lité puissante. En raison de ses services au siège d'Antioche, le baron Constantin (1095-1099) reçut des Francs le titre de comte et de marquis. De nombreux mariages eurent lieu entre Francs et Arméniens.

En 1210, Léon Ier le Magnifique, premier roi de Cilicie arménienne, épousa en secondes noces Sibylle de Lusignan. Ce mariage eut pour conséquence qu'en 1342 un Lusignan fut appelé au trône d'Arménie. Le dernier Lusignan qui occupa ce trône à Sis fut l'infortuné Léon VI qui, après la victoire des Arabes et Égyptiens, erra de capitale en capitale pour demander secours à la Chrétienté contre l'Islam et finit par mourir à Paris en 1393. C'est ce prince qui aurait dit : « Le salut des Chrétiens d'Orient dépend de l'alliance de la France et de l'Angleterre. » Ces paroles prophétiques devaient avoir un commencement de réalisation en 1919.

Soumis par les Musulmans, Arabes, Mongols, Turcs, les Arméniens résistèrent victorieusement à l'islamisation. Certains éléments furent convertis par la force, mais la majeure partie de la race a gardé pures les traditions nationales. Religion et Patrie se confondent en Orient. Cette lutte dure encore aujourd'hui. Toute l'énergie de la race se mesure dans sa volonté inébranlable de conserver intactes sa langue et sa littérature.

Mais naturellement, les Turcs issus des Mongols, lesquels ont apporté dans le tolérant Islam leurs principes tyranniques, ne pouvaient admettre facilement cette résistance à leur emprise politique. De

bonne heure, les Ottomans avaient compris que deux peuples seulement dans l'Empire pouvaient utilement les combattre : le Kurde et l'Arménien. Les Kurdes furent gagnés par l'appât des récompenses et la promesse des pillages; pour les maintenir dans leur loyalisme intéressé, les Ottomans leur livraient les peuples qu'ils voulaient châtier; ainsi les Sultans firent des Kurdes les bourreaux attitrés de l'Empire. A ce prix, les Kurdes obéirent plus ou moins.

Les Arméniens n'avaient pas, comme les Kurdes, le privilège de former un bloc dans leurs montagnes. Disséminés dans les villes et les plaines, isolés dans les montagnes, ils offraient une proie facile. Les prédécesseurs et les continuateurs du Sultan Rouge mirent en œuvre la sanglante politique de la disparition voulue d'une race. Aux massacres qui, de 1895 à 1914, ensanglantent l'Asie Mineure, s'ajouta, de 1914 à 1918, la méthode scientifique allemande. A l'instigation des Allemands eurent lieu ces longues séries de déportations et d'exils qui diminuèrent les Arméniens sans les abattre, tant la race est vivace et prolifique.

On évalue le nombre des tués de 800 000 à 1 500 000 pour l'Asie Mineure. Malgré les pertes, en Cilicie, les Arméniens ont encore la majorité sur les autres chrétiens moins persécutés. A la fin de 1919, les Arméniens comptaient en Cilicie 120 000 âmes sur 400 000 habitants.

Il s'agissait de sauver ces rescapés.

Les Arméniens déjà établis en Égypte, en Amérique et en Europe, essayèrent de venir en aide à

leurs frères. Une violente campagne fut menée, en même temps que des volontaires arméniens s'enrôlaient à Port-Saïd, dans la Légion d'Orient. La Légion d'Orient fut divisée, au début de 1919, en Légion syrienne (1 bataillon) et Légion arménienne (3 bataillons). Cette dernière devait être employée en Cilicie. Pour de multiples raisons, le corps nouvellement formé ne réussit guère : les Musulmans de tous partis n'aimaient pas ce régiment entièrement composé de leurs éternels rivaux; les Français se plaignaient de l'ingestion des différents comités politiques dans les affaires intérieures de la troupe; enfin les Arméniens eux-mêmes n'étaient pas habitués à la rigoureuse discipline militaire, auraient souvent voulu voir la Légion arménienne à la disposition des dirigeants arméniens. Pourtant si les légionnaires commirent à leur arrivée en Cilicie des exactions, à Adana, Bozanti et le long de la ligne de chemin de fer, leur conduite fut parfaite à Marache et Aïn Tab; d'ailleurs le manque de cadres français causait un amoindrissement notable de la force vive de la Légion.

Il est probable que si la Légion arménienne avait été seulement recrutée parmi les originaires de Cilicie ou parmi les étrangers avec un soin tout particulier, si enfin elle avait été mieux encadrée (on a vu un lieutenant commander deux compagnies !) [1], il est probable que le corps aurait pu rendre d'excellents services. En effet, sous le commandement éner-

---

[1] *Voir* l'histoire de la Légion arménienne dans le capitaine Gautherot, *op. cit.*, p. 134 et suiv.

gique du colonel Flye Sainte-Marie, la Légion Arménienne rendit d'une façon inespérée, malheureusement il était trop tard, sa réputation était faite.

Le recrutement pourrait être entrepris sur de nouvelles bases. Si, en effet, l'Arménien des côtes et des villes ne jouit pas d'une bonne réputation guerrière, l'Arménien des montagnes, au contraire, fait un excellent soldat. Les partisans levés à Harouniyé, Hassan-Beyli, Osmanié et Dortyol se sont très bien battus; la récente défense d'Hajjin, dans laquelle dix mille Arméniens ont trouvé la mort après un siège en règle mené par un adversaire muni d'une nombreuse artillerie, est une belle page d'histoire. De février 1920 à décembre 1920, les chrétiens d'Hajjin résistèrent désespérément. Les Français purent seulement, à deux reprises différentes, envoyer un avion survoler Hajjin, faute de matériel, alors que, par contraste, les Anglais pouvaient, en Mésopotamie, ravitailler leurs postes à l'aide de leurs nombreuses escadrilles.

Il peut donc être tiré parti des Arméniens. Tant de siècles d'esclavage ont passé sur leurs têtes qu'il en est résulté chez ce peuple une discipline nationale qui ferme bouches et esprits devant l'étranger, Français compris. Nul doute que le temps et les actes feraient cesser ce malentendu.

Une question s'est souvent posée : Faut-il employer Chrétiens et Musulmans dans les mêmes formations ? Jusqu'à présent, les tentatives faites ne semblent pas avoir donné d'excellents résultats, sauf dans la gendarmerie. Il semble, d'après les expé-

riences faites, que le meilleur mélange est celui des Musulmans non touraniens et de Chrétiens; mais dans les circonstances critiques jusqu'à présent, il a fallu séparer les Musulmans et les Chrétiens en pelotons distincts, au contraire de l'armée turque dans laquelle les Ottomans avaient pu répartir les Arméniens, parce que les Musulmans avaient partout la majorité, et surtout la presque totalité des cadres.

Sous l'occupation française en Cilicie, les Arméniens se sont montrés assez turbulents. En effet, au début de l'occupation, ils croyaient pouvoir se venger sur les Musulmans des crimes commis sur leurs frères par ces derniers; les Arméniens n'ont pas toujours compris que les Français se devaient à la protection de tous : de là des différends et des malentendus. Plus tard, les Arméniens qui escomptaient le rattachement de la Cilicie ou Petite Arménie à l'Arménie Intégrale (1) furent profondément désillusionnés quand cette hypothèse fut abandonnée. En effet, l'accord verbal de 1916 entre le Gouvernement français et Boghos Nubar pacha leur faisait espérer l'indépendance. M. Georges Picot avait été nommé Haut Commissaire de la République Française en Syrie et en Arménie; de nombreux autres faits leur avaient confirmé ces indices.

Des difficultés sans nombre eurent lieu encore lorsque, conformément à l'armistice d'octobre 1918,

---

(1) Dans un banquet à Adana, M. Georges Picot, Haut Commissaire de la République Française en Syrie et en Arménie, avait porté un toast à l'Arménie.

commencèrent les restitutions des biens chrétiens et des jeunes filles arméniennes enlevées pendant la guerre. Ces restitutions se firent à très juste titre, mais souvent les Arméniens ne voulurent pas attendre la marche légale de la procédure et auraient voulu les reprises forcées... Naturellement l'élément musulman résistait. C'est ainsi qu'auprès d'Adana, un Turc marié à une Arménienne faisait massacrer la famille arménienne de sa femme pour hériter. Il fallut tout le tact et l'habileté des Français pour mener à bien cette délicate entreprise sans troubler la sécurité. Des commissions d'arbitrage furent créées dans chaque centre et finirent par faire restituer jeunes filles et biens.

Au total les Arméniens justement disposés à faire payer à leurs bourreaux tout ce qu'ils avaient supporté d'eux depuis des siècles, admettaient difficilement que les Français, pour lesquels ils avaient combattu pendant la guerre mondiale, puissent avoir, tout en leur faisant rendre justice, une politique musulmane toujours nécessaire par suite de l'Empire colonial français et des traditions séculaires du pays de François Ier.

Pendant les opérations contre les Kémalistes, certains groupements arméniens extrémistes se sont amèrement plaints de ce qu'ils appelaient notre *inertie*, sont allés même jusqu'à donner des ultimatums au commandement, mais au fond il ne faut voir en ces gestes malheureux souvent très compréhensibles. que l'action d'une poignée d'exaltés et se souvenir seulement qu'en ces heures critiques de

vie ou de mort, les Arméniens se sont rangés derrière nous et ont souvent bravement combattu.

Trois partis se partagent actuellement les Arméniens de Cilicie : les Tachnakistes, les Remgavar et les Hintchakistes; les premiers détiennent le pouvoir, les seconds peu nombreux, sont un peu plus avancés, les derniers représentent le parti populaire. C'est l'Hintchak auquel se rattachait M. Tchalian, Caïmacam d'Hajjin, sandjak de Khozan-Cilicie, nommé par le commandement français avec ratification de Constantinople, qui a l'honneur de la courageuse défense d'Hajjin (février-novembre 1920, population massacrée par les Turcs).

Les Arméniens sont un peuple dont les auteurs anciens vantaient les qualités en même temps qu'ils déploraient leurs défauts. Quels que soient ces défauts, en cas de soulèvement musulman toujours possible, les Arméniens, premiers à être massacrés, sont obligés de se ranger derrière nous; c'est à nous de tirer parti de leurs qualités en tâchant de corriger leurs défauts. Il est facile de les gouverner si l'on sait ce que l'on veut et si on ne les déteste pas. L'antisémitisme d'antan est devenu aujourd'hui une arménophobie aveugle. Sans politique turcophile et sans politique arménophile, il faut, en Orient, faire une politique française et pour cela user des moyens trouvés sur place. L'Arménien est un de ces moyens.

Les Arméniens se sont rendu compte que, seuls, ils ne pouvaient exister; mais personne ne veut s'occuper d'eux. Les Alliés n'ont pas mis à exécution l'accord verbal de 1916; l'Amérique n'a pas accepté le mandat

offert sur l'Arménie, la Russie les a fait massacrer, l'Angleterre les a abandonnés, l'Allemagne les a fait scientifiquement déporter.

La question arménienne se pose actuellement de deux façons : 1° la République arménienne d'Érivan constituée sur terre russe a été reconnue par les Soviets, car Lénine semble continuer, quand il le peut, la politique tsariste, et par les Kémalistes qui actuellement veulent l'occuper comme un gage, contre Smyrne et la Thrace ; 2° les Arméniens répartis dans l'Empire ottoman.

Les Arméniens et les autres Chrétiens ont droit à la sécurité et aux mêmes traitements que les Musulmans.

Ces deux aspects de la question arménienne ne doivent pas être perdus de vue dans le règlement des affaires ottomanes.

3° Chaldéens. — Les Chaldéens et les Syriaques sont généralement représentés comme les derniers vestiges du grand empire assyro-babylonien. Les Chaldéens sont des catholiques convertis du Nestorianisme. Leur centre est Mossoul où les Dominicains français ont su créer un centre considérable d'activité française détruit pendant la guerre et que les Anglais ont empêché de renaître.

M. Robert de Caix eut l'idée de ramener vers la Syrie les Chaldéens d'Ourmiah. Il est à souhaiter que ce mouvement se fasse, car les Chaldéens sont des paysans rustiques, prolifiques et très français.

Les Chaldéens ont essaimé un peu partout en Cilicie. On en trouve dans les villes à Mersine, Tar-

sous et Adana. De par leur formation, ils sont très francophiles et se sont toujours trouvés derrière nous. C'est un élément très sûr.

4° Assyriens. — Les Assyriens qui ne doivent pas être confondus avec les Syriaques ou Grecs catholiques souvent appelés *Melkites* sont peu nombreux en Cilicie, mais doivent être cités parce que commerçants avisés et parce que leurs tendances politiques sont les mêmes que celles des Chaldéens.

5° Syriens. — Les Syriens, de par leur aptitude au commerce, ont rendu de grands services au corps d'occupation. Ce sont des citadins peu nombreux en Cilicie (Mersine-Adana).

6° Maronites. — Un des éléments chrétiens le plus intéressant en Cilicie est l'élément maronite. Les Maronites sont originaires du Liban et ont émigré en Cilicie, à la suite des persécutions Druses en 1859. Dirigés par des missionnaires catholiques Lazaristes, ils forment un groupe de langue française, bien français. Ils avaient la majorité à Ekbés dans le caza de Khassa (Djebel-Bereket-Cilicie). Malheureusement la poussée kémaliste a nécessité l'évacuation d'Ekbès. Les Maronites ont été établis provisoirement à Adana, Tarsous et Mersine. Il y aurait tout intérêt à ce que des terres leur soient concédées dans la zone côtière ou dans une région protégée facilement; ils pourraient mettre de nouveau en œuvre leurs qualités de travail et d'entreprise. Ce serait aussi un moyen de reconnaître l'œuvre accomplie en Cilicie par les

Lazaristes, qui ont vu en quelques mois se perdre les efforts de plusieurs siècles.

Conclusion.

Telles sont les populations de Cilicie, chrétiennes et musulmanes. Comme il est facile de le reconnaître, les Ottomans ne sont qu'une faible minorité : 215 000 chrétiens; 185 000 musulmans dont 100 000 à 120 000 Ansarieh; 15 000 Tcherkesses, 30 000 Kurdes, sans compter les petits peuples.

Ils ne sont aimés par personne pour des raisons diverses. Mais les Ottomans conquérants ont su, dans les différents sandjaks de Cilicie, opposer l'ensemble des minorités aux aspirations de chacune d'entre elles. La mosaïque des races est restée une mosaïque de telle sorte qu'entre ces éléments si disparates, n'existe aucun lien autre que l'hégémonie ottomane. Mais le Turc vainqueur n'assimile pas les peuples vaincus; il les opprime.

Fier de ses vertus militaires, plein de mépris pour la décadence de ses nouveaux sujets, il ne songe ni à les régénérer, ni à les absorber.... La fusion ne s'est pas faite entre les conquérants et les populations soumises, mais elle ne se fait pas non plus entre ces populations mêmes. Le Turc, qui les opprime toutes, n'a pas su les attacher à sa domination. Partout, excepté sur le plateau d'Anatolie, il campe dans son immense empire; nulle part il n'a complété la conquête par l'assimilation [1] ou même par une administration acceptable.

---

[1] Paul Imbert, *La rénovation de l'Empire ottoman*, Paris, Perrin, 1909, p. 4 et 5.

Déjà avant 1908, les sultans considéraient leur empire comme « une série de régions distinctes séparées par des obstacles qui forment cloison », notamment la Cilicie étayée par le Taurus et l'Amanus. Pour tenir ces régions et ces peuples opprimés Abd-ul-Hamid avait inauguré la politique dite *des chemins de fer* qui, par les voies d'Anatolie, du Baghdad et du Hidjaz, devaient assurer aux Ottomans la suprématie par de rapides transports de troupes. Ils en avaient besoin puisque les Khozan Oghlou leur avaient résisté en Cilicie jusque vers 1870 et que la Cilicie ne fut érigée en vilayet qu'à une date récente, il y a cinquante ans environ ! Abd-ul-Hamid, le grand diviseur des minorités, qui les empêcha toujours de s'entendre, jugea nécessaire de créer en Cilicie des « marches » pour protéger l'Anatolie, centre du Touranisme, contre les Arméniens et les Arabes. Non seulement de 1914 à 1918, les Ciliciens musulmans furent peu disposés à fournir des recrues au Sultanat, qui fut obligé d'envoyer des bataillons entiers de soldats réguliers poursuivre les réfractaires, mais encore en 1920 les Nationalistes turcs en avançant furent obligés de s'assurer la neutralité des plus guerrières de ces minorités.

En résumé, la mosaïque de races existant en Cilicie, et la conduite historique de ces races, démontrent que la Cilicie est en dehors de la Turquie touranienne pour laquelle elle représente une colonie d'exploitation.

CHAPITRE III.

LES RELIGIONS EN CILICIE.

A la mosaïque des races correspond en Cilicie une mosaïque de religions. L'idée de religion en Orient se fond avec l'idée de patrie. Aux oppositions de races s'ajoutent les oppositions de religions. Si l'âge du prosélytisme est actuellement passé, si les missionnaires musulmans ne cherchent plus à convertir, la haine et les guerres de religions existent encore à l'état aigu. L'esprit de conversion s'est transformé en esprit d'extinction.

Pour ces raisons, l'étude des religions est nécessaire pour comprendre en Orient les mouvements politiques.

En Cilicie règnent le christianisme et l'islamisme.

A. — Christianisme.

La France joue le rôle séculaire de protectrice des Lieux Saints et des Chrétiens en Orient.

Les Russes et les Italiens ont, dans la période contemporaine, cherché à la supplanter dans ce rôle tutélaire. Cependant de par la force des missions

catholiques françaises : Dominicains, Jésuites, Lazaristes qui, avec l'aide de congrégations de Sœurs, ont fondé en Orient des écoles, des dispensaires, l'influence française a été établie solidement.

Un Français allant au Levant, qu'il soit catholique, protestant, athée, est nécessairement forcé, s'il est loyal, de reconnaître l'œuvre catholique française, à ce point que, quelles que soient ses convictions personnelles religieuses, il est obligé de la soutenir. Les Chrétiens et les Musulmans de là bas comprennent difficilement la séparation de l'idée religieuse et de l'idée patriotique. Quand un peuple se rendait indépendant, telle la Bulgarie, son premier soin était de se donner un chef religieux à côté de la nouvelle maison royale. De nos jours, pour les Orientaux : le Français, quel qu'il soit, est catholique, l'Anglais, l'Allemand, l'Américain protestants, le Russe orthodoxe. Cet état d'âme doit pénétrer quiconque veut percer le concept politique des Orientaux.

1° Christianisme ancien [1]. — Les Chrétiens d'Orient sont divisés par des oppositions théologiques et par des oppositions techniques. La séparation se fit au ve siècle sur la question : Comment se fait en Jésus-Christ l'union de l'élément divin et de l'élément humain ?

---

[1] Ce paragraphe est écrit en grande partie selon les directives données par le colonel Brémond, chef du Contrôle administratif en Cilicie, à la mission française (janvier 1919).

Les monophysites prétendent que la nature divine absorbe tout ce qui est humain en Jésus et ne lui reconnaissent en conséquence qu'une nature; la séparation s'est décidée au concile de Chalcédoine en 451 : les Arméniens, Syriens, Coptes et Abyssins sont monophysites.

D'autres, au contraire, exagèrent la distinction de l'élément humain et de l'élément divin; ils attribuent à Jésus deux personnalités complètes, et s'appellent *Nestoriens*, du nom du patriarche de Constantinople, mort en 440, Nestorius. Les Nestoriens se servent pour leur liturgie de la langue syriaque, qu'ils écrivent et prononcent un peu différemment des autres Syriens.

Enfin, il y eut les partisans d'un monophysisme mitigé, qui, tout en attribuant à Jésus-Christ deux natures, prétendent que la volonté humaine disparaît en lui absorbée tout entière par la volonté divine, on les appelle *monothélites*. Tels furent, semble-t-il, au VIIe siècle, les Libanais, ancêtres des Maronites actuels. Actuellement, cette doctrine n'a plus de partisans.

Ceux qui, en Orient, étaient restés unis à l'Église romaine et reconnaissaient comme elle, en Jésus, une seule personne et deux natures, se séparèrent d'elle à l'époque de Photius (IXe siècle), puis, après une brève réconciliation, définitivement au XIe siècle, sous l'influence du patriarche de Constantinople, Michel Cérulaire. Ils composent, soit en Europe, soit en Asie, l'Église dite *orthodoxe* et repoussent, comme les catholiques, la communion des Monophysites et

des Nestoriens; mais, tandis qu'au moment de la séparation, ils avaient les mêmes croyances que les Latins, ils se trouvent maintenant en discussion avec eux sur un certain nombre de points.

Enfin, il y a toujours eu en Orient des évêques et des fidèles unis à Rome, appartenant soit au rite latin, soit à un des rites orientaux. L'organisation des *Églises orientales unies*, qui a varié au cours des siècles, a été considérablement développée sous le pontificat de Léon XIII.

Depuis les Croisades, il y a de nombreuses *missions latines* comprenant des indigènes et des chrétiens d'origine européenne.

2° Christianisme actuel. — *a. Arméniens.* — A la nation arménienne correspond une religion nationale improprement appelée *Grégorianisme.* Elle forme la grande masse chrétienne en Cilicie. Avant l'évacuation de 1920, le centre religieux était Sis, chef-lieu du sandjak de Khozan, antique cité qui a remplacé l'Anavarza romaine.

A Sis résidait le catholicos arménien que les Ottomans opposaient au catholicos d'Ethmiadsin appuyé par les tsars.

Les Arméniens nationaux sont naturellement portés à être également nationaux en politique.

b. Catholiques. — Quelques Arméniens des villes sont catholiques, de même les Chaldéens convertis du Nestorianisme.

Les Maronites sont des catholiques usant pour leur liturgie de la langue syriaque.

LE " BAZAR " D'ADANA

Oswald Madet pinx.

Mais surtout le catholicisme est représenté en Cilicie par un grand nombre de missions. Jésuites, Franciscains, Lazaristes, ont groupé autour d'eux, par leur influence personnelle, un grand nombre de fidèles. Leurs écoles ont donné à la France une jeunesse instruite. Enfin les Trappistes avaient à Cheikhlé, entre Islahiyé et Ekbès, une Trappe monumentale. Malheureusement, cette Trappe a été évacuée de même qu'Ekbès lors du repli de 1920. Elle a été brûlée par les Turcs.

Le dernier trappiste resté fut le Père Philippe, ancien combattant de 1870, qui, ayant refusé de quitter la maison que lui avaient confiée ses supérieurs, fut pris par les bandes kémalistes et crucifié devant le couvent en flammes.

Les catholiques se rallient à l'influence française.

c. *Protestants.* — Le protestantisme anglais n'a pas d'influence en Cilicie. Les Allemands avaient jusqu'en 1919 des missions qu'ils durent évacuer sur l'ordre du commandement britannique. Leurs œuvres furent reprises par les Américains, notamment celles de Harouniyé et de Marache qui étaient très importantes.

L'influence américaine protestante a fortement grandi en 1919 et 1920. Le passage de la Commission Américaine plébiscitaire a renforcé cette influence chez les Arméniens qui ont été ensuite fortement déçus du refus de l'Amérique de prendre le mandat sur l'Arménie.

Les protestants du versant est de l'Amanus se rat-

tachent à Aïn Tab, ceux du versant ouest à Adana. Ce simple exposé suffit à montrer que les protestants de Cilicie ne sont généralement pas francophiles. Il est à regretter que le protestantisme français ne puisse s'occuper de la Cilicie, au lieu de porter tous ses efforts sur des zones occupées par des étrangers.

d. Orthodoxes grecs. — Les orthodoxes grecs représentent une des communautés les plus nombreuses de l'Orient. On les appelle, quelquefois, comme les Grecs catholiques du nom de *Melkites*, parce qu'ils suivaient à Byzance le parti de l'empereur (Melek).

« On distingue chez les Orthodoxes deux éléments qui s'entendent difficilement : *les Grecs de race hellénique*, nombreux dans les villes et les monastères et qui occupent presque toutes les hautes charges ecclésiastiques, et *les Grecs de race indigène* ou arabophones, qui endurent avec peine la tutelle des précédents. »

La Russie exerçait une influence considérable sur le clergé grec orthodoxe.

Telles sont les principales divisions du christianisme en Cilicie. Il est facile de comprendre combien les rivalités religieuses compliquent en Orient les situations politiques déjà bien difficiles à établir en schémas simples.

B. — Islamisme.

Sous le nom d'*Islamisme*, il faut distinguer en Turquie les Musulmans et ceux qui ont emprunté

le manteau du Prophète pour continuer, sous son couvert, par peur des persécutions, les pratiques rituelles des siècles passés.

Enfin, parmi les Musulmans eux-mêmes, il convient de faire une distinction entre les orthodoxes (Sunnis) et les dissidents (Chyites et autres).

1° Islam pur. — L'islamisme se divise en deux grands partis : les Sunnis et les Chyites. Les Sunnis ou orthodoxes reconnaissent comme sacrés le Coran et les hadiths (ou tradition du prophète), l'ensemble formant la Sunna. Ils reconnaissent également comme valable la lignée des sultans telle qu'elle est donnée par la tradition officielle (premiers Khalifes, Ommeyades, Abbassides, enfin Sultans ottomans).

Jusqu'aux Abbassides, cette tradition ne rencontre pas de détracteurs parmi les orthodoxes. Mais un grand nombre de Sunnis s'appuyant sur le texte d'un hadith formulant que l'Imamat (pouvoir spirituel et temporel) doit appartenir à la famille du prophète Mahomet (Ibn Koreich) se refusent à admettre la validité de l'achat fait au Caire en 1517 : Sultan Sélim y acheta au dernier des Abbassides le pouvoir spirituel et temporel qui donne au Khalife ou Vicaire de Dieu le commandement sur le monde musulman [1].

Parmi ces orthodoxes sont les Sultans marocains qui ne reconnaissent pas le Sultan de Constantinople

---

[1] Les Arabes font valoir que les tombeaux des Abbassides sont au Caire et non à Stamboul.

comme leur Khalife, se proclamant eux-mêmes Khalifes, comme descendants du Prophète, tout en restant dans la pure Orthodoxie islamique. Au contraire, les Sunnis de l'Hindoustan prennent actuellement la défense du souverain ottoman en raison de ce que jadis le Sultan de Constantinople reconnut les empereurs de Dehli comme souverains musulmans; les derniers Grands Mongols ayant été dépossédés du pouvoir par les Anglais, leur héritage doit revenir au suzerain.

Telle se pose dans le monde musulman orthodoxe lui-même la question de l'Imamat et du Khalifat. Ces discussions, ces dissensions sont la porte ouverte à tous les schismes, à tous les séparatismes. La non-unité du Khalifat islamique a déterminé l'état actuel de l'Islam.

L'Islam, unissant la loi divine et la loi terrestre, et faisant intervenir la volonté divine dans tous les actes de la vie, tend à la constitution d'un état théocratique. Mahomet ne régla pas la succession du Khalifat : chaque peuple, chaque grande famille désire être sur la terre l'exécutrice de la volonté divine.

Les Arabes, fiers de compter parmi eux le Prophète et les premiers Khalifes, réclament en leur faveur l'héritage de Mahomet. Leur porte-parole est l'émir Hussein, grand chérif (1) devenu roi du

(1) Les membres de toute famille apparentée au Prophète portent le titre de *Chérif*, pluriel *Chorfa*. Dans l'Inde et sur les côtes de l'océan Indien, l'équivalent de Chérif est *Seyyid*.

Hidjaz et son fils Fayçal. C'est l'Islam chérifien.

Une autre race prétend à la suprématie sur le monde musulman : celle des Touraniens (1). Lorsque les Turco-Mongols eurent conquis l'Asie antérieure et que Sultan Sélim eût pris au Caire le titre de Khalife par voie d'achat au dernier des Abbassides, les Touraniens réalisèrent enfin la conception de Tamerlan opposée à celle de Gengis Khan qui, lui, ouvrait l'État à tous les cultes; les Touraniens donc firent de la religion musulmane une arme destinée à servir leur impérialisme. Ils parèrent leur chef du titre de « Commandeur des Croyants » et donnèrent à leur appétit de domination une façade idéaliste. C'est l'Islam touranien qui continue de nos jours ses procédés méthodiques dans le pantouranisme.

L'Union du pantouranisme et du panarabisme donnerait le panislamisme.

L'accord des deux impérialismes paraît improbable, sauf pour un temps très court et vers le but immédiat de combattre un ennemi commun. Et encore l'expérience prouve que trop de haines et d'intérêts divers divisent Touraniens et Arabes pour que reprenne la Guerre Sainte sur une base religieuse (2).

---

(1) Capitaine P.-J. André, *Études sur l'Islamisme*. Neuchâtel, 1918.

(2) En 1920, les Turcs ne furent pas du tout émotionnés par la prise de Damas et d'Alep, et de même les Arabes se moquaient des Turcs quand ces derniers subissaient un revers.

Entre les deux impérialismes touranien et chérifien est la grosse masse musulmane qui représente l'Islam tout court, l'Islam originel sans l'intolérance et la cruauté apportées par les Turco-Mongols. Déjà les grammairiens de Koufa et de Bassorah avaient compris pour l'Islam le danger des néologismes; les nouveautés politiques ont transformé l'esprit des musulmans intellectuels; et l'instruction en exacerbant l'esprit de particularisme local a fait disparaître cette sociabilité, cette largeur d'idées et de sentiments qui ont toujours conquis les Européens ayant goûté à la vie islamique. L'Islam chérifien, l'Islam touranien sont des résultats de l'heure politique présente; l'Islam tout court est celui des vieillards, des terriens, des laboureurs qui, de par le vieil esprit islamique, préfèrent la vie belle et tranquille d'antan à la trépidation de la vie moderne. C'est en Cilicie le parti musulman raisonnable qui veut à tout prix la paix pour cultiver son champ et restera pacifique tant que sa religion et sa famille seront respectées.

En Cilicie, la masse musulmane est nominalement Sunni du rite hanéfite. C'est le parti officiellement soutenu par le Gouvernement ottoman, celui qui possède mosquées, écoles subventionnées et biens religieux (wakouf).

2° Sectes rattachées a l'orthodoxie mais dissidentes. — Comme le Gouvernement ottoman était le plus fort en Asie antérieure et en Asie Mineure, il chercha naturellement à imposer la façade religieuse qui, selon lui, devait servir de lien à l'Empire.

Les Sultans forcèrent tant qu'ils le purent les peuples soumis à la conversion. Mais ces derniers, sous le manteau de l'orthodoxie, continuèrent à pratiquer les rites de leurs cultes antiques. Ils eurent des mosquées, des imams, mais en réalité conservèrent en secret leurs anciennes coutumes.

a. Ansarieh. — Le plus bel exemple de cette apparence d'Islam est fourni par les Ansarieh de Cilicie. On a voulu faire d'eux des Chyites. Or ces derniers reconnaissent tous le caractère sacré d'Ali et la réincarnation de son fils Hussein, ce que n'admettent pas les Ansarieh qui sont donc autre chose. Ils représentent vraisemblablement les vestiges d'anciens cultes byzantins et méditerranéens.

Craintifs et timides, les Ansarieh de Cilicie ont toute l'apparence de bons Sunnis ottomans, mais sont, en réalité, de bons dissidents, lesquels n'aiment pas les Touraniens.

b. Tcherkesses. — Les Tcherkesses ont, paraît-il, été convertis du christianisme à l'Islam (R. P. Poidebard), mais, en réalité, les pratiques anciennes ont toujours été fort en honneur chez eux. On les voit encore en Décembre célébrer la fête des semailles qui, jadis, était celle du dieu Sogeris, prononcer sur leurs animaux les formules qui rendent favorables Akisa, dieu des bestiaux, honorer Zeigut, dieu de la guerre, avoir des bois sacrés où se promènent encore les vieillards, seuls chefs de la tribu et jadis seuls prêtres des dieux.

Si les noms des divinités ne sont plus prononcés à haute voix, les pratiques sont restées.

Il semble que l'islamisation superficielle des Circassiens se soit produite après l'invasion du Caucase par les Mongols de Gengis Khan. Le Dimanche s'appelle encore chez eux le « Jour du Seigneur ». Les Circassiens auxquels on signale ce fait, sourient d'un air fin. Beaucoup d'entre eux boivent de l'alcool et ne font pas les cinq prières rituelles. Leur islamisme est très atténué. Ils ont gardé un souvenir ému du Prophète caucasien, Ser Schamyl Imam, chef de la résistance armée contre les Moscovites, lequel ne voulut jamais demander secours aux Ottomans considérés par lui comme infidèles.

c. Yezidis. — Une secte très curieuse est celle des Yezidis, adorateurs du mal. « Le mal seul, disent-ils, est à craindre; Dieu étant universellement bon n'est pas à redouter et n'a pas besoin de prières pour être bon : Le feu est l'emblème des Yezidis ». Peut-être faut-il voir en leur doctrine étrange une survivance des vieilles théories perses.

d. Tziganes. — Sous le manteau de l'Islam, les Chinganeh de Cilicie ont conservé la religion peu connue des Tziganes. Ils ne sont musulmans que de nom.

Enfin, en Cilicie, se rencontrent très nombreux, surtout dans l'Est les Kizilbach, lesquels se rattachent aux Chyites, lesquels font partie eux-mêmes du grand mouvement alide.

3° Mouvement Alide. — Aux premières années de l'Islamisme, une grande partie des Musulmans se séparèrent des Sunnis. Après les trois premiers Khalifes dits *orthodoxes*, les Ommeyades s'emparèrent du Khalifat arabe. Les Chyites ou Séparatistes prétendirent que l'accession des Ommeyades au pouvoir était une usurpation, que seul Ali, fils adoptif et gendre de Mahomet, avait droit à la succession du Prophète. Naturellement, les Chyites refusent d'admettre comme légitimes les khalifats abbasside et ottoman. Ils se séparent donc complètement politiquement des Sunnis orthodoxes qui, au cours des siècles, leur livrèrent des guerres sanglantes. Les Chyites sont nombreux en Asie antérieure, dans l'Inde, ont la majorité en Perse, où le Chyisme est la religion officielle, possèdent une grosse influence dans les îles de la Sonde et sur les côtes de l'océan Indien.

Le Chyisme se base sur l'attachement à la famille d'Ali. Les partisans de la descendance d'Ali et de sa femme Fathima, fille de Mahomet, se divisèrent par la suite en deux catégories :

a. Ceux qui, tout en se refusant à reconnaître comme khalife d'autre personnage qu'un Alide, restent cependant dans l'Orthodoxie sunnite. Tels sont aujourd'hui les Sultans marocains. Les Alides sunnis sont encore une des divisions de l'Islam orthodoxe.

b. Ceux beaucoup plus nombreux, qui se sont complètement séparés de l'Orthodoxie et admettent

des dogmes et des tendances différant du Sunnisme. Ce sont les Chya proprement dits ou Chyites. Le caractère permettant de reconnaître le Chyisme, sous tous les voiles, est d'abord le respect du nom d'Ali, puis la croyance à la réincarnation d'Hussein, fils d'Ali, traîtreusement assassiné à Kerbela.

A l'opposition politique s'est bientôt jointe l'opposition religieuse, comme il est de règle en Orient. Le Chyisme reconnaît un certain nombre de prophètes envoyés par Dieu pour mener les hommes vers l'idéal par une série d'étapes successives, chacune des étapes étant marquée par l'apparition d'un prophète et par un progrès. Le Messie se manifeste chaque fois que les hommes s'écartent du droit chemin. Cette croyance au Messianisme, commune avec les orthodoxes, a permis, à de nombreuses reprises, l'apparition de Mahdis qui ont soulevé une partie du monde musulman.

A côté de Mahomet, qui enseignait l'Islam à la masse des hommes, Dieu plaça un personnage spécialement envoyé pour révéler aux seuls initiés la véritable signification des mystères et de la doctrine. Ce prédestiné fut Ali, gendre et fils adoptif du Prophète. Avec lui, le mysticisme se développa dans l'Islam; les aspirations secrètes des peuples correspondaient si bien aux interprétations mystiques des Alides que les Sultans orthodoxes furent contraints de dresser l'étendard de la foi contre le mouvement dissident. Les Chyites finirent par être écrasés. Sauf dans l'Inde et la Perse, ils se transformèrent en confréries secrètes.

Une de ces confréries compte de nombreux adhérents en Cilicie : celle appelée par les Turcs : *secte des Kizilbach* ou *Têtes rouges*, d'après le turban coloré que les adeptes portaient à l'origine. De Sivas à Adana avec ramifications un peu partout en Anatolie, les Kizilbach seraient environ 400 000. Leur nombre en Cilicie est difficile à connaître en raison de leur existence secrète. Ils sont fortement groupés dans l'Est du vilayet d'Adana. Leur centre en ces régions serait Albistan, dans le sandjak de Marache.

Jusqu'à ces derniers temps, ces schismatiques ont conservé secrète leur organisation par crainte des Turcs. Ils se donnent à eux-mêmes le nom d'*Alevis*, *Alaouis* (Alides). Bien que cette appellation leur soit commune avec les Ansarieh de Mersine, il n'existe aucune analogie entre les deux sectes. Une différence primordiale de dogme les sépare : la croyance à la réincarnation d'Hussein. Ali et son fils Hussein ne sont pas morts; ils revivent en la personne d'un Imam caché qui se révélera à un moment donné pour assurer la victoire du Chyisme.

Les Kizilbach ne se rasent aucune partie du corps et laissent en particulier librement pousser leur barbe. Ils sont un objet de mépris pour les Turcs. Les Kizilbach n'ont pas de mosquée, sauf celles que les Ottomans les forcèrent à bâtir. Ils n'ont pas non plus de Muftis, ni d'Imams. Les Turcs les obligèrent parfois à nommer un imam, mais les Kizilbach ont obtenu que ce personnage appartienne à leur secte. Les Kizilbach ne font pas les cinq prières, mais se réunissent le soir, hommes et femmes. Lecture est

donnée des Livres sacrés et parfois un commentaire est fourni par quelque auditeur. Ces Livres sont conservés en cachette des Turcs et ne sont que très rarement montrés.

Les femmes ne sont pas voilées et se mêlent à la société des hommes quand il n'y a pas d'Ottomans. Le Kizilbach est en principe monogame, mais admet le divorce.

On a prétendu que les Alevis avaient été Chrétiens. Il est difficile de contrôler ces dires. Cette allégation est basée sur certains de leurs usages qui se rapprochent extérieurement des usages chrétiens : ainsi, avant d'entamer un pain, ils font sur la croûte un signe qui ressemble à une croix.

Un Kizilbach interrogé répondit que ce signe désignait « les Quatre portes de la vie et de la religion : Marifet (habileté) ou Fazilet (Vertu), Hakikat (Vérité), Chériat (Jugement), Tarikat (chemin ou moyen de parvenir à un but) ». Un autre Alevi donnait l'explication suivante : « Dieu n'est ni en haut, ni en bas, ni à droite, ni à gauche, il est partout ».

Les Alevis croient à la métempsychose, sans que rien de précis à ce sujet soit connu dans leurs croyances. Ce sont des idéalistes.

Les Kizilbach ont toute une organisation secrète, politique et religieuse. Les chefs ne se montrent point ; il a fallu en novembre 1919, au Concours agricole d'Osmanié, toute la confiance que portaient les Alides aux Français pour qu'un des leurs, le fameux Kourchid Agha, se révéla chef schismatique en présence du colonel Brémond, chef du Contrôle admi-

nistratif. De ce jour, Kourchid Agha, qui jusqu'alors avait respecté les rites orthodoxes musulmans, n'entra plus à la mosquée, ce qui mit dans une grande colère les fonctionnaires ottomans.

En 1919 encore, une partie des Kizilbach et des Tcherkesses de la région de Marache quitta son pays pour venir s'installer dans le caza d'Islahiyé, vilayet d'Adana, où régnait avec le contrôle français un régime meilleur (1).

A côté des chefs politiques Kizilbach sont des chefs religieux, véritables évêques, qui parcourent souvent les villages. A leur tête serait l'Imam Caché, dont la résidence est inconnue. Les Turcs ont obligé les Kizilbach à recevoir des Imams et à bâtir des mosquées, mais furent contraints, par la suite, de permettre aux Kizilbach de nommer des Imams appartenant à leur secte.

L'activité politique des Alides s'est ralentie depuis des années : avec la diminution de la force ottomane, cette activité a repris. En Cilicie, à la fin de 1919, les schismatiques comptaient nettement se séparer des Turcs sunnis. Il fallut l'armistice de mai 1920, entre Français et Kémalistes, pour décevoir leurs espérances. Depuis lors, les Kizilbach sont

---

(1) L' « aspiration » de la Cilicie tranquille, sous notre contrôle, se fit sentir également à Azizié et Gueuksun, à ce point que Moustafa Kemal Pacha fit demander à Adana au colonel Brémond si ces deux pays ne seraient pas occupés. Il lui fut répondu par la négative, mais ces faits prouvent notre influence sur les musulmans.

rentrés, à nouveau, dans l'expectative. C'est une question à reprendre.

Les grammairiens de Koufa et de Bassorah ont jadis rendu l'Islam réfractaire au progrès moderne en interdisant tout néologisme et toute nouveauté; les Ottomans de la conquête ont rendu sectaire l'Islam tolérant des Arabes. A l'heure actuelle le monde musulman orthodoxe, pour mieux lutter contre l'étranger chrétien, se replie sur lui-même, au lieu d'évoluer selon le progrès moderne. C'est ainsi que les Kémalistes condamnent encore les nouveautés, renforcent les interdictions, referment à nouveau les voiles un instant entr'ouverts des femmes musulmanes, rejettent les vêtements européens, font revivre les costumes locaux surannés. Cependant il existe une autre partie du monde islamique qui, elle, comprend toutes les innovations et tous les progrès. Ce monde est celui des musulmans qu'un prophète nouveau vient remettre dans le chemin idéal à chaque fois qu'ils s'en écartent; ce monde est celui des schismatiques, celui des Alides. Les Alides, depuis la victoire des Sunnis, ont vécu d'une existence secrète, mais ont repris ces derniers temps conscience de leur puissance et de leur nombre. Ils furent jadis les instigateurs du Soufisme, lequel apporta dans l'Islam l'évolution philosophique qui devait permettre le développement des particularismes nationaux. Par le Soufisme des Confréries religieuses, les Alides peuvent faire pression sur les Musulmans de l'Afrique du Nord aussi bien que sur les Sunnis de l'Inde. Ce sont eux qui à l'heure actuelle four-

nissent ces « prophètes », ces « envoyés » qui recommencent à parcourir le monde musulman comme aux temps des Mahdis.

Les Français ont trop longtemps méconnu l'importance politique du mouvement alide, la valeur des schismatiques musulmans qui dans l'Islam représentent actuellement les tendances au progrès moderne, rationnel et durable. Il est désormais nécessaire de se tenir au courant de leurs agissements, de faire pression, si possible, sur leurs dirigeants une fois ces derniers connus. En Cilicie nous trouvons une de leurs ramifications les plus profondes celle des Kizilbach. En 1919 fut amorcée la prise d'influence sur ces confréries secrètes, sur les Chyites, sur les Alides. L'année 1920 ruina les espérances conçues. C'est encore une œuvre française à reprendre, car elle assurerait notre avenir dans le monde idéaliste de l'Islam.

Conclusion.

Il résulte de cet exposé des religions existant en Cilicie que, en dehors des Chrétiens, l'Islamisme, qui aurait pu faire un lien entre les différentes « nations » ciliciennes, est lui-même très divisé. Les Ottomans, en interdisant à chacune des sectes d'avoir des écoles, en cherchant à imposer leur langue, en réservant les places de fonctionnaires aux Ottomans et à leurs fidèles, s'efforçaient de « touraniser » leur colonie du Transtaurus. Ils n'y sont point encore parvenus. Chacun de ces peuples, chacune de ces

sectes veut vivre de sa vie personnelle. L'année 1919 a permis de comprendre cette mentalité propre à la Cilicie, qui se retrouve d'ailleurs dans le monde islamique où sous le manteau du Prophète s'exacerbent de plus en plus les particularismes locaux.

Il est nécessaire de tenir compte de ces tendances dans l'examen du problème cilicien et du problème ottoman.

Cl. F. r.

La ville arménienne de Dortyol et l'Amanus.

Cl. A. E.

Mosquée à Marache.

P. Guillaumot, grav.

» Le salut des chrétiens d'Orient dépend de l'alliance de la France et de l'Angleterre. »

LÉON VI, DE LUSIGNAN.

CHAPITRE IV.

HISTORIQUE DE LA CILICIE (1re PARTIE).

Époque ancienne et commandement anglais.

1° ANTIQUITÉ. — La Cilicie est le territoire placé dans le V majuscule renversé formé par le Taurus au Nord et l'Amanus au Sud-Est.

Le Taurus cilicien a des altitudes de 3200m à 3400m avec des sommets de 4500m. Une seule route le traverse, celle de Bozanti appelée *Gulek Boghaz*. Ce sont les Portes Ciliciennes, jadis dominées par les forteresses de Cybistra, de Podandus.

Les Taurus (Cilicien, d'Isaurie, de Pisidie, de Lycie) sont reliés aux Alpes Pontiques par l'Anti-Taurus, qui borde le Zamantia, affluent du Seïhoun.

L'Amanus (de 2000m à 3000m) sépare au Sud la Cilicie de la Syrie qui, dans l'antiquité, ne dépassait pas l'Oronte. Pour sortir de Cilicie au Sud, trois défilés : 1° (Karanlik Kapou, Demir Kapou) Portes de Fer ou de Tamerlan; 2° près d'Alexandrette, les Portes Amaniques (Pilier de Jonas), Sakal Toutan ; 3° au sud d'Alexandrette, les Portes Syriennes, près de Beilan.

Cette configuration géographique explique, en

grande partie, l'histoire de la Cilicie, terre riche que les invasions successives ont traversé pour se porter de l'Anatolie vers la Syrie.

Déjà aux temps des Sésostris, les Égyptiens occupèrent la Cilicie, à la barrière du Taurus, contre les Hittites (deux mille ans avant J.-C.) (1) pour protéger la Syrie et l'Égypte.

L'antiquité grecque et latine donna à la Cilicie un développement prodigieux. La province que gouverna Cicéron fut l'un des greniers de Rome. Les villes s'élevèrent de toutes parts sur les côtes fréquentées et dans les plaines fertiles. Sélefké est ce qui reste de la Séleucie antique. Mersine, port de la Cilicie, a été construit près de l'ancienne Pompéïopolis. Tarsous, qui a actuellement 18 000 à 20 000 habitants, est une ville d'une antiquité prodigieuse. Elle aurait été construite sur la première plaine asséchée après le déluge. « Tarse a rivalisé jadis avec Alexandrie d'Égypte sous César et Auguste, a été la capitale d'Antoine et de Cléopâtre, puis des Roubéniens (2) ». Elle posséderait le tombeau de Sardanapale, fut la patrie de Saint-Paul. Aux environs se trouve la caverne des Sept-Dormants, objet d'un pélerinage fréquenté.

---

(1) De même en 1798-1799 Bonaparte prit le Taurus comme objectif extrême de la campagne de Syrie. En 1837-1840, Ibrahim Pacha soutenu par la France contre la Turquie, alliée de l'Angleterre et de l'Autriche, n'arrête les Égyptiens qu'au Taurus qu'il fortifia avant de reprendre sa marche sur Constantinople.

(2) Colonel Brémond, *op. cit.*, p. 32 et suiv.

Au nord d'Adana, Sar est Hiérapolis, Marache fut Germanicia, Albistan fut Ablasda, Islahiyé fut Nicopolis.

Sis, qui fut capitale de l'Arménie mineure, de 1182 à 1375, et n'a plus que 2500 habitants environ, est une antique cité, laquelle remplaça Anavarza (Anazarbe), surnommée la *Nouvelle Troie*, fortifiée par Justinien Ier pour couvrir la plaine, et par Haroun-al-Raschid.

Missis fut Mopsueste (Mamistra); Adana est l'antique capitale de la Cilicie, se développa sous Justinien Ier.

« Le port d'Aïas, au nord du golfe d'Alexandrette, fut au XIIIe siècle aussi florissant qu'Alexandrie d'Égypte; les routes commerciales qui en partaient étaient :

Aïas, Piliers de Jonas, Alexandrette;

Aïas, Missis, Sébaste (Sivas), Erzeroum, Caucase;

Aïas, Adana, Gulek Boghaz, Konia, Constantinople;

Aïas, vallée du Gok par Mout (Claudiopolis) et Ermének (Germanicopolis) Isaurie.

« Les commerçants de Montpellier et de Provence eurent un négoce important à Aïas et conclurent, à cet effet, des traités en 1314 et 1331 avec Léon V de Lusignan, roi d'Arménie Mineure; ils ne faisaient d'ailleurs que suivre les Génois, les Vénitiens, les Catalans, les Siciliens [1] ».

---

[1] Colonel Brémond, *op. cit.*, p. 34.

On voit, d'après cette rapide description, combien seraient intéressantes des études historiques et archéologiques en Cilicie. Depuis les Hittites jusqu'aux Croisés, les peuples successifs ont parsemé le sol de monnaies, de médailles, de tombeaux, de châteaux, de ruines de toutes sortes; la Cilicie est loin d'avoir livré tous ses trésors historiques.

Au Moyen Age, la Cilicie fut occupée par les Croisés alliés aux seigneurs locaux arméniens par de nombreux mariages. Les conquêtes croisées allèrent jusqu'à Ourfa, l'ancienne Edesse, dynasties franques dans les plaines du Seïhoun, germaniques au Djebel Bereket, franques encore de Marache à Antioche et Ourfa. La famille féodale la plus connue en Cilicie est celle de Lusignan, dont le manoir se dresse près de Djïhan et qui donna ses derniers rois à la Petite Arménie.

Le fait dominant toute l'histoire cilicienne est que la Cilicie fut le perpétuel lien de transit entre l'Asie Mineure, l'Asie antérieure et la Syrie. Darius et Alexandre le Grand s'y heurtèrent, les dix mille de Xénophon, les armées croisées, les invasions persanes, tatars, arabes, mongoles, turques, traversèrent la Cilicie, l'ensanglantant et tirant parti de ses riches terres.

Après la prise de Sis, dernière capitale du royaume de Cilicie, le sultan d'Egypte El Mélik el Achraf Chaaban fit administrer directement le pays par ses gouverneurs (1363-1377); mais, en 1387, les farouches hordes mongoles de Tamerlan s'emparèrent du pays qu'elles ravagèrent. A la mort du terrible boiteux,

les hordes turcomanes du Mouton Blanc et du Mouton Noir obtinrent tour à tour la suprématie.

Vers 1468, Ouzoun Hassan, des Moutons Blancs, Sultan de Perse, maître de toute l'Arménie, pénétra en Turquie; Méhémed II (1440-1481), vainqueur de Byzance, le battit et le poursuivit, de sorte que l'Arménie occidentale tomba en son pouvoir; Sultan Selim Ier et Sultan Suleyman Ier (1520-1566) achevèrent la conquête.

2° Époque contemporaine. — La domination ottomane sur la Cilicie, telle qu'elle était au moment de l'armistice, ne date pas de très longtemps. Commencée sous Sultan Mohammed el Fatih, terminée par Bajazet (Bayyazid), la conquête fut toujours incertaine : de grandes familles féodales restèrent en fait maîtresses du pays, souvent opposées au gouvernement des Sultans. Payant théoriquement une redevance annuelle au souverain, ces féodaux gardèrent leur indépendance réelle jusque vers 1840, date de l'invasion des Égyptiens d'Ibrahim pacha, sur l'ordre du fameux Méhémet Ali.

Ces familles étaient, pour la Cilicie, comprenant alors le vilayet actuel d'Adana plus le sandjak de Marache :

1° A Marache, les Bayyazid Oghlou (Bayyazid Zadé);

2° A Payas (Djebel Bereket), les Kutchuk Al Oghlou;

3° A Fekké (Khozan), les Khozan Oghlou;

4° A Tarsous, la famille de Saddik pacha;

5° A Gulek Bozanti, les Tikeli Zadé;

6° A Adana, les Ramadan Oghlou (Ramazan Zadé);

7° A Kara Issalou, les Menemendji Zadé [1].

L'influence de ces familles était héréditaire. Même après 1841, la Turquie eut maille à partir avec ces grands seigneurs. Les sultans, impuissants à les soumettre, se virent obligés de tolérer leurs agissements et même de leur affermer encore une fois le pays. Une anarchie complète en résulta, telle que les Ottomans, pour rétablir leur prestige, furent obligés de déporter ces « beys » à Constantinople. Il fallut de véritables opérations militaires pour contraindre à l'obéissance les Khozan Oghlou. Leurs descendants, élevés dans les grandes écoles de la capitale, eurent la jouissance de revenus et de charges, à la seule condition de ne point rentrer dans leur pays. De cette manière les sultans parvinrent à pacifier la Cilicie et l'érigèrent enfin en Vilayet (vers 1875). Le rôle des féodaux n'était d'ailleurs pas fini.

Marache n'obéissait qu'avec peine au Gouvernement, massacra même un Mutessarif qui lui fut envoyé vers 1880. En même temps, les tribus nomades Djeridli et Tadjirli restaient turbulentes, coupant toutes communications entre l'Anatolie et la Syrie, à moins qu'on ne leur payât un droit de passage. Les Sultans, pour en finir, décidèrent d'envoyer

---

[1] Renseignements fournis par le colonel Ilhami bey.

les Bayyazid Zadé rétablir l'ordre. Ibrahim Zadé et Osman Zadé établirent les nomades dans les plaines presque désertiques d'Osmanié, de Kars et de Djïhan, et, à condition que Constantinople ignorât leurs actes arbitraires, maintinrent entre le fleuve Djïhoun et Albistan l'ordre et la sécurité. Ce fait a une grande importance, car il montre la liaison existant entre les tribus de Djïhan et d'Osmanié et celles de Marache. D'ailleurs, en même temps qu'il créait au Djebel Bereket une marche contre les Chrétiens et les Arabes, Sultan Abd-ul-Hamid comptait en y envoyant les émigrés caucasiens, criméens et balkaniques, fixer, par ces apports, les tribus locales turbulentes peu disposées à lui obéir. Les Bayyazid Zadé sont restés très influents à Marache. Il est à remarquer, d'autre part, que lorsque les Kémalistes déclanchèrent des émeutes à Marache (octobre-novembre 1919, janvier 1920), Kadri pacha, chef des Bayyazid Zadé, fut traîné dans la boue par la plèbe pour avoir essayé de détourner le peuple des agitateurs. Les familles influentes de Marache n'étaient donc pas, à ce moment là, ralliées au Kémalisme.

Pendant la guerre 1914-1918, les familles féodales n'ont guère fait parler d'elles; par contre, leurs administrés ont fourni le moins possible de recrues au Gouvernement Ottoman qui dut envoyer notamment au Khozan et au Djebel Bereket des bataillons de réguliers spécialement destinés à donner la chasse aux réfractaires. Depuis la guerre, les Bayyazid Zadé de Marache se sont montrés plutôt francophiles, les Kutchuk Al Oghlou de Payas ne sont jamais revenus

de l'exil, sauf un certain Mehmed bey, avocat, de Tchaïli, près Dortyol, sans grande influence faute de fortune. Ce Mehmed bey fut d'abord l'agent du club « Union et Progrès », puis des Kémalistes dans l'espoir de retrouver ses biens. Les Khozan Oghlou n'ont jamais été autorisés à revenir dans leur région. Par contre, les Menemendji de Kara Issalou se sont distingués pendant la période kémaliste (1920). Un des leurs, sous le nom d'Ali Sinan pacha, fut chargé par les Nationalistes du commandement en ces parages. Jusqu'alors, les Turcomans Menemendji n'avaient pas suivi le mouvement kémaliste; mais comme leur prince vint les commander, ils se rallièrent à l'insurrection.

Quoi qu'il en soit, ces faits montrent que les Ottomans ne sont pas les maîtres en Cilicie. Dans les monts de l'Amanus en 1920, les grandes familles locales ont même repris leur indépendance faisant ouvrir le feu contre quiconque (Français, Arabes ou Kémalistes) voulait pénétrer sur leur territoire.

Le Gouvernement Ottoman, après avoir érigé en Cilicie le vilayet d'Adana, commença l'administration directe. Malgré les concussions et les gabegies, l'incurie habituelle aux fonctionnaires ottomans, la Cilicie était si riche que le commerce et l'agriculture y enrichissaient rapidement les habitants. Dès que le Baghdadbahn fut décidé, la Cilicie attira particulièrement l'attention des capitalistes et des spécialistes allemands, lesquels établirent dans leur programme la mise en valeur complète de la région. Les garanties kilométriques promises au chemin de fer

de Baghdad devaient servir de base à toutes les spéculations.

Malheureusement pour les Allemands, la guerre mondiale vint interrompre les projets grandioses des organisateurs du B.B.B. (Berlin, Byzance, Baghdad). La Cilicie fut un des greniers du ravitaillement des armées ottomanes en Mésopotamie et en Syrie [1] en même temps qu'une place d'armes où se groupaient les réserves destinées aux fronts.

3° Commandement militaire anglais. — *a. Préliminaires.* — Le 31 octobre 1918 fut signé l'armistice entre les Alliés et la Turquie. Les conditions faites imposaient à la Turquie la démobilisation immédiate de ses troupes non indispensables au maintien de l'ordre intérieur et à la surveillance des frontières. Les armées turques de Syrie et de Mésopotamie désarmées pouvaient emprunter le Baghdadbahn pour se replier en Anatolie. Les troupes de Cilicie devaient être également retirées, sauf le régiment de gendarmerie. Un officier turc de liaison restait à Adana; des détachements de soldats appartenant aux compagnies de chemins de fer étaient maintenus provisoirement pour assurer le service.

D'après les conditions d'armistice, les alliés devaient occuper militairement le système des tunnels du Taurus et contrôler le réseau des chemins de fer.

« La région serait évacuée par les troupes ennemies

---

[1] Lire Ch. Stiénon, *Les campagnes d'Orient et les intérêts de l'Entente.* Paris, Payot, 1916.

selon une progression que le Grand Quartier Général britannique régla ainsi à la date du 28 novembre; le 13 décembre, le retrait devrait être achevé à l'ouest du Jeyhoun (Djïhoun), le 17 à l'ouest du Seïhoun et au nord de la ligne Adana-Tarsous, le 21 à l'ouest de Bozanti (tunnels du Taurus). Toûs soldats retardataires seraient constitués prisonniers et toutes armes, toutes munitions saisies [1]. »

Jusqu'au 28 novembre, les détachements français, parvenus à Alexandrette, durent se maintenir au contact des armées ottomanes (2e armée région d'Adana, 7e armée entre Islahiyé et Toprak Kalé avec une division encore dans la plaine d'Antioche). Ces armées n'avaient aucune force réelle en raison de la démobilisation et des désertions. Dès le 24 novembre, la retraite était générale vers le Nord. Le 5 décembre 1918, le général commandant le 21e Corps britannique autorisait le général Hamelin, commandant le détachement français de Palestine et Syrie, à talonner fortement l'ennemi et « à occuper la Cilicie si le nombre et l'état de ses troupes le lui permettait ».

Ce « talonnage » fut opéré à l'aide de la primitive Légion d'Orient, scindée ultérieurement en Légion syrienne (1 bataillon) et en Légion arménienne (3 bataillons). Ce fut cette dernière qui, partant d'Alexandrette, fut chargée de la mission d'entrer en Cilicie. Une faible compagnie, celle du lieutenant Piottre, occupa Islahiyé, celle du lieutenant Adgé

---

[1] Capitaine Gautherot, *La France en Syrie et en Cilicie*, p. 174 et 175.

Toprak Kalé, le reste du bataillon Dortyol, tandis que le lieutenant-colonel Romieu, commandant le régiment, résidait à Adana, occupait Mersine, Tarsous, Adana, Bozanti, Missis et Djïhan (ces dernières troupes étaient venues par mer). Le colonel anglais Newcombe prenait le contrôle du chemin de fer. Le général Hamelin inspectait lui-même Adana le 20 décembre 1918 et y recevait un accueil très sympathique.

b. L'Administration française en Cilicie sous le commandement militaire anglais. — L'accord des 9 au 16 mai 1916 conclu, pour la France et l'Angleterre, entre lord Grey et M. Cambon, attribuait à la France le vilayet d'Adana avec une large bande territoriale englobant Aïn Tab et Mossoul (Kurdistan). Ces territoires formaient la zone dite *bleue*.

Les nécessités de la guerre mondiale firent que la France fut à peine représentée dans la campagne du Levant, et qu'au contraire l'Angleterre opéra avec l'immense Force Expéditionnaire d'Égypte, sous les ordres du général, depuis maréchal Allenby. Cet état de choses forcé causa pour nous de graves mécomptes par la suite : en effet, d'une part les impérialistes anglais, anglo-égyptiens et anglo-indiens virent avec peine leur échapper une zone que sir Mark Sykes avait déclaré valoir tout le reste de l'Asie Mineure; d'autre part, les populations locales ne comparaient pas, à notre avantage, l'immense train du corps expéditionnaire britannique et le manque de moyens matériels de nos malheureux détachements. Le pres-

tige extérieur a une importance capitale en Orient.

Quoi qu'il en soit, si les Britanniques continuaient à assurer le commandement militaire, ils se voyaient obligés, en vertu des conventions passées, de charger les Français du Contrôle administratif en Cilicie.

Le lieutenant-colonel Romieu, commandant la Légion d'Orient et les troupes d'occupation de Cilicie, fut d'abord chargé par le général Hamelin de l'administration du pays au nom des Alliés. Il avait auprès de lui deux agents de liaison : le capitaine Dard d'Espinay chargé des relations avec le Haut-Commissariat et les Services administratifs de Syrie, et l'officier interprète Gauthier-Villars, chargé de la liaison avec les éléments britanniques (1).

Le Baghdadbahn étant entièrement contrôlé par les Anglais, plusieurs officiers britanniques occupaient la gare d'Adana. Leur chef, le major Gunn, se laissa parfois influencer par son prédécesseur, le capitaine Abdullah bey, ex-commissaire de gare ottoman (2).

Le *Circular Memorandum* du 19 janvier 1919 et l'annexe du 20 février donnés par le Grand Quartier Général britannique, organisaient ainsi l'administration des Territoires Ennemis Occupés : la Cilicie, moins le caza de Selefké, formait un territoire appelé

---

(1) A son arrivée en Cilicie, le colonel Brémond affecta ce dernier officier à sa mission, ainsi que le médecin-major Rolland (détaché de la Légion Arménienne) qui fut chargé de l'hygiène et de l'assistance publique. Le Dr Rolland devait mourir à son poste. Il fut un des rares officiers français ayant eu influence réelle et durable sur les milieux politiques arméniens.

(2) Le major Gunn fut remplacé par le major Bryant.

Zone Nord, dont le colonel Brémond était nommé administrateur en chef [1]. L'administration devait se faire par l'intermédiaire des fonctionnaires ottomans. Les noms des officiers désignés par lui pour des fonctions administratives devaient être soumis au Grand Quartier Général anglais pour approbation [2]. Le Corps Monté du Désert (britannique) devait administrer tout territoire occupé par la suite à l'Est des Territoires Ennemis Occupés, zone Nord, Cilicie.

L'annexe indiquait que toute gendarmerie ottomane, non soumise au contrôle des Alliés, serait démobilisée; que les fonctionnaires ottomans ne donnant pas satisfaction pourraient être renvoyés; que les Arméniens pourraient être rapatriés quand il le serait jugé nécessaire; que leurs biens devraient être immédiatement restitués; que toute personne causant de l'agitation serait arrêtée; que tous les télégraphes et téléphones seraient soumis au contrôle.

Tout besoin d'aide militaire devait être soumis au commandement britannique.

La situation était très difficile. Chez nos alliés, bien que les officiers anglais ayant servi en France se soient toujours montrés d'une correction parfaite, les « Coloniaux » britanniques mettaient tout en

---

(1) Cet officier supérieur était d'ailleurs parti de Paris avec ses officiers comme « Mission d'Arménie ».

(2) Les officiers partis de Paris avec le colonel Brémond étaient : le colonel Normand, les capitaines Coulet, Taillardat et André. S'ajoutèrent à la mission à Beyrouth : MM. Escande, Virlot et Salmon.

œuvre pour entraver l'action du personnel français [1]. D'autre part, localement, les commandements allemands et turcs avaient drainé, pendant toute la guerre, au profit des armées, toutes les ressources ciliciennes. Le prix de la vie avait subi une hausse formidable; un grand nombre de denrées de première nécessité, telles que le sucre et le café, manquaient totalement. Au point de vue politique, une tourbe de déserteurs, de réfractaires, de brigands infestaient les villes et les campagnes; le général ottoman Nehad pacha encourageait les Musulmans à former des « Unions islamiques » xénophobes; le vali intérimaire Nazim bey et les fonctionnaires ottomans organisaient dans les villes et les campagnes des groupements affiliés au Club « Union et Progrès »; un régiment de cavalerie, des réguliers étaient habillés en gendarmes et, sous le fallacieux prétexte d'être une troupe de police, formaient dans la main du colonel de gendarmerie Hachim bey, le noyau des résistances futures; un réseau de fils téléphoniques reliait la gendarmerie d'Adana à tous les postes de province; enfin la masse de la population, annihilée par la guerre, écrasée par les spéculateurs qui « avaient tondu le mouton jusqu'à l'os », ne demandait qu'à vivre en paix sous n'importe quel maître, mais se trouvait dans la dépression morale qui peut mener la foule à toutes les folies. En résumé : anarchie, misère, désordre, brigandage et conspirations.

---

[1] Lire Pierre Loti, *La mort de notre chère France en Orient*. Paris, Calmann-Lévy, 1920.

Telles étaient les difficultés auxquelles se heurta, dès l'abord, la mission Brémond. Par contre, elle avait pour elle le prestige, alors intact, de la France victorieuse. La mission se mit à l'œuvre sans tarder.

Le 2 février 1919, le colonel Brémond se rendait au Conac d'Adana, où le vali intérimaire Nazim bey lui présentait les fonctionnaires et y installait ses services. L'année 1919 fut en Orient une année de lutte d'influences; lutte inavouée, sourde, mais de tous les instants entre les Anglais et les Français. En Cilicie, grâce aux efforts déployés, l'entente ne cessa de régner. Les traités et les accords conclus assuraient aux Français le résultat final. Des deux côtés d'ailleurs, le commandement affirma sa volonté de maintenir la bonne entente, volonté qui fut favorablement accueillie par les troupes.

Il est bon de noter que cette lutte d'influence entre Français et Anglais, à part quelques officiers de l'Intelligence Office, fut d'une courtoisie remarquable et amicale, et que dans les périodes critiques de l'occupation, les Anglais, sous l'impulsion du général Leslie, puis du général Mudge, donnèrent le concours le plus énergique aux Français. Tous étaient d'ailleurs placés sous les ordres du général Allenby, commandant en chef de l'« Egyptian Expeditionnary Force ».

Les Arméniens hésitaient, se demandant quelle puissance soutiendrait l'Arménie intégrale. Ils penchaient tantôt vers les États-Unis, tantôt vers la Grande-Bretagne, tantôt vers la France, ne recevant de personne une garantie ferme.

Les Turcs cherchaient à profiter des dissensions,

attisaient sourdement le feu des discussions pour sauver la Cilicie des uns et des autres. Les Musulmans, Tcherkesses, Kurdes, Géorgiens, Rouméliotes, enfin les Ansarieh et les différentes minorités rêvaient de leur autonomie sous un mandat européen quelconque et ne cessaient de pétitionner dans ce but. Mais tous les Musulmans orthodoxes et schismatiques s'accordaient à ne vouloir à aucun prix d'un gouvernement arménien. Persuadés, à la suite des victoires de l'Entente, que la Turquie n'avait plus rien à faire en Cilicie, les Turcs eux-mêmes demandaient un mandat européen pour échapper à l'Arménie. A Mersine, Tarsous, Adana, tel était le sentiment; à Osmanié, le 4 novembre 1919, les chefs kurdes, circassiens, Kizilbach, alaouites, réclamaient le mandat français dans une fête grandiose à laquelle assistaient des délégués des Circassiens de Sivas, d'Alep, des envoyés des Kizilbach d'Anatolie.

La méthode politique et économique, suivie en 1919, eut l'estime des Musulmans ciliciens à tel point que la lutte d'influences, engagée en janvier 1919, se terminait incontestablement par un succès français, et que des Musulmans des frontières, Tcherkesses d'Azizié et de Marache; Kizilbach d'Anatolie, tribus de Malatia, émigraient en Cilicie et s'installaient en de nouveaux villages pour trouver enfin la sécurité. En décembre 1919, au moment de la prise de pouvoir du général Gouraud, la Cilicie était bien française.

Cette victoire n'avait pas été acquise sans peine. En février 1919, les Unions Islamiques, créées à l'ins-

CHEFS KURDES

Oswald Madet pinx.

tigation du général Nehad pacha résidant à Konia, lequel avait voulu s'imposer en décembre comme vali à Adana et n'avait pu réussir grâce à l'arrivée du colonel Romieu, développées par le vali intérimaire Nazim bey, faillirent soulever Adana. Le prétexte était les exactions arméniennes, quelquefois malheureusement vraies, le plus souvent fausses ou déformées, mais toujours considérablement exagérées. Ce soulèvement devait avoir lieu en connexion avec différents massacres en Anatolie et en Syrie. Le fait qu'à Alep les incidents éclatèrent et qu'en Anatolie des Chrétiens furent tués, prouve l'ampleur du projet et surtout démontre que le Comité « Union et Progrès » n'avait pas désarmé. D'ailleurs déjà avant l'arrivée des troupes alliées, les dirigeants turcs étaient décidés à « saboter » les clauses de l'armistice par tous les moyens possibles. Mais sous le coup de la terrible débâcle de Palestine et de la fatigue de la guerre, les Turcs manquaient d'union et d'organisation et n'auraient pas résisté à une action énergique.

Cependant, à Adana, une vive effervescence se montrait les 19, 20 et 21 février. Des hommes en armes, le 21 au matin, couraient dans les rues; une panique terrible éclatait en ville. Sur le colonel Hachim bey reposait la question : un signe de lui et l'émeute éclatait. Soit que le colonel Hachim bey n'ait pas osé, soit qu'il ait eu un faible pour les Français comme il le prétendait, soit qu'il n'ait pas voulu ruiner le pays par un massacre qui aurait été immédiatement suivi par l'arrivée des corps d'armée britanniques, ce signe ne fut pas donné. Au contraire,

les patrouilles de gendarmerie circulèrent bientôt dans les rues et rétablirent le calme. Toutefois, la présence d'Hachim bey, ancien élève du général Foulon, ancien commandant de division au Caucase, son action directe sur plus de 3000 gendarmes, présentait des inconvénients et pouvait devenir dangereuse. Sur l'ordre du général anglais Leslie, le colonel Brémond fit arrêter le colonel Hachim bey qui fut envoyé à Beyrouth avec tous les égards dus à sa qualité. La tête disparue, la conspiration avortait. La gendarmerie, tout en gardant ses officiers ottomans, était mise par sandjak, sous le contrôle des gouverneurs militaires français (1) placés à côté des préfets (mutessarifs) turcs. Désormais, les conspirateurs n'avaient plus de force armée centralisée. Le vali Nazim bey fut réduit à de sourdes menées, les villes cessèrent de donner le mot d'ordre aux campagnes.

Au début de mars, le capitaine Taillardat fut envoyé à Sis (sandjak de Khozan) et le capitaine André à Osmanié (sandjak de Djebel Bereket), sans autre garnison qu'un soldat ordonnance et un sapeur télégraphiste. Leur installation près du Mutessarif se faisait immédiatement. Ayant dès lors un officier dans chaque sandjak (2), le colonel Brémond pouvait engager la lutte contre le brigandage. Sous l'impul-

(1) Ce titre est la traduction exacte du titre donné par les Anglais à ces officiers.

(2) Colonel Normand au sandjak d'Adana, commandant Anfré, puis capitaine Coulet à Mersine, commandant Coustillière à Tarsous, capitaine Taillardat au Khozan, capitaine André au Djebel-Bereket.

sion des gouverneurs militaires, la gendarmerie uniquement composée d'éléments locaux, puisque les soldats ottomans non volontaires et originaires d'autres provinces que la Cilicie, étaient autorisés à regagner leurs foyers, fournissait un effort considérable. Notamment en août et octobre, deux colonnes de gendarmerie, appuyées en réserve par des unités britanniques et françaises, soumirent l'Amanus comme les Ottomans eux-mêmes n'avaient jamais pu le faire.

La situation en Cilicie, à la fin mars 1919, s'affermissait. Les dissidents semblaient renoncer à leur projet; en outre, l'arrivée de la 19e brigade indienne sous le commandement du général Leslie, ne permettait plus les espoirs nourris par quelques exaltés. La loi martiale britannique fut proclamée en Cilicie. Français et Anglais firent bloc et les Turcs ne réussirent pas leur jeu habituel de diviser les grandes puissances. Les brigands et les réfractaires, rigoureusement poursuivis, ne régnaient plus sur les villages par la terreur; les villageois prenaient peu à peu l'habitude de renseigner l'autorité sur les agissements des bandes et se défendaient eux-mêmes jusqu'à l'arrivée des secours. Dès le mois de mai, la sécurité était partout établie. Les fonctionnaires ottomans restaient en place, enchantés de l'augmentation des traitements consentis et de la meilleure situation qu'ils avaient vis-à-vis de leurs administrés, souvent rebelles à leurs ordres avant la venue d'un pouvoir fort. Les directives données par le maréchal Allenby indiquaient que tout fonctionnaire ottoman ne donnant pas satis-

faction devait être renvoyé. Les quelques dissidents furent donc remplacés par des Ciliciens avec ratification par le Sultan de Constantinople.

En même temps, les finances étaient contrôlées et réorganisées, les impôts en retard commençaient à être perçus.

Les Services Administratifs se consacraient au développement économique du pays. Dès février, un service de ravitaillement civil de café, sucre et pétrole avait été installé et fut supprimé dès que les commerçants eurent repris à nouveau les routes commerciales de la Cilicie. Une banque agricole ottomane fut développée, des prêts nombreux consentis pour la culture, l'élevage, la sériciculture. Les villageois étaient encouragés par le prêt de semences, la vente à prix réduits de charrues et de machines agricoles; le sort des cultivateurs fut bientôt tellement amélioré qu'eux-mêmes demandaient à avoir, près des autorités françaises, des délégués paysans pour les renseigner sur les desiderata du pays sans passer par l'intermédiaire des fonctionnaires ottomans. En effet, ces derniers les écoutaient à peine ou transformaient à leur gré leurs demandes, réclamaient même des sommes d'argent pour faire parvenir les requêtes. En 1920, les délégués paysans s'opposèrent longtemps à la poussée des kémalistes qu'ils jugeaient élément de désordre.

Naturellement, les hobereaux touraniens conquérants admettaient difficilement cette émancipation des villageois jusqu'alors considérés par eux comme de véritables serfs. Notamment les Soubhi pacha

d'Adana, unionistes acharnés qui, depuis des années, s'étaient efforcés de ruiner le commerce français en Cilicie, s'opposèrent de tout leur pouvoir à notre action sur les paysans. Soubhi pacha dut être expulsé de Cilicie, en 1920, par le général Dufieux et rejoignit au mois d'octobre, à Bozanti, les Kémalistes. Par contre, les anciens beys indigènes du pays se ralliaient, pour la plupart, au régime afin de reprendre leur ancienne influence détruite par les Ottomans.

S'appuyant sur les paysans, force stable et raisonnable, les Services Administratifs purent régler les différends entre Chrétiens et Musulmans, différends vite envenimés si un tiers désintéressé ne préside pas aux discussions. Les restitutions de biens pris aux Chrétiens, les dommages et intérêts pour préjudices commis pendant la guerre et les déportations, furent réglés par des Commissions d'Arbitrage composées de membres choisis dans les différentes communautés au prorata de la population, sous la surveillance directe des gouverneurs français. Ce problème délicat reçut ainsi une solution raisonnable et, malgré les heurts inévitables, la solution prise donna satisfaction à tous les partis.

L'année 1919 succédant aux dures années de guerre fut, pour la Cilicie, une année de prospérité. La présence des Français adoucissait les heurts entre les différentes nationalités et religions. Les deux seuls incidents sérieux qui troublèrent réellement la sécurité furent : en août l'affaire du Mughir Dagh (Amanus) où le Kurde Mourad bey tenta de créer le « vilayet autonome de Mughir Dagh », sorte de régime

féodal auquel les villages de la plaine devaient fournir des redevances. Cette tentative fut enrayée par la seule gendarmerie du Djebel-Bereket, commandée par le capitaine André. Mourad bey avait été tué dès le début de l'affaire.

En octobre 1919, à l'instigation des Chérifiens d'Alep, des chefs de bande, Kurd Youssouf et Kara Hassan, en correspondance secrète avec Moustafa Kemal, essayèrent de créer un soulèvement en Cilicie. Ils furent attaqués par la gendarmerie du Djebel-Bereket et par le 28e Pandjabis, avec des détachements du 412e d'infanterie et du 2e spahis, sous les ordres du colonel Willis, avant d'avoir pu réaliser leur projet. L'Amanus fut complètement balayé des bandes qui se réfugièrent chez les Chérifiens. Cependant Kurd Youssouf, avec 70 hommes, pouvait percer les cordons de surveillance, parcourait la plaine cilicienne autour d'Adana, causant partout une émotion considérable. La bande fut rejetée dans l'Amanus où les paysans la reçurent à coups de fusil, gagna le Kurd Dagh. Kurd Youssouf finit par périr, dans une embuscade, auprès d'Antioche.

Ces deux mouvements de brigandage permirent de constater que la population cilicienne désirait avant tout la paix. Elle aurait pu profiter de ces occasions pour tenter une insurrection générale contre le peu d'Européens alors en Cilicie. Les bandits trouvèrent naturellement partout des complicités, grâce à la crainte inspirée et en se posant en défenseurs de l'Islam, mais la majorité du peuple resta calme. Il est donc incontestable que l'année 1919 fut,

en Cilicie, une ère de tranquillité et de prospérité.

A la fin de 1919, le vali intérimaire d'Adana Nazim bey fut relevé de ses fonctions par le gouvernement de Constantinople. Il se réfugia à Alep, d'où il continua à mener une campagne francophobe. Il fut remplacé provisoirement par le Cadi d'Adana, conformément à la loi ottomane.

En novembre 1919 était connue en Cilicie la nouvelle convention franco-anglaise, signée par MM. Clémenceau et Lloyd Georges en vertu de laquelle, sans attendre le traité de paix avec la Turquie, les troupes françaises devaient relever les troupes britanniques dans la zone d'influence réservée à la France.

Cette nouvelle fut bien accueillie. Les Anglais étaient trop distants pour avoir été appréciés par la population. En outre, le prestige de la France était tel, ce qu'avaient fait, en 1919, ses officiers détachés en Cilicie, donnait de tels résultats pour le bien-être et la sécurité, que de Mersine à Islahiyé, parmi Musulmans et Chrétiens, régna un grand espoir en l'avenir de la Cilicie.

CHAPITRE V.

HISTORIQUE DE LA CILICIE (2e PARTIE).

Le commandement militaire français. Le mouvement kémaliste. La campagne de Cilicie.

1° *Période transitoire.* — En juillet 1919, une convention franco-anglaise, signée par MM. Clémenceau et Lloyd George, décidait le remplacement des troupes britanniques par nos troupes à l'intérieur de la zone soumise à l'influence française. Les régions d'Ourfa, Aïn Tab et Marache étaient comprises dans l'accord en même temps que le vilayet d'Adana. Alep et Damas étaient laissés aux Chérifiens. M. Georges Picot ordonnait alors le rapatriement, vers la Cilicie, des Arméniens d'Alep et de Deir-Zor qu'il craignait de voir massacrer. A ces réfugiés s'ajoutaient les émigrés du camp arménien de Port Saïd, au total 25 000 âmes environ.

Le Haut Commissariat de France en Syrie et en Arménie, occupé jusqu'alors par M. Georges Picot, était transformé en Haut Commissariat de la République Française en Syrie et en Cilicie. Le poste était confié au général Gouraud, qui devait en même temps exercer le commandement en chef de l'armée du Levant.

En Cilicie, le colonel de Piépape, commandant la brigade française arrivée en juin-juillet, effectuait brillamment la relève des Anglais avec les faibles effectifs dont il disposait. Le général Mudge et les officiers britanniques mettaient la plus grande courtoisie dans cette relève. Il n'en était pas de même dans les territoires de l'Est où l' « Intelligence Office » et le parti extrémiste turc s'entendaient pour créer des ennuis aux Français.

En même temps que se faisait la relève des troupes, le contrôle administratif aurait dû être installé dans les Territoires de l'Est. Les Anglais ne s'étaient aucunement occupés de cette question. Faute de personnel, le commandement français ne put envoyer en même temps que les troupes des gouverneurs à Marache, Aïn Tab et Ourfa.

Nos faibles effectifs de relève (1), sans matériel, contrastaient avec l'énorme appareil du « Desert Mounted Corps », abondamment pourvu d'automobiles et d'accessoires de guerre.

La 156e division française commença le 1er novembre 1919 à débarquer dans les ports de Mersine et d'Alexandrette. L'arrivée de ces troupes superbes produisit une impression profonde. La division prit le n° 1 de l'armée du Levant et fut répartie dans

(1) Dans certains milieux, on a souvent reproché au commandement français d'avoir employé la légion arménienne dans cette relève. La légion comprenait alors deux bataillons réduits à environ 500 hommes, lesquels, faute d'autres troupes, furent joints au 412e, au régiment de cavalerie, au 18e Tirailleurs, pour occuper les postes abandonnés par les Anglais.

la Cilicie. Son chef, le général Dufieux, n'arriva que plus tard, après avoir exercé à Beyrouth l'intérim du général Gouraud.

Dans cette période transitoire, les plus légitimes espérances étaient permises. Chrétiens et Musulmans acceptaient le contrôle français. Les Kémalistes se bornaient à surveiller l'abord des frontières pour empêcher l'exode vers la Cilicie de tribus fuyant la famine et l'insécurité de l'Asie antérieure. Un concours agricole à Osmanié (4 novembre 1919) groupait plusieurs milliers de chefs et de cavaliers Tcherkesses, Kurdes, Alevis, Kizilbach, Tatars et Turcomans appartenant à la région ou venus de très loin d'Azizié, Gueuksun, Sivas, Alep et même Trébizonde. A la fin du mois de novembre 1919, la Cilicie était bien française; pas un coup de feu n'était tiré; les champs étaient partout ensemencés; le colonel Brémond, administrateur en chef de la Cilicie, en se rangeant sous les ordres du général Gouraud et du général Dufieux, pouvait être fier de son œuvre.

La seule note discordante était que certains milieux turcs criaient à l'arménophilie : ils ne pouvaient guère faire autrement. En effet, pour eux, la seule attitude permise aux Chrétiens était celle de la tête basse. La politique de justice, de balance égale entre tous les partis devait forcément surprendre ces milieux habitués au commandement et à la domination. Il n'est pas nécessaire d'ajouter que tous les fonctionnaires ottomans étaient restés en place, que la gendarmerie comprenait une très grande majorité musulmane et que les Musulmans d'Adana, sauf les

meneurs touraniens, prouvèrent, par leurs lettres et par leurs demandes, qu'ils avaient compris les bénéfices du contrôle français. Il est impossible également d'admettre qu'une administration directe ait été faite dans cette Cilicie, où tous les cadres ottomans avaient été respectés, et où deux douzaines d'officiers français remplissaient les fonctions de contrôleurs.

Le général Dufieux prit le commandement de la Cilicie administrative et militaire le 2 décembre 1919. Une nouvelle période s'ouvre.

2° *Préparation de l'insurrection.* — L'évacuation de la Bekaa, en Syrie, au début du nouveau Haut Commissariat, commença à diminuer le prestige français. Le malaise fut augmenté par le changement sensible et apparent des directives données au commandement. A la suite de la visite du général Gouraud, à Adana (10 décembre 1919), des chefs Tcherkesses s'enquirent s'il était vrai que les Français allaient quitter la Cilicie. Dans ce cas, ils demandaient leur évacuation sur la Syrie, pour ne pas être massacrés par les Touraniens, après avoir donné tant de preuves de loyalisme.

Depuis août 1919, la zone de Marache était convoitée par les Kémalistes. La famine dans les vilayets de Malatia et Sivas rendait nécessaires aux nationalistes les céréales d'Albistan, caza de Marache. Un comité très actif pantouranien, présidé par le Dr Moustafa, avait établi un front de surveillance entre Gueuksun et Albistan. A Marache, à Aïn Tab et Alep, existaient encore les bureaux de divisions otto-

manes, laissés intacts par les Britanniques. Ces bureaux, sous prétexte de secourir les prisonniers turcs rentrant de captivité, étaient de véritables rouages de recrutement et de mobilisation. Une vive propagande s'exerçait sur tout le territoire pour contrebattre les progrès de l'influence française.

Malgré cette propagande, les Tcherkesses, les Kurdes et les Kizilbach de Marache, demandaient à Adana que le contrôle français soit placé sur Marache comme sur la Cilicie: Les Bayyazid Zadé, anciens rois du pays, et les Turcs de leur parti, joignaient leur signature à la demande. En novembre 1919, le haut commissariat de Beyrouth réitérait son ordre de placer le contrôle administratif sur les territoires de l'Est. Un gouverneur français fut envoyé à Marache : la population, tant musulmane que chrétienne, le reçut d'une façon remarquable. Ce fut un Bayyazid Zadé qui conduisit le gouverneur au Conac et ce fut, le soir même, chez les Bayyazid Zadé une réception fastueuse.

Ces événements contrariaient les menées kémalistes. Le vendredi suivant (27 novembre 1919) le Dr Moustafa faisait entrer à Marache, à midi, à l'heure de la prière, une vingtaine de cavaliers qui, au triple galop, montaient aux ruines de la citadelle inoccupée, hissaient le drapeau turc accompagné d'un emblème religieux, puis disparaissaient tirant en l'air de nombreux coups de fusil. Une panique s'ensuivit en ville. Les Bayyazid Zadé étaient insultés, traînés dans la boue, l'Imam respecté Dayyi Zadé était frappé par une plèbe soudainement jaillie

de tous les bouges et prête à tous les pillages. Il se déclanchait un mouvement de basse plèbe qui submergeait les notables et les religieux [1]. Le gouverneur militaire français, sans troupes, la canne à la main, parcourait les rues, prêchant le calme. Il parvenait à rétablir la paix, aidé par la gendarmerie ottomane qui exécuta les ordres français avec le plus entier dévouement.

L'incident n'avait pas d'autre suite immédiate; mais les troupes françaises étaient trop peu nombreuses pour arrêter les meneurs kémalistes qui, ouvertement en pleine ville, prêchaient la révolte. Le voyage de M. Georges Picot à Sivas, chez Moustafa Kemal, grandit l'importance de ce dernier. Il fut répandu dans les campagnes que les Français allaient abandonner la Cilicie par crainte des Kémalistes. Le 21 janvier, Marache était attaqué. Des renforts sérieux furent envoyés par le général Dufieux au général Quérette, à Marache [2]; mais le manque de

---

[1] Certains journaux ont prétendu que le drapeau français avait été hissé à la place du drapeau ottoman, ce qui avait déterminé l'émeute. Or, Marache avait été occupé en octobre. Le maréchal Allenby, commandant les troupes anglaises, avait interdit tous les drapeaux. Le général Gouraud, à son arrivée, ordonna de hisser le drapeau français sur les établissements militaires, en fait de quoi il flottait sur le camp, à Marache, comme dans tous les autres camps. Dans l'émeute du 27 novembre, il s'agit de la citadelle où aucun drapeau français ne fut hissé. Le drapeau ottoman a toujours flotté au Conac sous l'occupation française, comme sous l'occupation anglaise.

[2] Colonnes Corneloup, Marty, Thiébaut et Normand.

télégraphie sans fil, le manque de matériel et de vivres causèrent un désastre. Marache fut évacué et les colonnes rentrèrent à Islahivé le 13 février 1920, après avoir supporté une tourmente de neige épouvantable, qui coûta la vie à de nombreux soldats et réfugiés chrétiens. Sept à huit mille Arméniens furent tués à Marache par les Turcs, après l'évacuation française. Les pertes considérables pourtant n'étaient rien à côté de l'effet produit ! Les Turcs qui avaient décidé la reddition au lendemain de l'arrivée des colonnes Normand devant Marache, et qui avaient envoyé au général Quérette le Dr Moustafa pour discuter l'armistice, les Turcs se croyaient désormais capables de vaincre les Français. Bien que le Dr Moustafa ait été tué la veille de notre départ, les bandes de villageois affamés et de pillards tendirent ouvertement à envahir la riche Cilicie déjà réorganisée par une année de prospérité.

Moustafa Kemal pacha avait été envoyé en 1919 par Damid Ferid pacha pour s'opposer à l'établissement des Grecs à Smyrne. Ce général s'était déclaré bientôt indépendant et était devenu le porte-drapeau des revendications nationalistes ottomanes. Au début, le mouvement n'était qu'une résurrection du club « Union et Progrès » Jeune Turc cherchant à reprendre les rênes du pouvoir. Le mouvement se développa bientôt grâce à une habile propagande. Les « Nationalistes » se posèrent en ennemis de tous les étrangers installés en Turquie. Moustafa Kemal trouvant sans doute la Cilicie moins forte en tanks, en avions, en fil de fer barbelé, que la zone grecque,

chercha à remporter sur les Français les succès nécessaires au renforcement de son autorité.

Ce ne furent pas des troupes régulières kémalistes qui envahirent la Cilicie, mais uniquement 2000 à 3000 individus, lesquels pénétrèrent dans les villages pour y lever impôts et recrues par la force. Les villages ciliciens, occupés par les nationalistes, durent payer un impôt spécial de livres or destiné à payer les recrues kémalistes. En même temps, ces derniers, pour ravitailler leurs troupes, réquisitionnaient grains et troupeaux dans les mêmes villages. Naturellement, les villages réagissaient contre les Kémalistes, leur livrant des combats acharnés, venant implorer des secours auprès du commandement français. Il aurait fallu de la cavalerie et surtout des auto-mitrailleuses en nombre suffisant pour aller au secours des villages attaqués.

Par suite de notre impuissance à les secourir, les villageois perdirent confiance en notre force militaire. Les Kémalistes purent donc, sans trop de peine, continuer leur active propagande et leur progression. Le plan nationaliste était bien connu depuis juillet 1919 : trois attaques simultanées devaient avoir lieu contre la Cilicie. La première sur le front Mersine-Adana, avait pour but la rupture de la voie ferrée entre ces deux villes; le principal effort porta dans cette zone. La deuxième attaque devait se faire sur la ligne Hajjïn-Sis avec point de direction Djïhan et ensuite Adana. La troisième attaque devait avoir lieu sur le front Aïn Tab. Le point de départ des deux premières attaques devait être Konia et Sivas.

Diarbékir devait régler le sort d'Ourfa et se porter ensuite sur Aïn Tab. En même temps, les Chérifiens devaient faire leur possible pour empêcher les renforts français de quitter la Syrie pour la Cilicie.

Après un siège héroïque, la garnison d'Ourfa capitula et obtint de regagner nos lignes : une infâme trahison l'attendait. Au moment où nos troupes sans méfiance franchissaient une série de gorges, elles furent assaillies, par surprise, par les forces ottomanes : la majeure partie de la colonne française fut massacrée.

Heureusement, à la suite d'une entente avec les Chérifiens, le général Gouraud porta la division du général de Lamothe à Killis, ce qui permit de stabiliser le front dans l'Est [1]. Aïn Tab assiégé, débloqué, réassiégé, tenait toujours.

Dans l'Ouest, la chute de Marache découvrait la voie ferrée. Les Kémalistes se portèrent d'abord sur les cazas de Khassa et d'Islahiyé; mais le reste du sandjak de Djebel-Bereket réagissait nettement contre la poussée kémaliste. Les notables musulmans écrivaient, à plusieurs reprises, à Gueuruk Selim bey et à Toufan bey, commandant les forces nationales, de ne pas pénétrer sur leur territoire. Les Muftis appuyaient la demande des notables, disant que la pression

---

[1] La division de Lamothe avait jusqu'alors tenu la Syrie. Au milieu de février 1920, la division (deuxième division de l'armée du Levant) fut portée à Killis. Une troisième division fut formée en Syrie, la première division étant toujours à Adana.

Cl. R. de B.

Halte dans le village kurde de Bel Pounar.

Cl. G.-V.

Bozanti. La frontière turco-cilicienne en décembre 1918.
Officiers français, britanniques et turc.

P. Guillaumot, grav.

devait être faite sur les Français par la persuasion et non par la force.

Ne trouvant point dans la population l'accueil escompté, les Kémalistes portèrent leurs efforts vers le sandjak de Khozan (Sis fut entouré le 27 mars 1920). Néanmoins, les attaques sur Ekbès et Harouniyé, éloignés dans les montagnes, avaient nécessité l'évacuation de ces postes en raison des difficultés de leur ravitaillement. L'occupation militaire de Constantinople par les Anglais, le 18 mars 1920, servait de prétexte au vali Djelal bey pour énerver les esprits musulmans jusque là tranquilles. Cette effervescence coïncidait avec la prise de Char et le renforcement du siège d'Hajjin défendu par les Arméniens du Caïmacam Tchalian. Faute de munitions, de vivres, de T.S.F., de matériel, Sis fut évacué avec l'aide d'une colonne de secours. Hajjin, attaqué depuis février, privé de secours (un avion put survoler deux fois la ville, l'aviation étant peu nombreuse en Cilicie), devait succomber en décembre 1920. L'ennemi parvenait en face de Missis et Djïhan commandé par le général Bonnin. Les Kémalistes s'efforçaient de soulever les populations rurales, peu disposées à combattre; leur but principal était de couper la voie ferrée afin de forcer à l'évacuation d'Osmanié et des autres postes de l'Est. Osmanié, menacé par Kara Hassan, était attaqué le 27 mai et combattait jusqu'au 7 juin, date à laquelle la colonne Gracy, venue d'Adana, refoulait pour un temps l'adversaire.

Du côté de Bozanti, les affaires allaient encore plus mal. En janvier, nos commissaires de gare à Oulou,

Kichla et Eregli, qui surveillaient les importations de céréales, furent insolemment reconduits à la frontière. Bozanti, violemment attaqué, coupé le 2 avril, malgré l'héroïque défense du commandant Mesnil, succombait à la fin de mai. La colonne Gracy, partie d'Adana le 16 mai pour tenter de débloquer Bozanti, avait dû se replier après avoir livré un combat très dur contre un ennemi bien retranché, bien approvisionné (20 mai 1920). La voie ferrée, entre Adana et Mersine, coupée pour la première fois les 20 et 22 avril, l'était définitivement.

La situation administrative se compliquait du fait que les impôts ne rentraient plus et que de grosses sommes avaient été prêtées aux territoires de l'Est. Les céréales ne venaient plus d'Anatolie; le ravitaillement d'Adana et des réfugiés arméniens devenait délicat. Les Chrétiens se plaignaient vivement de l'insécurité et de notre impuissance à réprimer l'insurrection. Ils récriminaient encore parce qu'ils n'avaient pas carte blanche pour piller à leur tour les villages musulmans.

Les Musulmans eux étaient bien indécis. Le vali pouvait grouper les fortes têtes, mais il ne réussissait pas à convaincre les Turcs de la nécessité d'une insurrection générale; un fort parti, fidèle au Sultan, se groupait contre les rebelles. En mai 1920, les habitants musulmans d'Adana écrivaient à Moustafa Kemal qu'ils voulaient rester sous le régime administratif actuel et ne désiraient pas l'occupation kémaliste. Chacun demandait le calme afin de travailler en paix. Cependant les Turcs craignaient vivement

qu'à un moment donné les Français ne soient plus capables de maîtriser les Arméniens entassés dans Adana et que ces derniers ne se livrent, à leur tour, au massacre des Musulmans. La question de la fetoua aggrava le malaise.

Le Cheikh ul Islam, à Constantinople, avait donné une fetoua condamnant le Kémalisme. Cette fetoua fut publiée et répandue à des milliers d'exemplaires. Malheureusement, le texte qui, selon la tradition, devait être envoyé de Constantinople pour être lu dans les mosquées, ne parvint pas à Adana. Les Kémalistes en profitèrent pour déclarer cette fetoua apocryphe et firent donner une contre-fetoua par le mufti de Kars très influent dans le vilayet d'Adana. Le vali d'Adana prenait prétexte de tous les événements pour combattre notre action et pousser à l'insurrection. Enfin, le 27 mai, le vali Djelal bey était rappelé à Constantinople par le Ministère de l'Intérieur ottoman. Malheureusement, il était trop tard. En se rendant d'Adana à Mersine, Djelal bey profita de toutes les occasions pour exciter le peuple à se soulever à tel point qu'il dût être embarqué sur un navire de guerre, en attendant le paquebot qui devait l'emmener. L'armistice de mai 1920 allait parachever son œuvre.

3° *Période d'insurrection.* — C'est avec un vif étonnement que fut apprise en Cilicie la nouvelle qu'un armistice venait d'être conclu entre le Haut Commissariat de Beyrouth et les Kémalistes. Bozanti venait de tomber, Osmanié et Sis étaient assiégés,

Adana commençait à être inquiété, mais la situation était loin d'être désespérée ! Aïn Tab venait d'être brillamment débloqué; la colonne Laurent, sortie d'Osmanié, avait ravitaillé les postes de l'Amanus. La tentative, d'accord avec Moustafa Kemal pacha, répondait évidemment à une politique d'ensemble qui dépassait la Cilicie; mais localement, en Cilicie, les conséquences de l'armistice étaient désastreuses.

Les Kémalistes qui, jusqu'à présent, n'avaient pas trouvé chez les populations ciliciennes l'accueil escompté, qui manquaient de ravitaillement et pressuraient les villages excédés de leurs exigences pour en tirer blé, viande et recrues, firent subitement figure de vainqueurs. Il est, en effet, nécessaire de juger les Orientaux d'après leur propre mentalité, et non pas d'après la nôtre. Les schismatiques musulmans, Kizilbach, Alides, etc., rentrèrent immédiatement dans l'existence secrète qu'ils avaient abandonnée en novembre 1919 pour se ranger derrière nous. Les Tcherkesses, lesquels avaient loyalement tenu leurs engagements, nous lâchèrent sur-le-champ, pour les uns gagner la montagne et prendre une attitude expectante, les autres pour se rallier aux Kémalistes plus forts que nous, d'après eux. Il est bon de noter cependant que jamais les Tcherkesses n'ont pris part à fond dans une opération contre les Français. Les Kurdes se déclaraient indépendants dans leurs montagnes, revenant à l'autorité féodale de leurs beys, et tirant sur quiconque s'approchait de leurs villages. Enfin les Sunnis, les Turcs, qui avaient admis le régime cilicien d'un contrôle administratif

français sur une province ottomane, nous reprochaient vivement d'avoir traité avec des rebelles condamnés à mort par le Sultan.

A la publication de l'armistice, un revirement complet dans les populations se produisit en Cilicie. Jusqu'alors, nous avions des partisans; à partir de fin mai, ce fut réellement un soulèvement général. Les hésitants, les neutres, qui croyaient encore que des forces françaises allaient venir renforcer les troupes du vilayet, perdirent toute confiance en nos armes et se lancèrent contre nous pour piller, et se faire pardonner des Kémalistes leur obéissance passée aux ordres du gouvernement local.

L'armistice, signé pour vingt jours, accordait aux Kémalistes l'évacuation par nos troupes de Bozanti déjà tombé, de Sis, d'Aïn Tab où nos soldats devaient camper en dehors de la ville. La voie ferrée de Mersine à Islahiyé (Baghdadbahn) devait essentiellement servir de limite aux deux camps. Les prisonniers et les condamnés politiques devaient être rendus aux Kémalistes, en échange d'un certain nombre de nos soldats pris les armes à la main.

Cet échange eut lieu à Yenidjé; Sis fut évacué et la population arménienne se réfugia à Adana, où elle devait être un élément de désordre, en raison de son état de dénûment et de son mécontentement. Les Kémalistes ne respectaient guère l'armistice. Indjerlik était attaqué, Osmanié continuait un certain temps à être bombardé. L'attitude des officiers nationalistes, venus régler les conditions de l'armistice, était généralement si insolente, notam-

ment celle du major Chems-ed-din, à Adana, qu'il était impossible d'arriver à de simples accords courtois. Les meneurs kémalistes voulaient évidemment continuer la lutte; ils sentaient l'impossibilité de maintenir inactives leurs bandes de paysans et de pillards; ils comprenaient encore l'impossibilité de soulever à nouveau les ruraux s'ils les laissaient retourner au travail dans leurs villages. Les hostilités reprirent officiellement le 18 juin à minuit. Les Kémalistes, se croyant assurés de la victoire, n'acceptèrent aucune prolongation.

Adana subissait le contre-coup de ces mouvements. Chems-ed-din avait essayé d'entrer en rapports avec le vali d'Adana, Abderahman Zadé Effendi, l'informant qu'il devait désormais recevoir les ordres d'Angora. Le vali, notable Ansarieh, mais très turc, communiquait cet avis au colonel Brémond et n'en tenait pas compte. Cependant, à l'instigation du consul de Perse, Ismaïl Asref, se produisaient au Conac d'Adana diverses manifestations qui se terminaient par l'intervention personnelle du colonel Brémond. Le consul de Perse, lequel quelque temps auparavant s'était rendu à Constantinople recevoir les ordres de son ambassade après le traité anglo-persan, avait changé d'attitude envers les Français et se montrait nettement hostile. Il dut être expulsé du Conac. Il devait, par la suite, s'enfuir chez les Kémalistes et prendre part aux opérations.

Le 18 juin, à $23^h 30^m$, c'est-à-dire une demi-heure avant la fin de l'armistice, les Kémalistes prononçaient une attaque sérieusement préparée contre

Mersine. Le mouvement échouait grâce aux canons des navires de guerre en rade. Le 19, la voie était définitivement coupée entre Mersine et Adana et ne devait plus être rouverte qu'en octobre. La poste se faisait par avions.

Dans la deuxième quinzaine de juin, le bruit courait en Cilicie que les Français allaient évacuer Tarsous sur Mersine, et les autres postes sur la ligne Alexandrette-Katma. Cet ordre aurait été matériellement impossible à exécuter; il aurait accentué le caractère du revers devant les Kémalistes et aurait pu déterminer des répercussions regrettables dans tout notre empire musulman. En outre, il aurait fallu évacuer immédiatement tous les Chrétiens de Cilicie, sous peine d'un massacre total. L'exemple de Marache où, après le départ des troupes, sept à huit mille Arméniens furent tués, celui d'Ourfa où nos troupes furent égorgées par trahison, malgré le traité signé, démontraient la nécessité de se méfier des promesses kémalistes. En outre encore, plusieurs milliers de Musulmans ralliés à notre influence, auraient été compromis. C'était la fin de notre prestige et de notre influence dans toute l'Asie Mineure.

Le siège d'Adana commençait. En Cilicie, l'absence de matériel et de vivres rendait la situation mauvaise. Le manque de T.S.F. isolait tous les postes qui étaient livrés à eux-mêmes. Le pays ne tenait que grâce à l'énergique ténacité du général Dufieux, lequel de pièces et de morceaux rebâtissait quotidiennement l'édifice en train de crouler. Malgré ces conditions défavorables, le général, qui communiquait à sa divi-

sion sa confiance et son énergie extraordinaires, décidait le retour vers Adana, des garnisons de l'Amanus, sauf Osmanié. Les deux bataillons rendus ainsi disponibles et qui rejoignirent malgré mille difficultés, devaient servir de réserve générale et allaient permettre de tenter le mouvement décisif qui allait sauver Adana et la Cilicie tout entière.

Au milieu des opérations de guerre, la foire d'Adana s'ouvrait du 12 juin au 27 juin. Le Beïram se célébrait sans incident. Le commandement avait proposé de hisser le drapeau ottoman en raison de cette fête. Mais le grand Mufti avait demandé de ne pas le faire pour éviter tout incident.

Le 4 juillet, nouvelle manifestation au Conac sur l'instigation du consul de Perse. L'état de siège était alors proclamé à Adana. Le 8 juillet, un Arménien était pendu pour meurtre d'un autre Arménien. Le 10 juillet, poussés par les Kémalistes, les Chinganeh (Tziganes) favorables aux Nationalistes, dans un but de pillage, se mirent tous ensemble à tirer en l'air. Ils comptaient provoquer une panique à la faveur de laquelle Chrétiens et Musulmans en viendraient aux mains : les Kémalistes pourraient ainsi entrer dans la ville. Le plan faillit réussir : à la suite des Tziganes, tous les habitants munis de fusils ouvrirent le feu de leurs maisons; le vali lui-même tira deux coups de fusil par sa fenêtre. Aussitôt les Arméniens volontaires et civils, chez lesquels il y avait également une grande agitation, prirent leurs armes et une fusillade nourrie s'ensuivit. L'échauffourée fut calmée grâce aux officiers des Services

administratifs qui, suivis de gendarmes, parcoururent les rues et rétablirent peu à peu le calme. Six individus, tous musulmans, furent tués dans cette affaire qui aurait pu devenir beaucoup plus grave. Malheureusement, à la suite de cette panique, presque toute la population musulmane, abandonnant ses biens, s'enfuit hors d'Adana. D'ailleurs, les Kémalistes avaient annoncé que la ville allait être bombardée et incendiée; après l'assaut, tout musulman resté devait être massacré comme les chrétiens.

Le général Dufieux s'efforça de faire rentrer cette population musulmane, prit toutes les mesures nécessaires pour protéger les biens musulmans abandonnés sans surveillance. Le quartier turc fut consigné; cinq Arméniens, surpris en flagrant délit de vol, furent pendus. La surveillance était d'autant plus difficile à assurer que, major de gendarmerie en tête, les gendarmes musulmans s'étaient également enfuis. Les Turcs d'Adana rendirent justice au commandement, lors du départ du colonel Brémond, en témoignant alors qu'ils s'étaient rendu compte de l'efficace protection donnée.

Le 11 et le 12 juillet, combats habituels autour d'Adana. Le 14 juillet fut célébré de façon convenable. Les notables de la ville donnaient l'impression que tout le monde désirait le rétablissement de la paix et l'insuccès des bandes kémalistes.

Au milieu de juillet, les bruits d'évacuation par les Français se répandaient encore. Ce qui restait de Musulmans attachés au régime ne savait plus que devenir; les Chrétiens angoissés se préparaient à de

nouveaux exodes et prévoyaient de nouvelles tueries. En même temps, les Kémalistes accentuaient leur pression sur Mersine, Tarsous et Adana.

Les vivres commençaient à manquer, il fallait à tout prix ravitailler Adana et Tarsous. A la colonne Laurent, revenue de l'Amanus, furent joints tous les éléments disponibles d'Adana, sous le commandement du colonel Gracy. Partis le 27 juillet, les Français se heurtèrent, à Yenidjé, à une série de tranchées ennemies, bien flanquées, bien approvisionnées, soutenues par des 77 et des 105. Les nôtres avaient quatre bataillons incomplets, de l'artillerie et un escadron. Toutes ces troupes étaient dans un état de fatigue extrême, et il fallut toute leur ardeur coutumière et la confiance communicative du général Dufieux, pour les entraîner malgré tout. La nouvelle de la prise de Damas, l'occupation d'Alep, connues le 25, étaient un précieux réconfort. D'ailleurs, chacun sentait la nécessité d'un coup de force pour démontrer à l'ennemi toute la vanité de son orgueilleuse présomption.

Malgré sa résistance acharnée, le 28 au soir, l'ennemi prenait la fuite. Le succès de Yenidjé avait une répercussion considérable.

La colonne Gracy débloquait Tarsous le 29, arrivait à Mersine le 30, dans un état d'extrême lassitude.

Le 3 août, en raison des attaques dans la région de Djïhan, de la pression faite sur Adana et du retour des Kémalistes à Yenidjé, le général Dufieux partait en avion, à Mersine, pour hâter le retour de sa colonne. La colonne, véritable Pénélope, reprenait son travail et la marche sur Adana.

Le 4 août, à Adana, les Arméniens se livraient à la petite comédie de proclamer leur indépendance sous le mandat français. M. Damadian, représentant de l'Arménie intégrale, arrivait de bonne heure au Conac inoccupé, s'installait dans le fauteuil du vali. Il en était bientôt expulsé *manu militari* sur l'ordre du colonel Brémond en personne. Les Musulmans envoyaient une délégation remercier les Français de leur énergie.

Le 11 août, la colonne Gracy rentrait à Adana en un défilé superbe, demandé par les troupes elles-mêmes, mais impressionnant par la maigreur et l'état des hommes. On ne saurait trop glorifier ces soldats qui ont marché jusqu'à l'extrême limite des forces humaines.

La ligne de ravitaillement par Mersine n'était plus possible en raison de son allongement parallèlement à l'ennemi et des coupures de la voie ferrée. Déjà en 1919, les Services administratifs avaient indiqué la valeur de Karatach et commencé une voie Decauville entre Adana et ce port. Malheureusement, le commandement refusa le matériel Decauville appartenant à la Société de Construction des tunnels du Taurus, lequel resté sans emploi fut pris par les Kémalistes. Quoi qu'il en soit, des convois furent organisés entre Adana et Karatach.

Le 16, un détachement sorti d'Adana enlevait les lignes ennemies du Tchakit, prenant un canon de 105 et deux caissons de 77. Ce succès causait une grosse impression. Le 19 août, nouveau succès au sud d'Adana. La population musulmane, que la victoire de Yenidjé avait commencé à rassurer, continuait à rentrer.

Le 25 août, l'Aïd el Kebir était célébré sans incident. Le même jour, le général Goubeau prenait le commandement de la Cilicie à l'est du Djïhoun et y relevait les troupes de la première division, qui récupérait ainsi deux bataillons et de l'artillerie. Ces mouvements avaient lieu en préparation de l'exécution du traité devant être signé à Sèvres, lequel rattachait à la Syrie le sandjak de Djebel Bereket (Est du Djïhoun). La Cilicie Ouest restait à l'Empire ottoman sous des conditions spéciales.

Le 1er septembre, une nouvelle sortie, au nord d'Adana, indiquait le renforcement et la reconstitution des lignes adverses.

Le 31 août, le colonel Brémond, chef du Contrôle administratif en Cilicie, était remplacé par le lieutenant-colonel Capitrel. Cet officier supérieur devait d'ailleurs peu après quitter son poste. Le général Dufieux prenait complètement en mains la direction des Services administratifs comme délégué du Haut Commissaire, avec comme secrétaire général le distingué commandant Haeseler.

A la suite du départ du colonel Brémond, les contrôleurs des diverses branches administratives furent dispersés.

Les écoles furent remises aux autorités ottomanes, lesquelles, pour se faire pardonner des Kémalistes d'être restées en fonctions, s'empressèrent de dépasser la mesure et supprimèrent dans les écoles non seulement l'enseignement du français, mais encore celui de l'arabe.

Le vali d'Adana télégraphia à Constantinople et

à Beyrouth pour protester contre la cessation du Contrôle administratif dont il prévoyait les dangers.

Le 18 septembre, à Karatach, dans une entrevue devenue fameuse, le général Gouraud ordonnait l'évacuation de la Cilicie, sauf Mersine.

Les Arméniens qui, en 1919, avaient été dirigés sur la Cilicie aux frais de la France, sur l'ordre de M. Georges Picot, commencèrent à être transportés vers Constantinople; mais l'ordre parvint de Paris de surseoir aux ordres d'évacuation. Les Arméniens furent alors ramenés à Mersine.

En octobre, le général Garnier-Duplessis nommé au commandement des trois divisions nord de l'armée du Levant (1° Adana, 2° Alexandrette, 3° Alep-Killis) formait aux ordres du général Goubeau trois colonnes qui, par Toprak-Kalé, Osmanié, Bakerlé et Djïhan, balayaient toute la plaine, atteignaient Adana, chassaient devant elle l'ennemi en fuite, enlevaient le Djebel Kef au nord de Tarsous, prenaient des drapeaux, des canons et du matériel.

Les Kémalistes fuyaient vers Bozanti; les ruraux, fatigués de toutes ces guerres, rapportaient les rails de la voie ferrée enlevés par eux-mêmes quelques mois auparavant sur la pression des Nationalistes. En novembre, les trains circulaient librement entre Mersine et Osmanié. L'attitude des populations prouvait que si les Kémalistes avaient réussi à les soulever en 1920, c'est que ces derniers avaient, pour elles, représenté la force. L'armistice conclu avec les Kémalistes, la publication du traité de Sèvres, coupant en deux la Cilicie, le manque de matériel, de

vivres, la pénurie de T.S.F., d'auto-mitrailleuses, qui n'avaient pas permis aux Français de se porter rapidement au secours des villages attaqués, étaient parmi les causes de nos revers en Cilicie.

En décembre, les combats reprenaient en Cilicie par suite du départ, vers Aïn Tab, de la colonne Goubeau. Mais la masse des paysans est fatiguée de toutes ces guerres; la preuve en est faite parce que les Kémalistes essaient actuellement de changer le mouvement touranien en un mouvement islamique. Ce mouvement s'organise en ce moment pour se manifester vraisemblablement au printemps de 1921.

La Cilicie était, en janvier 1921, ainsi administrée. Le sandjak de Selefké est toujours rattaché directement à Constantinople (zone d'influence italienne). Le reste de la Cilicie à l'Ouest du fleuve Djihan est administré par le général Dufieux, délégué du Haut-Commissariat de Beyrouth, commandant la 1re Division de l'armée du Levant, concentrée sur le même territoire. A l'Est du Djihoun le caza de Djihan, le sandjak de Djebel Bereket sont rattachés militairement et administrativement à la Division d'Alexandrette. La Cilicie française est ainsi coupée en deux parties. D'après le traité de Sèvres, la zone Ouest (Adana) reste à Constantinople. La France conserverait des avantages économiques, le contrôle sur la gendarmerie et sur les finances.

Les Turcs revendiquent Smyrne, la Thrace et la Cilicie. La Cilicie ne passe actuellement qu'en troisième lieu, et l'absence de troupes régulières kémalistes démontre qu'il est encore temps de trouver une

solution satisfaisante en ces régions. Mais les Kémalistes désirent-ils une entente ? D'après leur passé, il est vraisemblable de penser qu'ils ne feront la paix que convaincus de notre force militaire. D'après leur passé encore, et d'après leurs méthodes, il est à craindre que les avances faites ne leur fassent croire à notre faiblesse au lieu de leur démontrer notre désir d'entente. D'ailleurs les conditions faites par Moustafa Kemal pour accepter de « causer » montrent l'immense orgueil des Nationalistes, orgueil qui empêchera vraisemblablement toute entente.

La situation politique à fin janvier 1921 est telle en Cilicie : A l'Ouest du fleuve Djihoun, les Français tiennent la plaine, mais le Taurus est encore solidement occupé par les bandes Kémalistes. Cependant Refat bey, ancien commandant de division ottomane sur le front de Palestine, se rend compte que les populations musulmanes locales ne tiennent plus à combattre et demande au gouvernement d'Angora d'envoyer en Cilicie des forces de l'intérieur. Les Kémalistes essaient de préparer pour avril 1921 une vigoureuse offensive; ils occupent encore une bonne partie de la Cilicie : le Taurus entre Mersine et Adana, le sandjak de Khozan, les caza de Bagché-Harouniyé, d'Islahiyé et de Khassa; ils ont établi un gouvernement local (mutessarifs, caïmacams, mudirs), à côté de celui installé par Constantinople et contrôlé par les Français. Les Nationalistes s'efforcent de faire la conscription de toutes les classes en état de porter les armes, mais il semble bien que les Musul-

mans soient las de toutes ces guerres qui les empêchent de travailler et de s'enrichir.

A l'est du Djïhoun, la situation est semblable, avec cette différence que la féodalité locale des beys a repris toute sa valeur. Les montagnards recommencent à piller les villageois de la plaine; les Kurdes d'Islahiyé en profitent pour razzier les uns et les autres. Le gouvernement Kémaliste en est arrivé à ne plus reconnaître comme siennes les bandes de pillards, mais est incapable de les empêcher d'opérer. Les véritables fronts kémalistes sont entre Mersine et Adana, et devant Aïn Tab-Alep. Les nationalités attendent à l'heure actuelle des précisions sur l'avenir.

Les Tcherkesses se tiennent à l'écart, et se rallieront plus tard, au plus fort. Les Ansarieh sont inquiets de l'évacuation possible de la Cilicie par les Français et voudraient se rapprocher des Kémalistes pour éviter tout accident; les Kizilbach croyant à notre départ sont allés vers les Nationalistes, mais ont subi des froissements, qui les disposent à nouveau à l'expectative. Les Kurdes ne sont d'aucun parti, profitant des troubles pour piller les uns et les autres. Les Arméniens semblent actuellement travailler de leur mieux à l'entente avec les Français, mais subissent de fortes pressions de la part des Kémalistes qui essaient de les attirer à eux pour nous enlever un moyen de renseignements et la force du nombre. En résumé le désordre règne parce qu'il y a incertitude de l'avenir et ignorance du maître futur.

L'avenir et la tranquillité de la Cilicie vont dé-

Oswald Madet pinx.

TCHERKESSES

pendre des Conférences des Alliés. Une assurance ferme du Statut local contribuera autant que des régiments à rétablir le calme. Les Ciliciens, aussi bien Musulmans que Chrétiens, ne veulent pas du fédéralisme syrien, rejettent le traité de Sèvres (10 août 1920) qui coupe en deux la Cilicie, veulent rester groupés autour du centre politique d'Adana. Les Musulmans, las du désordre, réclament la paix et accepteraient le contrôle français pourvu que le Sultan reste le Khalife. Au point de vue militaire, tout dépend du sort d'Aïn Tab-Alep. Les forces régulières Kémalistes ne viendront en Cilicie que si le succès leur sourit dans cette zone. Si nous restons forts dans l'Est, la Cilicie ne pourra être troublée que par des bandes plus ou moins nombreuses, faciles à réduire si nous savons ce que nous voulons, et si nous le disons.

L'œuvre française en Cilicie peut être reprise, mais le coup porté aux Services administratifs, lesquels étaient l'armature politique de la Cilicie, rend la reprise plus difficile que si l'œuvre avait été continue et sans heurts. Le pays est ravagé, le cheptel est diminué, la progression de rentrée des impôts arrêtée; tout est à refaire. En outre, les populations qui, à la fin de 1919, avaient appris à nous aimer, à nous estimer, craindront longtemps encore que nous ne les abandonnions à nouveau; il faudra longtemps pour les rassurer et les mettre en confiance. Il ne faut pas désespérer; c'est une œuvre française à reprendre.

CHAPITRE VI.

APERÇU ÉCONOMIQUE.

A. — Ressources de la Cilicie.

1° Agriculture. — De tout temps, la Cilicie fut une terre à céréales réputée. Avec la Tunisie, elle fut le principal grenier de Rome.

L'incurie du gouvernement ottoman n'a pas développé l'agriculture comme elle aurait pu l'être. Surtout l'ancien régime des eaux d'irrigation n'a pas été maintenu. Les canaux se sont peu à peu envasés et comblés, les digues se sont rompues et n'ont pas été réparées; les eaux, au lieu de fertiliser, ont formé des marécages nauséabonds, cause, en majeure partie, de l'insalubrité de la région. Nul doute qu'avec une administration prévoyante, l'irrigation soit bien vite rétablie sans trop de frais. La salubrité y gagnera en même temps.

On retrouve encore sur le fleuve Djïhoun, à 10^{km} au nord d'Osmanié, les traces du barrage antique qui permettait l'irrigation de la plaine; de même, près de la ville de Djïhan, le fleuve franchit un seuil rocheux, vestige probable de quelque ancienne digue. A Toprak Kalé se voient encore les ruines des barrières

rocheuses derrière lesquelles s'accumulaient les eaux pour se répandre dans la plaine, maintenant desséchée, d'Erzin.

Malgré le défaut d'irrigation, les Rouméliotes et les Tcherkesses, d'esprit plus ouvert à la grande culture que la masse indigène, ont su tirer parti de la fertilité du sol. Charrues à vapeur et machines agricoles sont connues en Cilicie, et, avec un peu d'aide gouvernementale, les cultivateurs en useront bien volontiers.

En 1919, les Services administratifs français se sont efforcés de faire remplacer la charrue en bois par la charrue à soc métallique. Cet essai a donné d'excellents résultats, et les paysans faisaient queue aux portes des Conacs pour acheter l'instrument aratoire dont ils avaient bien vite reconnu la supériorité sur leur primitif outillage.

Les paysans, à la suite des guerres, manquaient de semences. Le blé, l'orge, l'avoine nécessaires furent prêtés par l'intermédiaire de la Banque agricole ottomane qui fut réorganisée et développée.

En 1913, les exportations en céréales ont dépassé en Cilicie 100 000 tonnes. En 1919, il fut exporté à peine 50 000 tonnes. L'année 1920 promettait de belles récoltes. Malheureusement, les moissons ne furent pas faites en raison de l'insécurité politique.

En 1919, un cinquantième des terres cultivables avait été ensemencé, représentant déjà un progrès sensible sur 1918. En 1920, un vingtième des terres cultivables fut mis en valeur, doublant et au delà l'effort de l'année précédente.

2° Coton. — En 1905, il fut exporté de Cilicie 43 000 balles de coton; en 1913, 120 000. (D'autres statistiques indiquent 90 000 balles de 200^{kg} chacune.)

En 1919, 5000 à 6000 balles furent envoyées en France, le double à Trieste. En 1920, la récolte fut nulle par suite des hostilités.

Les Allemands prévoyaient tout un système d'irrigation qui devait leur permettre de récolter 700 000 balles de coton par an. Certains documents vont même jusqu'à indiquer un million de balles.

Les Allemands dirigeaient, avant 1914, le commerce de coton vers Mulhouse. Des tentatives ont été faites dernièrement pour reprendre cette question intéressante.

La consommation cotonnière française annuelle serait de deux millions de balles. Si la Cilicie fournissait un million de balles, soit la moitié de notre consommation, il nous serait facile de nous libérer des sujétions commerciales étrangères qui pèsent sur notre développement et notre change.

A la fin de 1920, sous les auspices du Crédit Foncier d'Algérie et de Tunisie, a été fondée la Compagnie Cotonnière d'Adana, Compagnie française qui a racheté les installations cotonnières allemandes d'Adana, et se propose de développer et d'améliorer la culture du coton en Cilicie, tant par l'introduction et la vulgarisation de la culture mécanique que par la sélection des semences.

3° Divers. — Le cheptel est très fourni en équidés,

bovidés, ovidés et caprins. Les recensements n'ont pu être faits. L'élevage du ver à soie était florissant avant la guerre, notamment à Dortyol et Ekbès. De 1914 à 1918, l'élevage du ver à soie reçut une terrible atteinte du fait des coupes sombres effectuées dans les bois de mûriers par les Germano-Turcs, lesquels, pour chauffer leurs locomotives, ont rasé le pays sans souci de l'avenir.

Fait curieux : le ver à soie était surtout soigné par les Chrétiens. Il semblerait qu'à l'image de ce qui se passe au Maroc, les familles musulmanes, avec les femmes restant en grande partie cloîtrées, devraient s'intéresser au développement de cette industrie. Il n'en est rien, mais c'est toute une éducation à faire.

En 1919, le colonel Brémond, administrateur en chef, interdit la coupe des mûriers et autorisa la Banque Agricole à faire des avances aux « Soyeux ». Malheureusement, les événements de 1920 ont arrêté net leurs efforts. C'est une question à reprendre.

Le riz est cultivé dans la vaste dépression qui, de Marache par Islahiyé, atteint Alep. Le centre des rizières est Sachségoezu, centre religieux et politique des Alaouites, sur l'emplacement d'une antique cité hittite. Marache est le grand marché du riz dont l'année 1919 marqua une récolte double de 1913. C'est peut-être une des raisons pour lesquelles les Kizilbach furent si satisfaits du Contrôle français.

Le tabac est cultivé en grande quantité dans la région de Djïhan (Chakal Déré) et d'Osmanié; une contrebande active a lieu à son sujet.

Les forêts, malgré les dévastations causées par les

besoins du chemin de fer, couvrent encore le Taurus et l'Amanus. Une tribu spéciale, celle des Tchataldjis, avait le monopole de faire les coupes. En 1919 les Services administratifs purent arriver à un compromis avec ces demi-nomades et développèrent l'esprit d'initiative des forestiers ottomans. De 1914 à 1918, l'École forestière d'Adana avait été fermée; elle fut réouverte en 1919. Un million fut perçu en 1919 pour droits et impôts sur les forêts. Nul doute qu'avec une exploitation raisonnée, des résultats triples ne soient atteints.

Les impôts à percevoir en Cilicie pourraient atteindre la centaine de millions. Il est à regretter que l'année 1920 ait arrêté la progression promise par 1919.

B. — Voies de communication.

1° Chemins de fer. — Les ressources d'un pays, pour être utilisées, doivent être transportées facilement. La Cilicie jouit d'un réseau ferré et d'un réseau routier, très primitif d'ailleurs.

Trois lignes de chemins de fer parcourent la Cilicie :

1° Ligne de Mersine à Adana;

2° Ligne du Baghdadbahn en Cilicie, de Bozanti à Meidan-Ekbès;

3° Ligne d'Alexandrette à Toprak Kalé.

a. Ligne de Mersine à Adana. — La voie unique

est à écartement normal. Elle a été refaite en 1906 lorsque le Contrôle allemand en a pris possession des mains d'un syndicat anglo-français. La longueur de la ligne est d'environ 67^{km}.

Une partie des rails avait été enlevée pendant la guerre mondiale pour permettre aux Allemands de continuer la construction du Baghdad au delà d'Alep. En janvier et février 1919, ces rails furent replacés. A Yenidjé, au 44e kilomètre, la voie se raccorde au chemin de fer de Baghdad.

b. Portion cilicienne du chemin de fer de Baghdad. — La Compagnie des chemins de fer d'Anatolie a la gestion de la voie ferrée entre Constantinople (Haïdar pacha) et Konia. Elle reçoit une indemnité pour le passage des grands express du chemin de fer de Baghdad.

Ce dernier commence, à proprement parler à Konia, franchit le Taurus par une série de tunnels et de fortes pentes dont la clef est à Bozanti, rejoint à Yenidjé la ligne de Mersine, parvient à Adana où se termine la première section de la ligne, c'est-à-dire la section Konia-Adana.

La voie est unique, à courbes de grand rayon et à écartement normal.

La deuxième section va d'Adana à Alep (156^{km} environ). A Toprak Kalé se fait la bifurcation pour Alexandrette. A Mamoureh se trouvaient des ateliers et le dépôt des machines destinées au franchissement de l'Amanus. L'Amanus est franchi par une série de tunnels dont le plus long est celui d'Aïran-

A Islahiyé et Meïdan-Ekbès se détachaient les voies d'exploitation forestière, construites par les Allemands pendant la guerre mondiale.

Les tunnels de l'Amanus venaient d'être terminés à l'automne 1918, au moment de l'armistice conclu entre les Alliés et les Turcs. Auparavant, les étapes germano-turques interrompaient le parcours sur voie ferrée à Mamoureh. Par camions automobiles, les transports se faisaient par une bonne route jusqu'à Islahiyé où la voie ferrée reprenait.

Les travaux des tunnels étaient confiés à une Société germano-suisse, dite de « Construction, Gebau ». Ils furent continués en 1919 par les Anglais, puis à partir de novembre 1919 grâce aux avances en numéraire faites par les Services administratifs (600 000^{fr}). En 1920, ils furent forcément interrompus.

Les trains fonctionnèrent en 1919 entre Constantinople et Alep. Les troupes françaises de cavalerie et d'artillerie furent même embarquées en Bulgarie. Après transbordement sur le Bosphore, elles parvinrent par le train en Cilicie et poussèrent, toujours par voie ferrée, jusqu'à Katma près d'Alep, base militaire en direction d'Aïn Tab. Le mouvement kémaliste interrompit les communications à partir de mars 1920. En octobre 1920, elles purent être rétablies entre Mersine et Adana.

c. Ligne Toprak Kalé-Alexandrette (50^{km}). — Cette dernière ligne à voie unique et à écartement normal joignait le chemin de fer de Baghdad au port

d'Alexandrette. Pendant la guerre 1914-1918, les Allemands craignant un débarquement et d'ailleurs manquant de rails pour pousser la voie au delà d'Alep vers Baghdad, relevèrent entièrement la voie ferrée d'Alexandrette, sauf la section Toprak-Kalé-Erzin; le ballast et les ouvrages d'art restaient à peu près intacts, mais non entretenus.

En 1919, les Services administratifs proposèrent de rétablir cette voie en relevant les embranchements forestiers d'Islahiyé et de Meïdan-Ekbès. Ce projet ne put être réalisé pour diverses raisons; au mois d'octobre 1920, une voie Decauville a été ouverte entre Alexandrette et Erzin.

Le réseau ferré de la Cilicie devait être complété par une voie Decauville joignant Adana au port de Karatach. Les travaux furent commencés en 1919, malgré les entraves mises par le Service anglais du Contrôle de la Compagnie de Construction qui détenait ce matériel, mais ils furent arrêtés par l'insurrection de 1920.

En vertu des ordres du maréchal Allenby, le contrôle sur les voies ferrées fut d'abord exercé par le colonel Newcombe, puis par le colonel Howell, résidant à Alep.

La gérance de la portion cilicienne du chemin de fer de Baghdad fut prise, en novembre 1919, par la Compagnie française du Damas-Homs-Palestine, laquelle malheureusement, en raison des événements de 1920, ne put assurer le service. A l'heure actuelle la section Osmanié, Aïran-Islahiyé ne peut être utilisée. La zone est entre les mains des kémalistes; par suite

les communications entre Adana et Alep ne sont pas possibles par voie ferrée (Janvier 1921).

Un chemin de fer avait été prévu par les Turcs entre Islahiyé et Marache. Les plans de la voie ferrée et de la route étaient en 1919 à la Maison de Ville de Marache.

2° Réseau routier. — Les Germano-Turcs avaient achevé, pendant la guerre 1914-1918, la route traversant le Taurus de Bozanti à Adana et la route traversant l'Amanus de Osmanié-Mamoureh à Islahiyé (tronçon de la route Adana-Alep).

Les Services administratifs en 1919 entretinrent et firent la réfection des routes du Taurus et de l'Amanus, empierrèrent la piste Mersine-Tarsous-Adana, construisirent des ponts, de manière à rendre roulables par beau temps aux automobiles les voies principales. Enfin, les pistes furent tracées et aménagées entre les points principaux de la Cilicie.

a. Les routes carrossables par beau temps sont :

1° Mersine-Tarsous-Adana ;

2° Bozanti-Yenidjé (route empierrée).

b. Les routes bien tracées, mais coupées en nombreux points à la suite de pluies sont :

1° Adana-Missis-Djïhan-Toprak-Kalé-Osmanié-Hassan-Beyli-Islahiyé-Alep.

Cette piste est très importante et roulable aux autos en été ; elle est mauvaise entre Adana et Missis, Djïhan et Toprak-Kalé.

2° Toprak-Kalé-Dortyol-Alexandrette. Cette route

traverse le Karatchaï d'Osmanié sur un pont construit par les Français. Elle est très mauvaise à la suite de pluies. Le Génie français avait commencé des travaux considérables pour aménager cette route d'une importance capitale pour le commerce et le ravitaillement des troupes, mais ces travaux ont été abandonnés.

c. Pistes aménagées roulables aux autos en été :

Adana-Sis,
Adana-Karatach,
Dortyol-Ayas-Adana,
Djïhan-Kurt-Koulak-Ayas.

3° Ports. — La Cilicie, dotée d'un réseau ferré déjà important et possédant un réseau routier que l'empierrement des pistes dotera d'un rendement commercial sérieux, ne possède malheureusement pas de port digne de ce nom.

Mersine est une rade ouverte située sur une côte basse, dont l'approche est interdite aux navires de charge par suite du manque de fond. Tel qu'il est, Mersine sert de débouché au chemin de fer, surtout en ce moment où Alexandrette est séparée de la Cilicie par le relèvement des rails entre Erzin et ce port. Deux wharfs ont été aménagés à Mersine pour permettre le débarquement des marchandises transbordées par mahonnes. Les Services administratifs avaient entrepris en 1919 quelques travaux pour l'aménagement du port de Mersine. A la suite des tempêtes de fin décembre 1919, qui causèrent des dégâts considérables, il fut construit une plateforme

avec quai de 65^{m}, une jetée de 125^{m} avec grue à vapeur.

Mersine parut depuis longtemps insuffisant; des recherches furent entreprises pour trouver un mouillage sûr le long de la côte cilicienne. Il est difficile de trouver un ancrage susceptible d'être transformé en port en raison de l'apport continuel des limons qui gagnent sur l'eau et en raison de l'éloignement des montagnes, dont les hautes cimes situées près de la mer correspondent généralement à de hauts fonds. Cette situation ne se trouve qu'à Alexandrette.

Dès que la ligne Toprak-Kalé-Alexandrette sera rétablie, ce port pourrait évidemment servir de débouché à la Cilicie. Mais Alexandrette, très malsain, coûterait une dizaine de millions pour le desséchement de ses environs ; la montagne l'isole complètement de l'hinterland. Il faudrait entre Alexandrette et Alep une voie ferrée à tunnels très onéreuse. D'ailleurs Alep qui tenait son importance de son rôle caravanier, voit son trafic décroître avec le Baghdadbahn; Alep ne sera plus qu'un centre agricole. En outre, Alexandrette est et sera sous un régime politique différent de la Cilicie. Il y a intérêt à ce que la Cilicie ait son port, étant donné encore que la position, pour ainsi dire internationale du chemin de fer de Baghdad, fera insister sur ce point. La Cilicie au terminus du Baghdad, au débouché de l'Anatolie, doit avoir son port particulier.

Ayas, l'ancien grand port arméno-vénitien, est totalement insuffisant. Karatach trouve de nom-

breux partisans. La baie de Yourmoutalik présente de nombreux avantages. La question reste en suspens : elle demande un examen sérieux, car il s'agit d'une question mondiale qui amènera la formation d'une ville comme Alexandrie ou Marseille.

4° Syrie et Cilicie. La route des Épices. — On a souvent comparé la Syrie et la Cilicie, mais on n'a pas eu souvent le courage de montrer combien les richesses tirées du sol même de la Syrie étaient peu de chose comparativement à celles de la Cilicie. A part le Hauran et la Bekaa qui suffisent à peine à la consommation locale et à celle de la Palestine, peu de plaines fertiles et cultivables. La Syrie a tiré son importance historique de ce qu'elle était le terme des routes caravanières de l'Orient vers l'Occident. Les caravanes venues de Chine, de l'Inde, de Perse, de Boukhara, de l'Asie antérieure apportaient aux échelles du Levant les soieries, les épices, les riches produits que venaient transborder vers Venise, Gênes, Pise, Lisbonne, les vaisseaux de l'Europe. Pour la possession des ports du Levant, les peuples se sont battus. Les croisades ne servirent pas uniquement à conquérir sur les Musulmans les Lieux-Saints du christianisme; elles furent utilisées par les Vénitiens pour abattre Byzance réfractaire aux traités commerciaux avec la République des Doges, à rouvrir les ports du Levant que les Sarrasins avaient fermé aux Chrétiens pour se réserver le monopole des épices, tellement se vérifie l'identité des grandes routes de guerre et des grandes

routes commerciales. Depuis lors, les Syriens sont restés des colporteurs [1].

Pendant des années, Venise, Gênes, Pise, le Portugal, la France, la Hollande, l'Angleterre luttèrent pour la possession des routes de l'Orient. Afin d'ouvrir une route nouvelle vers les Indes, route différente de celle du Levant, que les Musulmans vainqueurs fermaient à la chrétienté pour se réserver la part du lion dans le transit des épices, Vasco da Gama double le cap de Bonne-Espérance, Christophe-Colomb découvre l'Amérique. Des luttes mémorables s'engagent encore dans l'Océan Indien entre Chrétiens et Musulmans pour le monopole du commerce avec l'Orient.

L'ouverture du canal de Suez ramena vers la Syrie et l'Égypte le courant commercial. Aujourd'hui la route des Indes se déplace à nouveau vers le Nord. La construction du chemin de fer de Baghdad, donne une voie plus rapide, plus sûre, pour le transport des produits légers et précieux de l'Extrême-Orient et du Levant. La Cilicie prend de plus en plus la place historiquement tenue par la Syrie. C'est pourquoi ce serait un leurre de vouloir conserver la Syrie sans la Cilicie.

Les Anglais avaient rêvé de construire vers les Indes un chemin de fer qui, de Constantinople par Sivas, Malatia, aurait gagné Mossoul et Baghdad. Ce fut peut-être une des raisons pour lesquelles, en nous abandonnant l'influence sur la Cilicie, ils ont

---

[1] Louis Laurent, *Les Syriens*, Paris, 1918.

si âprement revendiqué Mossoul dont ils connaissaient déjà la valeur pétrolifère. Des raisons géographiques et politiques leur ont démontré que le seul chemin rationnel de Constantinople vers l'Est passait par la Cilicie. C'est pourquoi, maintenant encore, prévoyant l'importance capitale de la « route des épices » la plus courte, les Anglais se réservent le droit de construire un chemin de fer qui, de Caïffa et de la Palestine, gagnerait Baghdad.

Quels que soient les efforts des Britanniques, ce chemin de fer ne vaudra jamais le Baghdadbahn par la Cilicie. En effet, outre les produits orientaux à transporter, la voie ferrée trouvera en Cilicie un hinterland riche, produisant par lui-même, capable d'alimenter la voie, ce que ne pourraient jamais faire la Syrie, encore moins la Palestine et les déserts traversés par le Caïffa-Baghdad. Pour ces raisons, par suite du déplacement vers le nord de la route des épices, par suite de sa richesse naturelle, la Cilicie doit être économiquement française.

Conclusion.

La conclusion de ce bref exposé économique est que la Cilicie est un pays d'avenir. Ce qu'ont pu faire quelques officiers français en 1919, sous l'impulsion du colonel Brémond, montre ce que pourront tirer de ces fertiles régions les initiatives compétentes. Les habitants de la Cilicie ont compris en 1919 tout ce qu'ils pouvaient recueillir de l'aide et des conseils français. Au moment où les Ottomans revendiquent

la Cilicie dans laquelle l'honneur français est engagé, il n'est pas inutile de rappeler ce que l'entente entre Français et Ciliciens a pu faire dans cette région au point de vue économique. Les résultats obtenus pour la mise en valeur du pays et le bien-être de ses habitants doivent pencher dans la balance politique, pour démontrer la nécessité d'un accord duquel dépend l'avenir économique de la Cilicie.

Cl. G.-V.

Avant-garde de cavalerie au pont de l'Ak-Su (près Marache).
Partisans tcherkesses et spahis algériens.

Cl. H. r.

Gendarmerie cilicienne au Kara-Tchaï.

P. Guillaumot, grav.

« Une Turquie viable et indépendante. »
M. Millerand.

CHAPITRE VII.

LA CILICIE ET L'EMPIRE OTTOMAN. PROBLÈMES, CONCLUSIONS ET PROJETS.

La Cilicie, partie naturelle cloisonnée d'une Turquie d'Asie sans unité naturelle, peuplée d'une mosaïque de races dont la touranienne ne représente qu'une faible minorité, est une marche, une colonie de l'Empire ottoman.

L'occupation de la Cilicie par les Alliés à la fin de l'année 1918, les luttes d'influence ouvertes pour l'application des mandats européens aux différentes parties de l'Empire ottoman, les discussions prolongées à la suite du Traité de Sèvres, la renaissance d'un mouvement nationaliste turc et islamique général, ont déterminé, au début de l'année 1921, l'existence de problèmes inquiétants.

La question d'Orient n'a pu être résolue par la guerre 1914-1918 et les traités qui furent l'aboutissant de cette guerre. Au contraire, les particularismes locaux des différentes races et religions orientales se sont exacerbés au lieu de se calmer; les Musulmans en général, les Ottomans, les Kurdes, les Arabes, les Tcherkesses, les Ansarieh ont acquis, dans cette période, un renouveau d'existence na-

tionale. Par un phénomène qui semble à première vue contradictoire et qui, en réalité, est un corollaire immédiat de cet état d'esprit, les particularismes tendent à s'unir dans un mouvement d'ensemble pour la réalisation de leurs aspirations personnelles. Fait plus grave, les schismatiques musulmans qui, jusqu'à présent, étaient restés à l'écart de tout mouvement, semblent eux-mêmes se joindre au soulèvement xénophobe. On signale à Angora la présence des émirs de Kerbela en même temps que celle du grand chef des Senoussistes.

François Ier, roi de France, pour faire contrepoids à la puissance de Charles-Quint, maître des Pays-Bas, de l'Allemagne, de l'Autriche, de l'Italie et de l'Espagne, fit alliance avec Soleïman le Magnifique, au grand scandale de la chrétienté d'alors. L'entente franco-turque équilibra l'Europe contre les poussées de la Maison d'Autriche d'abord, du Germanisme ensuite.

Pour des raisons qui seraient intéressantes à étudier, l'influence française fut peu à peu remplacée en Turquie par l'influence allemande représentant une force que l'on croyait invincible; la France chercha le contrepoids dans l'Est en s'alliant avec la Russie. La Russie désirait réaliser le rêve de tous ses empereurs d'occuper la Ville des Tsars : Tsarigrad (Constantinople); ce rêve d'un allié de la France devait contribuer, autant que la politique germanique, à jeter les Turcs dans les bras allemands.

En 1920, la situation est changée : les Allemands sont pour l'instant hors de cause, les Français ont repris leur liberté vis-à-vis de la Russie. La Turquie

et la France peuvent-elles, à nouveau, s'entendre malgré la guerre, malgré le bolchevisme, malgré les menées sourdes d'agitateurs désireux de maintenir le trouble qui est leur seule raison d'être ? Cette entente est désirée par tous les Français quels qu'ils soient, sans le moindre contredit possible; mais ce désir général et profond ne doit pas faire négliger les précautions à prendre.

La mentalité turque est assez différente de ce que la majorité française peut penser d'elle. Les ouvrages magnifiquement écrits de notre Pierre Loti nous font connaître une Turquie idéale de laquelle on peut tout attendre. Or, cette conception n'est nullement exacte.

Le Turc hospitalier, prévenant, francophile, que nous dépeint Loti existe encore, mais il n'est plus seul. Quelles qu'en soient les raisons passées, il existe en Turquie, depuis un certain nombre d'années avant la guerre mondiale, deux espèces de Turcs : le vieux Turc, celui dont parle Loti, est toujours le même; mais le jeune Turc, représentant la classe dirigeante, élevé dans les écoles allemandes et dans les écoles bolchevistes, est désormais germanophile et non plus francophile. C'est lui qui, sous l'influence de Berlin, de Moscou, soulève ce peuple de moutons que la force entraîne toujours même contre ses véritables intérêts [1]. Voilà pourquoi nous voyons, en Turquie, se passer des faits à première vue contradic-

---

[1] On se rappelle les procédés du Club « Union et Progrès » : un meneur ou deux choisis parmi les tout jeunes gens qui osent tout, le révolver au poing, mènent par la terreur des territoires immenses.

toires. Des bandes, kurdes d'ailleurs, faisant prisonniers des Français du 412e régiment d'infanterie, les relâchent après leur avoir pris les armes, leur disant : « Français et Turcs amis ! » Par contre, des blessés sont brûlés [1] ! Tout dépend si les Turcs ont parmi eux des meneurs ou des germanophiles, pour lesquels les procédés brutaux sont devenus un moyen d'action sur les populations. Nous serions heureux de voir renaître de bonnes relations franco-turques, mais il est certain que nous devons prendre nos précautions et nos gages contre ces meneurs germanophiles qui pourraient, à nouveau, dans l'avenir, soulever le peuple ottoman contre nous.

M. Ismaïl, dans l'*Éclair* du 18 novembre 1920, rappelait les paroles de Lamartine : « La Turquie est l'avant-garde de la civilisation » et demandait que la Turquie serve de barrière entre l'Europe et le bolchevisme. Il est exact de dire que la Turquie représente une force, mais nous devons être sûrs que cette force ne servira pas d'instrument aux Allemands contre nous. Le peuple turc est réfractaire à l'anarchie, mais subit, comme un troupeau de moutons, le berger quel qu'il soit. Or, à l'heure actuelle, les bergers sont les meneurs kémalistes ; il est à craindre que ces meneurs restent germanophiles ; d'ailleurs, ils sont pour l'instant alliés aux bolchevistes. Je dis pour l'instant, car il est probable que la haine du Moscovite est encore vivace en Anatolie ; tôt ou tard, les Turcs s'apercevront qu'ils ont été des instru-

---

[1] Fait produit en 1920 entre Osmanié et Aïran.

ments entre les mains des Russes. A ce moment, la réaction se produira. Si donc, la Turquie peut être débarrassée des mauvais bergers qui la conduisent à sa ruine, ou si ces mauvais bergers se transforment, rien ne s'opposera à l'existence de la Turquie.

Les Kémalistes répondent à cette objection en disant que leur entente avec l'Allemagne et la Russie de Trostsky n'a été et n'est qu'un moyen, un instrument pour défendre l'intégrité ottomane contre les envahisseurs étrangers. La réponse est valable, mais il est certain que nous, Français, en ayant au fond du cœur le plus réel désir d'amitié avec les Turcs, nous devons prendre nos gages et nos précautions pour l'avenir, en raison des défections passées, et de l'attitude hostile actuelle.

Il devra être tenu compte que l'on ne revient pas en arrière : les républiques de Géorgie, d'Arménie, du Kurdistan, doivent avoir l'autonomie qu'elles réclament. Dans ces conditions, rien ne s'oppose à la conception d'une Turquie apte à se régénérer.

Dans une telle ligne de conduite, que devient la Cilicie ? D'abord la Turquie a des dettes financières envers nous, et la Cilicie est le gage des remboursements futurs. Les Turcs de Cilicie admettaient très bien cette manière de voir : Le vieil Hadji Hussein, chef des Tadjirli d'Osmanié, en faisait la raison de son loyalisme au Contrôle français. A Marache, les Bayyazid Zadé mettaient leur puissance féodale à notre service en vertu de ces dettes, pourvu, disaient-ils, que l'on ne touche pas à la religion !

Au point de vue militaire, tenir la Syrie sans la

Cilicie est s'exposer à de graves mécomptes. Bonaparte avait pris le Taurus comme point extrême de son avancée. De 1837 à 1840, les Égyptiens d'Ibrahim pacha, pour protéger la Syrie, occupèrent le Taurus; nombre de leurs fortins s'y voient encore. Et je ne parle pas des batailles livrées par les Pharaons, les proconsuls romains, les émirs sarrasins, pour se rendre maîtres des passes que forme l'actuel Bozanti et qui sont les portes de la Cilicie.

En outre, malgré que quelques-uns de leurs chefs et de leurs Imams aient conseillé aux Turcs de ne pas engager de luttes à main armée contre les Français, leur aient conseillé d'employer la persuasion pour les convaincre de quitter la Cilicie et de les attacher, par le raisonnement à la réorganisation de l'Empire ottoman, le sang français a coulé. L'honneur militaire français est engagé. Les Français ne peuvent évacuer la Cilicie dans des conditions qui représenteraient pour les Musulmans une défaite française.

La perte du prestige militaire serait non seulement la perte du prestige français en Orient, mais aurait des répercussions graves dans tout l'empire musulman français. Comment trouver les volontaires indigènes nécessaires à la diminution des charges militaires métropolitaines si les Arabes et les Berbères employés en grand nombre au Levant sont convaincus de la supériorité militaire du Turc ? Comment empêcher les agents pantouraniens de mener un jeu souterrain contre nous en Tunisie si le prestige français n'est pas intact !

Pourtant, la question de la Cilicie n'est qu'une

donnée du problème ottoman. Les Hindous qui, dans leur manifeste, déclaraient qu'aucun musulman ne souffrirait la réduction du pouvoir temporel du Sultan Khalife, reflétaient évidemment la mentalité de l'ensemble du monde musulman. La Turquie est le seul grand état islamique qui compte; sa disparition amènerait une rupture d'équilibre religieux en ce sens que l'Islam tend nécessairement à la constitution terrestre d'un état théocratique. La loi religieuse et la loi politique sont intimement unies dans le Coran et nul ne pourrait les séparer. Malgré les schismes et les séparatismes, la Turquie est actuellement la seule réalisation de l'état théocratique ordonné par le Coran. Ce fait cause l'impression de malaise du monde islamique à la suite du traité de Sèvres, non pas malaise causé par la diminution des Touraniens ou de Sultans qualifiés d'usurpateurs par la plupart des Croyants, mais bien par le recul du Croissant et l'assujettissement des Musulmans. De là l'ampleur des revendications et l'existence d'une coalition spirituelle islamique contre les promoteurs et les exécuteurs du traité de Sèvres.

Kémalistes et bolchevistes ont très bien compris cet état d'âme : c'est pourquoi ils essaient actuellement de muer le mouvement nationaliste purement politique en un mouvement religieux, qui grouperait alors tous les Musulmans. La psychologie intime des Turcs explique encore ces efforts : il est un fait que le Turc, d'esprit essentiellement mobile, ne garde pas longtemps le même but devant les yeux; pour le maintenir en armes, les meneurs sont obligés de

lui montrer des buts successifs. Aussi, la préparation aux prochaines luttes, après avoir été touranienne, s'esquisse maintenant comme panislamique. Là gît le danger réel, car « la folie d'une tribu gagne rapidement la tribu voisine », surtout quand il s'agit de folie religieuse. La France, deuxième puissance musulmane du monde, doit prendre garde aux décisions actuelles qui vont gravement engager l'avenir.

Le problème s'expose désormais nettement : Les Turcs demandent la révision du traité de Sèvres qu'ils considèrent comme un étranglement de toute vie politique, religieuse et économique en Orient.

Ils considèrent que l'Entente n'a aucun moyen matériel de forcer la Turquie à accepter ses volontés. Ni en Angleterre, ni en France, disent-ils, la nation n'admettra d'envoyer des corps d'armée à l'intérieur de la Turquie. Quant aux Grecs, le retour de Constantin les met hors de cause pour une bonne part.

Les Turcs francophiles ajoutent que Mustafa Kemal pacha s'est servi des Allemands et des Russes comme des seuls instruments possibles pour la défense nationale; mais Lénine poursuit, quand il le peut, l'ancienne politique tsariste d'annexions en Turquie : il vient de le prouver récemment en empêchant les Kémalistes de peser sur la République arménienne d'Érivan. La haine des Russes est trop vivace chez les Turcs pour que leur alliance soit réelle et durable. L'Allemagne ne peut aider la Turquie. L'Angleterre a perdu le plus grand nombre de ses partisans en mettant la main sur le gouverne-

ment de Constantinople. Reste donc la France généreuse, alliée séculaire des Ottomans; elle doit, disent nos francophiles, user du contrepoids géographique que fait pour elle la Turquie à l'orient de l'Europe, nous aider à recouvrer nos droits et nos libertés. La France aura ainsi une bien plus grande influence sur l'ensemble de l'Empire Ottoman, recueillera beaucoup plus de privilèges économiques dans tout l'Empire que dans la prise de possession de quelques provinces.

Ce raisonnement est fort séduisant, mais de nombreuses objections se présentent. D'abord, le problème ottoman n'est lui-même qu'une donnée dans le rétablissement de l'équilibre en un monde désiquilibré par la crise de 1914 à 1918; il est raisonnable d'admettre que la France n'est pas seule, qu'elle doit tenir compte des engagements pris envers ses alliés et des intérêts de ces derniers. L'Entente franco-anglaise ne peut pas être mise en question, toutes les discussions concernant nos intérêts devant d'ailleurs être âprement soutenues.

En ce qui concerne les Turcs eux-mêmes, il est permis aux Français de se méfier. Les deux peuples sont, sans controverse possible, sympathiques l'un à l'autre; mais, à maintes reprises, les meneurs touraniens ont trahi les engagements pris; quelques semaines avant 1914, les Français consentaient cinq cents millions en prêt à la Turquie; ces millions allaient servir à les combattre. Je sais très bien qu'en France même, des Turcs notables prévenaient du jeu mené par les Tourano-Boches et conseillaient de ne pas avancer les fonds; il n'en est pas moins vrai qu'au

signal donné par les meneurs, le peuple entrait en guerre contre les Français. Ce cas peut se reproduire. Tout en proclamant sa volonté parfaite d'amitié avec les Turcs, la France doit prendre ses garanties et demander des gages. Alors intervient le problème cilicien dans le problème ottoman.

Militairement, la Cilicie est nécessaire à la protection de la Syrie. Le Taurus, avec son seul passage au col de Bozanti, est la barrière naturelle nécessaire. Économiquement, la Cilicie permet à la France de se ravitailler en coton et céréales. Ethnographiquement, en Cilicie sont des minorités qui, unies, forment une majorité opposée aux Touraniens. Enfin, l'honneur français est engagé en Cilicie par le sang versé; l'évacuation aurait des répercussions trop grandes pour pouvoir être envisagée.

De leur côté, les Ottomans revendiquent la Cilicie comme turque; Smyrne et la Thrace passent avant la Cilicie dans leurs revendications, mais il serait puéril de nier que la mise d'un protectorat français sur la Cilicie n'entraînerait pas des luttes à outrance. Les Musulmans de Cilicie admettaient notre contrôle politique, mais tenaient à rester sous la tutelle du Sultan.

L'autorité du Khalife est encore réelle en Turquie bien que le Sultan actuel semble déconsidéré pour avoir traité avec les Alliés, cependant il apparaît qu'une entente aurait eu lieu entre le souverain et les Nationalistes. En effet, les Kémalistes eux-mêmes se rendent compte de la nécessité d'avoir un Sultan. Déjà Abd ul Medjid, fils du souverain actuel, a essayé de s'enfuir de Constantinople vers Angora. Il l'essayera

vraisemblablement encore. S'il réussit, il pourrait être reconnu Sultan à la place de son père dépossédé. Alors, le mouvement kémaliste deviendrait réellement national, islamique, dangereux pour les Européens, pour les Chrétiens tous solidaires. C'est pourquoi la France doit prendre position pour le rétablissement du pouvoir du Sultan, fait possible, car le peuple le désire.

L'occupation kémaliste de plus de huit mois en 1920, a fait perdre à la France une grande partie du terrain politique gagné en 1919. Par le rétablissement du Sultanat, la France pourrait reprendre à nouveau son influence perdue. En outre, les schismatiques musulmans, très nombreux en Turquie, déjà fâcheusement influencés de ce que les Kémalistes ne reconnaissent pas les libertés acquises en 1919, seraient facilement impressionnés par une politique favorable.

Les points de vue français et turc ne sont pas incompatibles, étant donné que la France désire sincèrement une amitié durable et que la Turquie déclare avoir la même volonté.

Dans ces conditions, sans aucunement préjuger de la révision du traité de Sèvres en ce qui concerne le reste de l'Empire ottoman, il semble que la Cilicie entière, de Mersine à Islahiyé, pourrait rester dans le sein de l'Empire ottoman, mais avec un contrôle français sur chacune des branches administratives.

La Cilicie serait séparée de la Syrie, de laquelle elle diffère géographiquement, ethnographiquement et politiquement. Le Haut Commissariat de la République Française en Syrie et en Cilicie serait transformé et perdrait, en tout cas, la Cilicie dont le chef

du Contrôle administratif serait rattaché à Constantinople, par l'intermédiaire par exemple d'un conseiller français, nommé d'accord par le Gouvernement français et le Sultan. Ce serait une formule facile à déterminer d'accord avec les Ottomans. Cette orientation de la Cilicie vers Constantinople, si souvent réclamée, marquerait un progrès sérieux vers la pacification et l'entente. L'avenir serait d'ailleurs, formellement réservé en faveur du Gouvernement ottoman, pour le jour où il aurait payé.

Satisfaction serait ainsi donnée aux Nationalistes turcs, qui auraient l'avantage d'une Cilicie ottomane.

Satisfaction serait donnée aux minorités de races et de sectes qui, dans l'ensemble, sont la majorité en Cilicie; le Contrôle administratif français leur assurerait leurs libertés politique, religieuse, scolaire, acquises en 1919 sous le Contrôle français et refusées jusqu'alors par les Ottomans.

Satisfaction serait donnée aux Français qui auraient en Cilicie, d'accord avec les Ottomans, un gage pour le remboursement des emprunts consentis, auraient en Cilicie une base pour leur action politique et économique en Orient, n'auraient enfin acune perte de prestige ni d'honneur.

Si, plus tard, les Turcs ne tenaient pas leurs engagements, la Cilicie, point de départ de toutes les routes commerciales, base stratégique de premier ordre, terre riche en promesses économiques, serait le gage nécessaire pour le maintien de nos droits, pourrait être la base militaire qui nous a manqué pendant la guerre 1914-1918.

Si, au contraire, les Turcs restaient fidèles à leurs promesses, une fois l'éducation politique faite, la Cilicie serait rendue progressivement à son indépendance complète.

Il serait puéril de penser que la question d'Orient va être réglée en quelques instants par quelque traité. Il est hors de doute qu'il faudra encore de nombreuses années avant qu'une solution durable et rationnelle intervienne. C'est pourquoi l'organisation souple proposée peut se prêter à toutes les combinaisons futures. En Orient, les situations sont tellement complexes, ont des répercussions si lointaines en raison de la liaison profonde entre la vie politique et la vie religieuse, qu'il est nécessaire de ne pas donner aux problèmes de solution rigide. On ne saurait mieux comparer l'Orient à un vaste espace de sables mouvants; sur des sables mouvants, on ne peut construire d'édifice; il faut les recouvrir de branches de palmiers également flexibles et souples. Les solutions politiques en Orient doivent répondre à ce concept. En ces pays où les peuples manquent de continuité dans l'effort, des hommes travailleurs, persévérants, connaissant la mentalité orientale, arriveront sans peine à maintenir l'amitié des Français et des Turcs nécessaire à l'équilibre du monde, tout en sauvegardant les droits des minorités. Ils auraient en tout cas le moyen de faire une politique humaine et bien française.

1er février 1921.

TABLE DES MATIÈRES.

Pages.

PRÉFACE..... V

GÉNÉRALITÉS : Définitions géographiques. Définitions administratives..... 2

CHAPITRE I. — *Géographie physique*..... 5

A. Orographie : 1° Le Taurus. — 2° La Plaine cilicienne. — 3° L'Amanus..... 5

B. Hydrographie..... 8

C. Climat..... 12

CHAPITRE II. — *Ethnographie* : Généralités. Statistiques. 15

A. Musulmans : 1° Touraniens (*a.* Turcomans; *b.* Tatars). — 2° Islamisés. — 3° Immigrés ou Mohadjirs (*a.* Rouméliotes; *b.* Grecs, Crétois et Bulgares musulmans; *c.* Tcherkesses; *d.* Géorgiens; *e.* Kurdes). — 4° Ansarieh. — 5° Chinganeh. — 6° Persans, Afghans, Chinois..... 17

B. Chrétiens : 1° Hellènes. — 2° Arméniens. — 3° Chaldéens. — 4° Assyriens. — 5° Syriens. 6° Maronites..... 42

Conclusion : La mosaïque de races en Cilicie..... 43

CHAPITRE III. — *Les religions*..... 45

A. Christianisme : 1° Christianisme ancien. — 2° Christianisme actuel (*a.* Arméniens; *b.* Catholiques; *c.* Protestants; *d.* Orthodoxes grecs). 45

B. Islamisme : 1° Islam pur. — 2° Sectes rattachées à l'orthodoxie mais dissidentes (*a.* Ansarieh;

Pages.

b. Tcherkesses; *c.* Yezidis; *d.* Tziganes). — 3° Mouvement alide 50

Conclusion : Mosaïque des religions 63

CHAPITRE IV. — *Historique de la Cilicie* (1re Partie) : Époque ancienne et commandement anglais 65

1° Antiquité. — 2° Époque contemporaine. — 3° Commandement militaire anglais (*a.* Préliminaires; *b.* Administration française) 65

CHAPITRE V. — *Historique de la Cilicie* (2e Partie) : Commandement militaire français. Le mouvement kémaliste. La campagne de Cilicie 88

1° Période transitoire. — 2° Préparation de l'insurrection. — 3° Période d'insurrection 88

CHAPITRE VI. — *Aperçu économique* 114

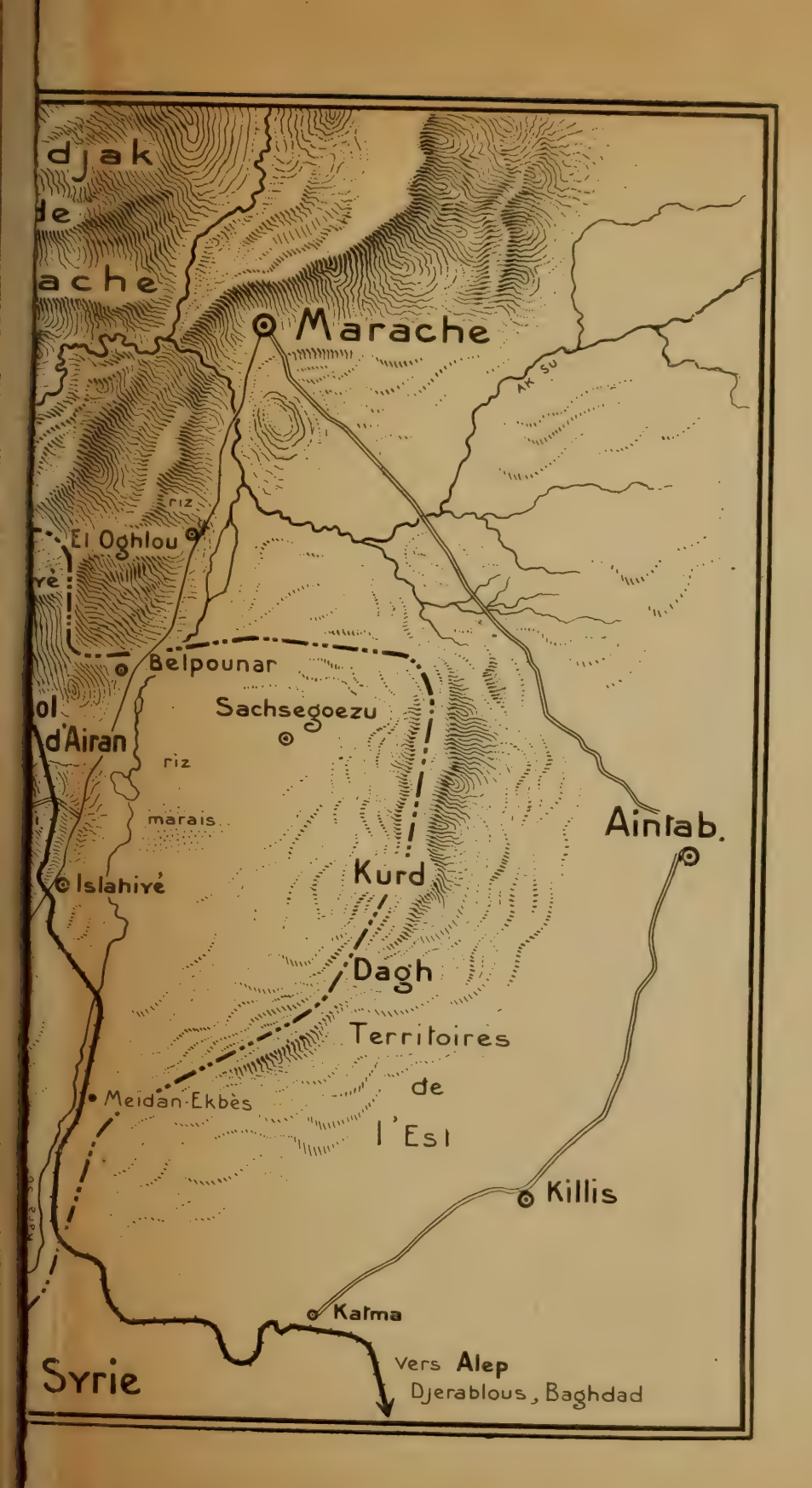
A. Ressources de la Cilicie : 1° Agriculture. — 2° Coton. — 3° Divers (cheptel, ver à soie, riz, tabac, forêts, impôts) 114

B. Voies de communication : 1° Chemins de fer (*a.* Mersine-Adana; *b.* Chemin de fer de Baghdad; *c.* Toprak-Kalé-Alexandrette). — 2° Réseau routier. — 3° Ports. — 4° Syrie et Cilicie. La route des Épices 125

Conclusion 127

CHAPITRE VII. — *La Cilicie et l'Empire ottoman* : Problèmes, conclusions et projets 129

64644 - 21 Paris. — Imp. GAUTHIER-VILLARS et Cie, 55, quai des Grands-Augustins.


djak
de
ache
Marache
AK SU
riz
El Oghlou
Belpounar
Sachsegoezu
d'Airan
riz
marais
Ainfab.
Islahivé
Kurd
Dagh
Territoires
de
l'Est
Meidan-Ekbès
Killis
Kafma
Syrie
vers Alep
Djerablous, Baghdad

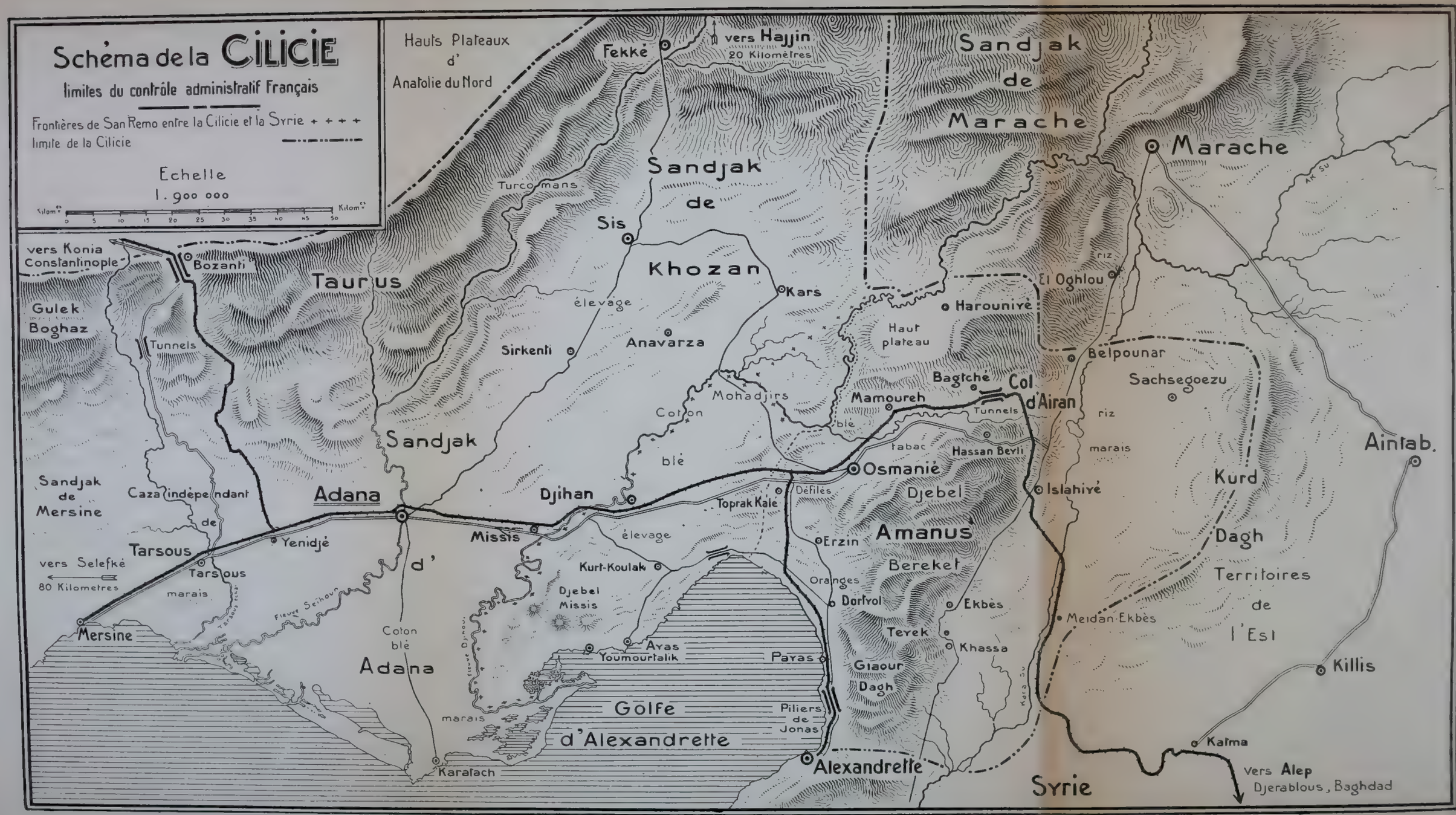


Schéma de la CILICIE
limites du contrôle administratif Français
Frontières de San Remo entre la Cilicie et la Syrie
limite de la Cilicie
Echelle
1.900 000
Kilom.es
0 5 10 15 20 25 30 35 40 45 50
Hauts Plateaux d'Anatolie du Nord
Fekké
vers Hajjin
20 Kilomètres
Sandjak de Marache
Marache
Sandjak de Khozan
Turcomans
Sis
Kars
Harounivé
El Oghlou
riz
Haut plateau
Belpounar
Sachsegoezu
Bagtché
Col d'Airan
Mamoureh
Tunnels
Hassan Beyli
Islahivé
Aintab.
Kurd Dagh
Territoires de l'Est
Killis
Katma
Vers Alep
Djerablous, Baghdad
Syrie
Meidan-Ekbès
Ekbès
Khassa
Teyek
Giaour Dagh
Bereket
Amanus
Djebel
Osmanié
Défilés
Erzin
Oranges
Dortyol
Payas
Piliers de Jonas
Alexandrette
Golfe d'Alexandrette
Karatach
Coton blé
Adana
Yenidjé
Tarsous
marais
Mersine
Sandjak de Mersine
Caza indépendant de Tarsous
vers Selefké
80 Kilometres
Gulek Boghaz
Tunnels
Bozanti
vers Konia Constantinople
Taurus
Sirkenti
élevage
Anavarza
Mohadjirs
Coton blé
Djihan
Missis
Kurt-Koulak
Djebel Missis
Ayas
Youmourtalik
Fleuve Seïhoun
Fleuve Djihoun
Tarsous
Kara Su

5-72

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

DS 156 C5A5

André, Pierre J.
La Cilicie et le Problème ottoman

UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 15 13 10 14 003 9